Mysterium Australis

II

L'Apocalypse de Logan

ou

Comment pêcher un Léviathan ?

Héraclès Harixcalde

Tome 2

Mysterium Australis

L'Apocalypse de Logan

ou

Comment pêcher un Léviathan ?

1ère édition

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'œuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Héraclès Harixcalde, 2025

Édition : BoD · Books on Demand GmbH, In de Tarpen 42, 22848 Norderstedt (Allemagne)
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

Impression à la demande
ISBN : 9782322571598
Dépôt légal : 04-2025

« La descente à l'Averne est facile : nuit et jour est ouverte la porte du sombre Dis. Mais revenir sur ses pas et sortir vers les brises d'en haut, c'est là la difficulté et l'épreuve. »

Virgile, Enéide, livre VI

« Il faut du courage pour affronter ses ennemis mais il en faut encore plus pour affronter ses amis. »

J.K Rowling, Harry Potter

« Une biographie, ça s'invente ! »

Louis-Ferdinand Céline

« Un homme qui observe les règles ne produira jamais rien d'absurde ou d'absolument mauvais ; de même que celui qui se laissera guider par les lois et les bienséances ne deviendra jamais un voisin insupportable ni un insigne malfaiteur. Mais, en revanche, toute règle, quoi qu'on dise, étouffera le vrai sentiment de la nature et sa véritable expression. »

Goethe, Les Souffrances du jeune Werther

Table des Matières

Préambule 7

Partie I - Mauvais Karma 11

Partie II – Léviathan et Golgotha 69

Partie III – Apocalypse 150

Préambule

J'ai beaucoup hésité avant d'exposer publiquement cette histoire très personnelle – et je le fais sous forme de roman, afin de laisser planer l'ombre d'un doute sur mon honnêteté et ma santé mentale. Car toute cette histoire n'était peut-être qu'une charade entre rêve et réalité, et après tout peut être la vie était-elle ainsi faite, une sorte de demi-sommeil, et qu'il eut mieux valu se rendormir. Pour ma part, j'ai assez dormi et je détiens une quantité considérable de preuves de ce que j'avance dans ce roman, que disséminerai par-ci par-là, par instinct de survie et parce que je n'ai pas vocation de martyr.

Je vous livre un récit aussi honnête que possible – cela expliquera d'ailleurs certains passages que vous trouverez comme moi ennuyeux où je conte la vie banale et quotidienne d'un data analyste en ONG financées par le gouvernement Australien, mais qui ne manque pas d'importance pour comprendre le système qui est de tous côtés verrouillé – et si vous avez lu attentivement mon précèdent livre Kubrick et l'Etat Profond, vous saurez établir les connexions afin d'identifier les méthodes et les interstices dans lesquels se cache le diable et dont je conte une expérience subjective ici. Car ceci n'est pas un cas isolé, c'est un mode de fonctionnement, et la multiplication des « burnouts » en est sans doute le symptôme visible. En effet, par la surveillance généralisée, le contrôle des sommets hiérarchiques et du hardware électromagnétique nous sommes au bout du plan de mise en place d'une dictature invisible, dont nous sommes tous et toutes des sentinelles, opérateurs et bourreaux, et vos meilleurs amis pourront soudainement se trouver être vos pires ennemis, pour peu que vous sortiez des voies qui étaient tracées pour vous, par ingénierie sociale et mesmérisme. Ce vieil ordre mondial trouve ses sources en 1666 dans le grand incendie de Londres, et sa reconstruction par Christopher Wren. Les forces du bien livrent aujourd'hui leur dernière bataille, jusqu'à la prochaine. L'important n'est pas de gagner, mais de se battre.

Si les mésaventures que je conte ici furent en partie méritées, il n'en demeure pas moins qu'elles furent pilotées et qu'il existe une force agissante qui tire les ficelles et élimine TOUTES les menaces

existentielles, petites ou grandes. On comprendra alors pourquoi tant de lanceurs d'alertes ou d'acteurs clés d'organisations telles que BOIENG, Big Pharma et autres organisations clés sont retrouvés mortes suicidées de deux balles derrière la tête.

Quelle est cette force agissante ? A-t-elle une finalité vertueuse ou cherche-t-elle à soumettre le monde ?

Il existe en sciences une forme d'illusionnisme, ce n'est pas moi qui le dis c'est Goethe, et nous prêtons aux sciences pour comprendre le monde beaucoup trop d'importance. Dans son traité des couleurs, Goethe établi une conception de la réalité toute différente de celle énoncée par Newton et la physique moderne – tout se métamorphose, et ce n'est pas Ovide ou Woody Allen (cf. Zelig) qui diraient le contraire, surtout depuis la vaccination de masse aux ARN-M. Vous-même expérimentez ces métamorphoses tous les jours, en fonction de votre environnement, de la région ou du lieu où vous vous trouvez, vous adaptez votre langage autant que votre gestuelle, expressions profondes et sensibles de votre système nerveux. On peut dire que dans votre quotidien vous êtes toujours plus ou moins préparé et adapté aux changements se présentent à vous – au pire, vous rendrez visite à un ami au Guatemala, et vous serez de très loin exposé aux Mayas et aux subtilités des cultures locales, vous n'y serez pas entièrement immergé, ou bien encore vous vous rendrez de Paris à Marseille, et si la langue et l'accent diffèrent quelque peu, les comportements y restent similaires, et par ailleurs vous aurez le temps de vous y préparer. Il arrivera peut-être une fois dans votre vie que vous subissiez des immersions beaucoup plus soudaines et imprévue. L'adaptation à l'environnement sera beaucoup plus effrayante et si on considère les effets physiologiques que peuvent avoir la peur, avec le manque de connaissances scientifiques et d'expérience vécue d'une telle situation – comment envisager les effets véritables ? Se pourrait-il que dans la détresse s'active des mécanismes dont nous n'avons pas connaissance, une onde de choc qui en émane se répercutant dans le nouvel environnement, une réalité altérée au gré de vos pensées ? Ou bien encore, ce monde n'est-il qu'une grande simulation similaire à celle qu'on peut voir dépeinte dans Matrix, une réalité virtuelle

extrêmement poussée contrôlée par un magicien d'Oz, et où la véritable liberté de création n'est possible qu'en abandonnant ses peurs et en se dominant soi-même pour engendrer son monde ? N'est-ce pas là l'histoire de Buddha ?

Vous serez peut-être en mesure d'identifier le magicien d'Oz à la lecture de ce récit – et il sait parfois se montrer bon diable, bien qu'il vous soumette sans arrêt à la tentation. Il semblerait que j'aie été initié à quelques petits secrets de l'univers, initiation qui si on en croit Rudolf Steiner, se produit par l'expérience d'une mort symbolique, où l'initié mourant vivait la divinité, passant d'un stade de connexion divine inconsciente à un stade de connexion divine consciente. Cette mort symbolique je suppose est celle qu'on tenta dans le Christianisme de transmettre à grande échelle à l'humanité dans la crucifixion du Christ et les rites de sacrifice de soi tels que le Carême, symboles qu'on tentait de ressusciter à intervalles régulier avec les apparitions de la Vierge Marie, qui content des récits d'individus en grande souffrance comme ce fut le cas de Bernadette Soubirous. Vivre la Pacques et admirer Jésus sur sa croix n'ont malheureusement plus l'impact psychologique que peuvent avoir une expérience vécue, et c'est là tout le problème. Je me souviens de ma confusion en ma jeunesse lorsque sur les bancs d'Eglise j'observais ces symboles morbides, qui ne prenaient aucun sens pour moi, ni pour mes camarades d'ailleurs. Je ne dis pas bien sûr que nous devrions tous expérimenter la mort – mais peut être que les récits du Christ et du Golgotha n'ont plus la fraicheur d'antan, récits situés en des contrées qui ont bien changé dans un contexte technologique tout différent, et qu'il fallait une nouvelle fois le ressusciter.

Je suis toujours en vie, je peux employer mon temps à l'écriture, et je sais maintenant qui je suis, c'est déjà pas mal. C'était peut-être là le but de cette initiation, descendre dans l'Averne du sombre Dis pour en sortir par les brises d'en haut, dérailler le vieil ordre mondial pour en établir un plus grandiose et servir d'appât au Léviathan.

Et peut-être mon récit n'aura-t-il aucun impact, ce qui m'offrirait une certaine tranquillité. Toutefois, j'ai porté un petit fardeau et j'ai

compris quelques petites choses qui pourraient vous être utiles, faites-en ce que vous voudrez, et bonne lecture.

Notez bien que toute ressemblance avec des personnages réels ne serait que pur hasard. 😉

Partie I
Mauvais Karma

Voyez ces êtres alcoolisés, abrutis, stupéfiés par la boisson, dont ils ont droit de faire une consommation illimitée, droit conférée aux goyim en même temps que la liberté.
Nous ne pouvons permettre que les nôtres tombent à ce degré. Les peuples goyim sont abrutis par l'alcool ; leur jeunesse est détraquée par les études classiques et par la débauche précoce où l'ont poussée nos agents, précepteurs, domestiques, gouvernantes dans les maisons de riches, nos commis ailleurs, ainsi que nos femmes.
Au nombre de celles-ci, je compte leurs imitatrices volontaires en matière de débauche et de luxure, celles qu'on appelle les « femmes du monde ».

1ere Séance

1

« Je sais que je suis paranoïaque, mais ce n'est pas pour ça qu'ils ne sont pas tous après moi. »

Pierre Desproges

Hong Kong, Juillet 2023

Sur un banc du Kau U Fong Park dans Central Hong Kong, vers midi et sous le soleil cuisant, je tentais tant bien que mal de décortiquer le pamplemousse que je venais d'acheter à un marchand pauvre du quartier après avoir dévoré deux œufs crus, l'un frais que j'avais englouti et l'autre pourri que j'avais recraché avec dégoût. C'est alors que j'aperçus un premier Indien, arrivé en scooteur, probablement livreur Uber vue la grande malle attachée à l'arrière de sa bécane, déposer une mallette de déjeuner au pied du banc en face de moi avant de se rendre aux toilettes, me proposant tacitement un marché en me signalant, après avoir bu une gorgée de sa gourde, la qualité de son eau à laquelle j'aurais accès en échange de l'ordinateur, que je ne transportais cependant pas avec moi et qui était resté bien caché en lieu sûr. Sans réaction ou intervention de ma part autre que de l'étonnement exprimé dans un froncement de sourcils, celui-ci rangea rapidement sa boite à déjeuner et se remit en route sans manger.

S'en suivit immédiatement un deuxième personnage similaire, me faisant un très léger signe de tête en entrant dans le parc, surmonté d'un turban qui rappelait les sikh chauffeurs de taxi New Yorkais, bien qu'il eût à y regarder de plus près des traits moyen-orientaux. Ce faux Indien eut l'exacte même comportement, laissant sa besace en évidence après avoir bu une gorgée d'eau et s'être rendu aux toilettes, il se remit en route sur son scooteur Honda, mais en démontrant cette fois-ci un air menaçant à son départ. Je constatais que les notes que j'avais prises dans le bloc-notes de mon Huawei avaient eu un certain impact : j'y avais noté mon appréciation des Brahmanes et des Sikhs, et voilà qu'on m'envoyait des Brahmanes et des Sikhs, ou qu'on voulait me le faire gober… Faux-semblants.

Je présentais alors un clair manque d'hydratation, d'alimentation et de sommeil du fait des deux journées qui avaient précédées, mais mon niveau de panique s'était toutefois stabilisé et je pouvais appréhender la réalité assez sereinement et contrôler mes peurs, comme si l'effet des drogues qui m'avaient été administrées à mon insu commençaient à s'estomper, et tout du moins, je n'entendais plus les voix.

Peu après, c'est un troisième personnage qui présentait cette fois-ci clairement les traits moyens orientaux, sans turban, et que j'identifiais alors comme un Israélien, vêtu comme racaille de banlieue parisienne, survêt blanc et requins Nike aux pieds, il se posa non loin de moi, sur le siège en pierre de la table d'échecs du parc. Ce personnage démontrait immédiatement une attitude menaçante et provocante, crachant du haut de son air grave et agité, aura de bagarre et d'assassin, il sortit de son sac un grinder pour effriter une tête de beuh avant d'allumer un joint. Il saisit ensuite sa sacoche, et alla aux toilettes, d'où il sortit quelques minutes plus tard, sans son sac, pour revenir s'asseoir et finir son joint, tout en me fixant de manière agressive.

Il y a des attitudes et des auras qui ne trompaient pas ; les regards et les expressions faciales, les corps et leurs gestuelles traduisaient des somas et des états d'âme qui exprimaient la rage, la colère, le danger et la menace, autant d'individus inconnus à la présence physique animale et sauvage, tout comme peuvent en faire la démonstration des chiens percevant au loin la présence d'un autre mâle dominant empiétant sur leurs territoires. Ces trois personnages suivaient une gradation dans la menace. Rends l'ordinateur, une fois, deux fois, trois fois et à la quatrième…

Je songeais que celui-ci avait peut-être laissé pour moi quelque chose dans les toilettes, un message ou tout autre indice permettant d'expliquer la situation incompréhensible et incroyable que je vivais. Je me dirigeai donc vers les toilettes ou j'entrai, évitant subtilement les bouches d'aération qui avaient jusqu'à présent, j'avais eu l'occasion de m'en rendre compte, émis des gaz métalliques et odorants qui créaient chez moi des crises de panique. Lorsque j'atteins les WC je découvrais soudainement les murs entièrement

enduits de merde, à la main, et mon entrée accompagnée d'un soudain son strident d'orgue ou de cor du diable qui rappelait aux mauvais films d'horreur des années 90. Je sentis immédiatement mon rythme cardiaque s'amplifier et j'avais soudainement l'intime conviction que le cauchemar n'était pas terminé, et qu'ils voulaient bel et bien mettre la main sur l'ordinateur que j'avais caché par ailleurs, et que l'attitude des différents personnages que je venais de croiser n'avait rien d'une coïncidence, qu'ils étaient d'une manière ou d'une autre pilotés à distance dans un objectif précis.

Lorsque je revins m'asseoir à ma place sur mon banc avec ma besace et un air préoccupé, l'Israélien quittait sa chaise pour sortir du parc, en soutenant un regard d'une rare violence exprimant quelque chose comme « tu es mort, sale merde ». Quelques secondes plus tard, je sentis ma peur s'intensifier soudainement et de nouveau l'intense besoin de fuir cet endroit pourtant calme et isolé mais ou l'environnement, composé d'une grande façade de climatiseurs allumés soufflant dans ma direction, la population des chauffeurs Uber et autres fumeurs de joints terroristes, les toilettes, la nourriture ingérée et la fatigue avaient dû générer chez moi cette réaction de fuite, largement théorisée par Henri Laborit et parfaitement dépeinte dans le film Mon Oncle d'Amérique.

C'est alors ce que mon système nerveux me « décidait » à faire, je me saisis de ma besace et me mis de bon pas en direction d'un lieu plus peuplé, en vérifiant régulièrement d'un regard par-dessus mon épaule que je n'étais pas encore suivi… J'arrivais éventuellement sur la place de la Cosco Tower, ou je m'assis au bord d'une fontaine à l'heure affluente du déjeuner. Immédiatement se présenta un petit gros occidental habillé en business, qui me saluait sarcastiquement d'un « How are you mate ? » en souriant, expression australienne prononcée d'un accent Américain, et que j'identifiais, bien entendu, comme un agent de la CIA… Je réalisais alors la présence d'une odeur forte chimique et vaguement familière et qui semblait causer chez moi, ou tout du moins amplifier, les crises de panique dont j'étais soudainement victime depuis mon départ de Sydney… Ne me sentant alors une nouvelle fois plus en sécurité dans ce lieu trop peuplé, je me rendis dans la Cosco Tower, ou je m'enfournais dans un ascenseur qui menait au parking – dans ce parking, pourtant

calme il me semblait bien encore être suivi, les caméras partout braquées sur moi leur permettaient de m'identifier et les quelques voitures qui arrivaient et repartaient étaient autant d'agents qui travaillaient au système… Je redescendais, prenant cette fois les escaliers de secours, par précaution, avant de me retrouver une nouvelle fois dans le hall, ou j'identifiais sur mon épaule une petite trace de poudre, source de l'odeur chimique que je m'empressais de brosser de ma main en en repandant les particules dans l'air. Sur ma besace, une grosse tache de cette substance blanche - grise que je voyais pour la première fois et de laquelle émanait le gros du rayonnement odorant, mélange d'acétone et de métal, et dont j'identifiais l'origine comme étant le parc, quand à son départ l'« Israélien » qui était passe derrière moi en avait très probablement profité pour me jeter cet agent dont je ne connaissais pas les effets, mais qui avait fortement amplifié mon état de panique auquel j'étais alors déjà quelque peu habitué, car ce n'était là pas la première depuis mon arrivée à Hong Kong que j'avais subi des attaques chimiques ciblées…

Était-ce donc une arme de nouvelle génération, composé de microparticules et de nanorobots, une de ces armes non létales qui permettent de neutraliser les ennemis par une alchimie neurobiologique ? Une sorte d'arme olfactive ? Ou était-ce mon imagination ? J'abandonnais mon sac recouvert de cette substance dans le hall de la Cosco Tower, sentant désormais mes jambes se raidir, petit à petit, mes pieds se recroquevillant vers l'intérieur, à la manière d'une victime de paralysie cérébrale qui aurait perdu trop longtemps l'usage de membres qui se seraient raidis indéfiniment, comme ces personnes handicapées de naissance ou ayant subi une attaque cérébrale avec des dégâts irrémédiables tels que j'avais pu en côtoyer beaucoup lorsque je travaillais comme soignant aux personnes handicapées chez Saruma, ou encore dans mes vies antérieures avec l'église catholique, et il me revenait en tête Belinda tout particulièrement, car ses membres, comme les miens, s'étaient recroquevillés vers l'intérieur, ses deux pieds et ses deux mains, et parce qu'avant mon départ pour Hong Kong, mon collègue François l'arménien, comptable financier, avait prononcé les incantations suivantes : « Tu vas courir pour ta vie », « Tu finiras comme John », « Tu finiras comme Belinda ».

Ayant donc abandonné un deuxième sac, sans ordinateur cette fois, et marchant d'un pas rapide sur le bord extérieur de mes pieds raides, j'atteignais la baie ou ma panique était désormais mêlée d'un certain désespoir du fait d'une incapacité à faire face à cette force majeure, presque surnaturelle, et à devoir me soumettre, accentué par l'imagination d'un futur en fauteuil roulant, sans l'usage de mes membres. Et tout ça pour quoi ? Pour avoir tenté de dénoncer une fraude ? D'avoir tenu tête au mauvais manager ? D'avoir refusé de jouer le jeu ? Ou peut-être était-ce une punition divine pour les négligences dont j'avais pu faire preuve ? Et encore une fois, des personnages menaçants s'approchaient pour m'observer, encore un Indien qui cette fois me filmait de son téléphone.

Là où je me trouvais la jetée dessinait un coude, et à l'angle descendait un escalier qui entrait dans l'eau de la baie et permettait aux bateaux d'amarrer pour déposer des passagers, et sur la rambarde perpendiculaire en face de moi s'étaient appuyé trois chinois qui observaient la scène, silencieusement. Mes membres devenaient de plus en plus raides, mon niveau de panique au plus haut, mais loin de moi se trouvait l'envie de me rendre ou de me résigner… J'eus alors une pensée pour Felicia Nelson, la descendante de l'amiral Nelson qui était ma collègue, et qui m'avait dit de « ne pas changer », elle qui avait semblé vouloir me signifier qu'elle était de mon côté dans ce combat spirituel contre des forces invisibles, malgré de précédents différents que nous avions pu avoir dans le cadre professionnel, et qui avait démontré ses qualités en gagnant à plusieurs reprises la régate du Sydney to Hobart, ce qui impressionnait pour une femme de plus 50 ans, digne descendante de son aïeul dont la sépulture est exposée tel un pharaon dans un sarcophage de la crypte de la cathédrale St Paul de Londres.

La situation prenait une allure de charade, un type d'histoire dont vous êtes le héros, un héros malgré lui ou plutôt un anti-héros volontaire. Et le pire dans tout ça, si ce n'est pour l'ordinateur dont on voulait évidemment que je me débarrasse, c'est que je n'avais plus aucune preuve de ce qui m'arrivait… Et en existait-il vraiment ? Car rien n'avait été direct et tout avait été tordu, ces évènements n'avaient été qu'une suite de suggestions ayant pris en ma propre perception un certain sens, des personnages qui n'avaient eux -

même peut-être pas conscience d'en être, dirigés par une matrice supérieure omnisciente et engendrant, par un pilotage centré contre ma personne, des synchronicités négatives qui agissaient en ma conscience pour me faire prendre une chaine de mauvaises décisions et m'orienter irrémédiablement vers une voie sans issus, un hôpital, une prison ou la mort. Aurais-je été dupé ? Était-ce mon imagination ? Tandis que ces préoccupations s'affairaient à mon esprit, il me revenait le souci plus immédiat de régler mon problème de paralysie. Je revoyais alors ces journées ou j'avais emmené Belinda et Phil, un jeune homme paraplégique, à la piscine ou encore lorsqu'étant jeune je baignais des malades paralysés à l'eau bénite à Lourdes et comment l'eau, ce liquide amiotique, permettait d'apaiser des tensions nerveuses, de relâcher des spasmes et de panser provisoirement une douleur toujours présente chez un être souffrant.

Ces souvenirs me décidèrent donc à quitter mes habits pour plonger dans la baie de Hong Kong en slip, sous le regard de Chinois, indifférents observateur, et de l'Indien cameraman. Je sentais alors s'apaiser mes membres légèrement, et je pataugeais quelques instants, jusqu'à ce qu'un petit bateau de pêche vide et avec pour seul matelot son conducteur, accostât rapidement à l'escalier, et déversa un trop plein d'eau contenant encore ces produits chimiques qui causaient la panique, avant de repartir…

Plein de mon désespoir, refusant toujours de me rendre, et car la brasse me revigorait quelque peu, je décidais de nager pour atteindre l'autre rive située probablement a quelques 400m, précisément prenant le cap vers les montagnes recouvertes de forêts, juxtaposant ce que j'identifiais comme des manèges et qui se trouvait être le Hong Kong Disneyland, mais qu'alors dans mon manque de connaissance de la ville je croyais être China Mainland… Passé une certaine limite, à mi-chemin environs, dans cette eau tiède, c'est alors que des gros bateaux, de ceux généralement utilisés comme transports de passagers, vides, s'approchaient de moi, klaxonnant et s'interposaient dans ma trajectoire, déversant dans l'eau de nouveau ce produit chimique et odorant que je traversais à la nage…

Et je comprenais petit à petit que dans une mégalopole supermarché comme Hong Kong au fonctionnement similaire à celui d'une ruche, il n'y avait pas d'échappatoires, que cet ensemble de systèmes IoT interconnecté fonctionnait très bien, les ordres coordonnés par une centrale dont je ne pouvais identifier le lieu, centrale qui eut peut-être déjà été piratée d'un autre lieu, ou intelligence artificielle avancée stipulant automatiquement ses ordres à des quidams dépendants salariés ou travailleurs pauvres : chauffeurs Uber, taxis, bateaux mouches, policiers et autres dealers de rue prêts à rendre de sales petits services contre une commission.

Si mes membres étaient moins raides et que je sentais les effets de l'étirement dû à la nage, j'avais conscience de l'effet du produit qui continuait à générer chez moi ce handicap, et que celui déversé dans l'eau n'allait pas améliorer mon sort… après 3 allers-retours de ces navires, le dernier m'imposa de sortir de l'eau en me jetant une bouée et en me sommant de remonter – je leur expliquais tant bien que mal la situation, le fait qu'on m'avait empoisonné et que j'étais en état de paralysie, ce qui était évident aux vues de mes mains et de mes pieds, et que je nageais afin d'améliorer mon état… ce discours tenu par un blanc qui traversait la baie de Hong Kong à la nage était invraisemblable, et ne présentait pas beaucoup de sens pour ces Cantonais qui se cantonnèrent à me livrer à la police à mon arrivée sur la terre ferme, sous un hangar d'un des lieux de stockage de ces grands bateaux, dont on aurait l'exemple approchant dans quelque uns de ces polars Hong Kongais de John Woo…

D'une manière efficace authentiquement Chinoise, ils avaient déjà mis la main sur mes vêtements restés sur la jetée et ils avaient fait mes poches : un portefeuille, avec un permis australien et une carte RFID d'un love hôtel, qui avaient rapidement esquissé l'histoire auprès de la police : j'étais un touriste Australien qui avait pris trop de drogues dans une soirée avec une pute.

Ils me proposèrent de me laisser repartir après signature d'une déposition. Toutefois, mon désespoir grandissant et l'optique d'un handicap de longue durée me poussèrent à finalement demander l'aide d'un médecin et je réclamais d'être amené aux urgences,

faisant quelque peu grimacer les policiers qui exprimaient, de manière bienveillante, un « c'est une mauvaise idée ».

L'ambulance garée à proximité s'était empressée de s'exécuter, et a posteriori il m'avait semblé qu'à chaque instant ces 3 derniers jours il y avait eu une ambulance non loin de moi, prête à me tendre une main dans ma « détresse paranoïaque », si j'avais daigné demander de l'aide.

Telle fut la finalité du système auquel je faisais face, réglé pour que ma destination finale soit celle d'un hôpital ou l'on pourrait plus aisément me reprogrammer, a besoin. Et c'est le Queens Mary Hospital qui serait finalement le lieu de mon initiation, et cette dernière décision fut une grande erreur de ma part, nous le verrons.

Mais prenons d'abord le temps de comprendre comment votre humble, naïf et vilain serviteur en était arrivé à la découverte du règne de la terreur digitale et comment ces évènements, et ceux qui suivront avaient été un test grandeur nature, ou comme on dit en gestion de projets informatique, un User Acceptance Testing avant mise en production générale. UAT passé avec succès, belle architecture et formidable orchestration.

Si ce n'était pas ça, alors, en ma 33ème année, je venais de prendre conscience de l'existence de Dieu.

2

« Le Sage laisse parler son cœur et garde le silence avec sa bouche. Toi homme, écoute la voie de la sagesse, écoute la voie de la Lumière. Les mystères qui émergent du Cosmos illuminent le monde de leur lumière. »

Hermès Trismégiste, Table d'Emeraude

Madrid, Mai 2010

Commençons l'histoire ici, après tout il fallait bien choisir un endroit d'où la commencer, cette drôle d'histoire. J'étais un jour d'été à Madrid, une journée bien chaude et étouffante comme les madrilènes les connaissent bien, qui poussent la jeunesse au botellón dans les parcs et les vieux à la sieste. On était justement dans un parc fameux pour le botellón, ce parc ou est installé ce monument qui fut offert par Nasser à Franco pour le remercier de son aide dans sa conservation, le temple de Debod, non loin de la place Royale. C'était un temple dédié à Isis et Amon, et je ne m'en rendais pas compte alors mais c'était l'un des très rares endroits dans le monde ou l'on pouvait se trouver dans un temple Égyptien, en dehors d'Egypte. J'étais accompagné d'un camarade d'école de commerce qui m'avait rendu visite, j'étais là en Erasmus, nous étions en 2010 et j'avais trouvé un stage en banque chez Natixis. Nous étions au lendemain de la grande crise des subprimes, et la ville bouillonnait entre manifestations et matchs de foot. Mon camarade venait de fumer un joint et j'avais dû descendre une canette de bière, et feuilletais les Fleurs du Mal de Baudelaire que je gardais alors toujours dans ma poche arrière. J'avais atterri dans une bonne école de commerce qui m'avait endetté, et sans grand engouement après une prépa bien réussie et dont l'enseignement m'avait été utile en comparaison à une école aux enseignements techniques et « comportementaux », et où j'avais avant tout appris à tenir mon rang et à servir mes maitres en échange d'un bon salaire. Ça m'avait au moins donné l'occasion de voir du pays.

Un drôle de bonhomme s'était joint à nous : vêtu d'une simple tunique blanche, d'une longue barbe blanche également, il portait en bandoulière une petite sacoche en cuir contenant des

framboises : il avait des allures de yogi, traits fins et tirés, regard perçant et aiguisé. Il avait fait vœu de silence et utilisait tous les autres moyens d'expression à sa disposition pour se faire comprendre. Je me rappelais avoir déjà croisé sa route quelques fois, assis sur un banc du Retiro, je l'avais aperçu tentant de convaincre des passants de sujets et d'autres, en écrivant au sol dans la poussière à l'aide d'un bâton, et son allure m'avait paru pour le moins original. Il portait sous son bras le Financial Times (ou le New York Times, je n'étais plus très sûr, mais peu importe car c'étaient finalement les mêmes journaux), et il en découpait des morceaux pour s'exprimer par écrit, ou choisissait simplement des morceaux d'articles utiles pour alimenter nos conversations. Il ouvrait dans ce cas précis le journal sur un article qui traitait des MBS, Mortgage Backed Securities, qui étaient selon lui (et moi aussi) la cause de la collectivisation des pertes dans la crise financière et le vecteur de l'effondrement futur de la société. Il semblait dire qu'il avait accompli des « happenings », où il se présentait vêtu de la sorte devant des représentants politiques en tentant de leur donner le « regard tétanisant » comme il nommait. Il l'avait fait à la sortie de la banque d'Espagne avec le ministre de l'Économie, et si ça n'avait probablement pas eu d'effets immédiats, il avait peut-être su culpabiliser, à un niveau subliminal, ce personnage aux mains liées par un système inextricable. Il nous demandait d'inscrire, à chacun d'entre nous, nos trois valeurs fondamentales et moteurs d'action, et je ne sais plus bien comment il nous l'avait communiqué sans la parole, cependant entre ses gestes démonstratifs et ses mimiques expressives, il avait su se faire comprendre. J'avais pour ma part noté les 3 mots suivants : Comprendre, Changer, Aimer. Il en prit note, et me donna le papier afin que je le conserve que j'avais d'ailleurs bien vite égaré. J'avais noté qu'à la lecture de ces mots, il avait eu un sursaut d'enthousiasme, qui l'avait poussé à nous inviter chez lui pour diner. Avec mon camarade, ouverts à l'inconnu comme le besoin d'expériences de la jeunesse nous y poussait, nous nous décidâmes à le suivre.

Il s'était vu prêter un petit appartement au rez-de-chaussée d'une cour intérieure emplie de plantes, non loin de Plaza del Sol, qu'il nous présentait avec beaucoup de fierté, en remuant les feuillages pour inspirer et partager les émanations fruitées de celles-ci à leur

passage, et je songeais que quelqu'un avait dû trouver le combat quotidien de ce personnage utile à la collectivité pour lui avoir prêté cet espace lui octroyant la stabilité nécessaire, comme il nous le fit comprendre, et démontrant par la même que l'argent ne faisait pas nécessairement ni le bonheur ni le confort matériel. On avait déposé devant sa porte un panier de fruits et légumes, il devait décidemment avoir un fan club, et passé la porte il s'attela avec joie à la préparation d'un curry végétarien avec ce qu'il trouvait sous la main, notamment des mangues.

Le curry fini, il nous invita à la dégustation dans le salon autour d'une table basse, assis au sol. Autour de nous se trouvaient des bibliothèques pleines de carnets noirs tous identiques. Il nous ausculta une seconde et se leva pour se saisir d'un carnet que je constatais plein de son écriture, ou en des couleurs diverses il prenait note de ses rencontres quotidiennes, des noms de ses interlocuteurs, des impressions perçues et des valeurs citées. Il avait choisi ce carnet car il se rappelait une rencontre qui pourrait nous être utile, et il nous demandait d'en lire le contenu à haute voix. C'est ainsi que ce personnage nous racontait des histoires très vives, le contenu de son cerveau étant tous les jours fraichement apposé dans ses carnets qu'il conservait précieusement. La mémoire du bonhomme était là, posée fraichement sur ces étagères.

Il me confessa qu'il avait passé de nombreuses années en Inde, qu'il y eut été fait prisonnier, qu'on l'y avait torturé comme en démontraient ses nombreuses cicatrices. Il n'avait pas renoncé, et peut-être était-ce là sa manière de racheter son âme. Il fit la démonstration de sa connaissance des langues : il connaissait le français et citait des vers de Baudelaire de mémoire, sur commande, de ceux les moins connus. Il connaissait l'allemand, le latin, et de nombreuses langues.

Il tentait de me persuader de devenir son disciple : un jeune allemand avait passé un an avec lui dans l'apprentissage. Par ailleurs, il me disait que les femmes l'avaient toujours écartées de son soi, de sa véritable fonction et qu'il fallait s'en méfier. Il me recommanda de ne jamais verser mon sperme, et que lorsqu'il se masturbait il ravalait systématiquement sa semence, si par malheur

il venait à la répandre. Je n'étais pas trop sûr, mais influençable et ouvert comme un cancer, j'hésitais. Troublé et stupéfait, j'y réfléchissais sérieusement, mais engagé et endetté par ailleurs, je déclinais professionnellement son offre. Après tout, à chacun sa manière de racheter son âme, et je n'avais pas encore grand-chose à racheter.

Je recherchais par la suite maintes fois ce personnage à Madrid, et jamais je ne le retrouvais. J'avais perdu ce petit bout de papier : comprendre, changer, aimer. Plus tard, je prierai Zeus-Ammon.

3

« L'âme est un œil sans paupière »

Victor Hugo

Sydney, Aout 2018

Cela faisait quelques mois que je travaillais chez Saruma, une grosse ONG Australienne fournissant des services aux personnes handicapées ; elle avait récemment bénéficié du démembrement du service public et s'était vu assigner beaucoup de propriétés précédemment gérées par le gouvernement, ainsi que ses ex employés publics toujours sous contrat et protégés par des syndicats encore relativement efficaces, et venait de lancer une campagne pour changer de nom. Pour procéder à l'externalisation de ce service public, le gouvernement australien avait créé une agence très indépendante du nom de NDIS, sorte de système d'assurance public allouant les fonds et déterminant les niveaux d'aide financières aux personnes handicapées, les fournisseurs de service officiels et « garante » de la qualité et de la bonne tenue des services.

En somme, le NDIS était un de ces nouveaux eldorados gouvernementaux dont raffolaient les vautours, sans contrôle externe du gouvernement, si ce n'était des Royal Commissions de la couronne anglaise, qui émettait un rapport tous les 3 ans qui prenait des décennies à être appliqués, si ils ne l'étaient jamais ; pour les dirigeants de cette agence, c'était comme s'asseoir à côté de la caisse enregistreuse, et comme toute administration, elle n'avait eu d'autre vocation que de s'étendre pour devenir indispensable dans le paysage économique Australien. Créée en 2013 l'agence était passé d'un budget de 6 milliards annuels à quelques 50 milliards, et entre les clients et les employés sous contrats précaires, plus de 30% de la population Australienne était de près ou de loin dépendante de cette organisation qui recrutait à tour de bras, notamment des personnes sans formation dans le domaine ou des nouveaux immigrés, ce qui contribuait à une dévalorisation générale de la valeur travail et à un certain niveau de dumping social. Le dumping évidemment ne touchait pas les classes hautes, et au contraire

contribuait à les enrichir par le mécanisme fiscal du « negative gearing » qui permettait aux investisseurs immobiliers de défrayer des pertes locatives de leurs impôts, tout en connaissant des gains de capitaux énormes sur leurs propriétés du fait d'une population en forte croissance. Cela contribuait à la création de deux castes, plutôt que 3, une caste de puissants et une caste d'esclave, la classe moyenne se faisant petit à petit éroder par le mécanisme qui précède, et on voyait alors l'aberration qui faisait porter l'ensemble des revenus fiscaux par les esclaves tandis que les plus fortunés ne contribuaient pas à l'effort collectif. Certains diront que c'est la beauté de la fiscalité, mais ça dépendait d'où on se plaçait.

J'avais moi-même été introduit chez Saruma par un copain qui y travaillait depuis plusieurs années et qui m'avait permis d'obtenir un entretien lors d'une large campagne de recrutement, et de mettre le pied dans la porte, et recherchant une expérience plus humaine que mes précédents rôles dans le monde corporate du reporting et de la finance, ou dans celui de la construction, et par intérêt pour le monde de la psychiatrie, et généralement du soin et de la santé dont je ne connaissais à vrai dire alors pas grand-chose, j'y voyais une nouvelle opportunité permettant d'épancher ma soif de découverte et un potentiel sujet pour un reportage gonzo…

Je notais d'emblée la facilité avec laquelle je fus recruté, dans un entretien passé très brièvement – et parce qu'ils avaient avant tout besoin de bras et de motivation. J'avais cependant eu l'occasion de rencontrer quelques personnes dont c'était le métier avéré, eux même bénévoles de longue date, s'y voir refuser des postes identiques. Soit, il est possible que de telles organisations préfèrent former à leur manière de jeunes brebis plutôt que de recruter de vieilles chèvres, ce que je pouvais comprendre – mais je subodorais alors déjà une inclination systémique à privilégier la médiocrité – en effet, jeune homme sans expérience et sans diplômes dans ce domaine se voyait privilégié par rapport à des femmes trentenaires diplômées et passionnées.

Au premier jour j'avais été accueilli par Dave – un gentil gars, chef d'équipe, qui semblait, quand je l'avais rencontré pour la première fois, avoir vu le diable en personne – apeuré, regard fuyant, fatigué

et des œdèmes aux jambes ; il venait de traverser de dures épreuves, c'était sûr, mais je n'osais jamais l'interroger. J'ai cru comprendre qu'il avait été alcoolique, qu'il avait lui-même pris la fuite à un moment de sa vie, dans un Hilux en direction du centre rouge aussi appelé Alice Springs, le désert ou se mêlaient militaires américains fréquentant la base de Pine Gap et aborigènes alcooliques, et il était retombé là, après avoir fait 3 petites filles avec une Indienne qui travaillait pour l'administration de la santé, et qu'il semblait respecter pour ses qualités professionnelles, ainsi que pour lui avoir offert ses petites filles dans un esprit responsable de bon père de famille repenti. Il était lui-même un pur produit du service public et m'avait mis en garde d'entrée de jeu : ne prends jamais la responsabilité de quoi que ce soit ici – il écrivait des notes au journal dont on pouvait difficilement déchiffrer le sens, mais il restait professionnel et tentait d'amener la cohésion au sein d'une équipe de hyènes manipulatrices – et il prenait sur lui… Cela me rappelait mon premier jour en tant que consultant informatique dans le panier de crabes des télécoms (Optus), un personnage diffèrent dans sa présence du fait qu'il avait 60 ans et complétait 2 Iron Man par an, blazé, Zoran le serbe, mais tout aussi apeuré que David pour ses enfants face à ses « maitres », car c'était ainsi qu'il les nommaient. Il m'avait donné ses instructions en me passant le relai de son livrable. Son premier conseil était le suivant : « apprends à mentir ».

Le lieu de travail était une maison en partage ou vivaient John Fifi un autiste grincheux et hilarant, Belinda Clarol qui était née avec une un souffle cérébral, Ken Willy qui était un enfant de 4 ans dans un corps d'homme de 50 ans, Ken Edger, un trisomique 21 en état de démence avancée et Kathy Crane qui avait le syndrome du bébé secoué mais à qui il ne manquait que la parole, et ils nécessitaient des supports 24h/24. Passée la barrière des premiers jours qui me rendait inconfortable du fait du manque d'expérience et face à l'inconnu, et en un lieu de travail étant plus proche de la maison que du bureau, j'avais développé une certaine affection pour ces individus originaux et aux besoins uniques. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de noter un paradoxe – nous étions censé développer l'indépendance de ces individus, mais nous n'avions aucune motivation pour le faire – en effet, la fin ultime d'un tel lieu aurait été de « libérer » ces personnes et de les rendre autonomes

afin qu'elles mènent une vie normale, mais l'organisation dont nous faisions partie, et nous même payés par celle-ci, n'avions aucun intérêt à le faire, ce qui aurait été une balle économique tirée dans le pied. On comprenait donc comment une telle organisation pouvait vite connaitre un effet boule de neige à l'échelle macro. Aussi, ils entretenaient tous des rapports familiaux courtois avec les membres de leurs familles. Alors c'était ça, on les avait « placés ». Bientôt on placera ses enfants, qu'ils soient handicapés ou pas, par fainéantise pensai-je.

Ma première semaine chez Saruma on m'avait assigné aux mains compétentes de Karen qui me montrait les quelques ficelles, et m'avait tout de suite confessé que son mari aborigène s'était jeté sous un train, qu'elle avait adopté ses enfants et que son fils à elle faisait des aller-retours en prison à cause de sa consommation de ice. Elle me faisait le topeau des clients et de leurs conditions, et elle me présentait à leurs familles, étonnées de voir là un jeune français d'apparence sérieuse pour s'occuper de leurs proches…

Tim, un employé occasionnel et de longue date, était un fameux scénariste de théâtre homosexuel qui était un pionnier, c'était le premier à avoir officiellement adopté une petite fille en Australie avec son partenaire. Il me confessa qu'un jeune allemand amoureux de lui s'était un jour jeté de la falaise à Coogee par amour pour lui, et qu'il n'en avait eu que faire de ses sentiments et des conséquences de ceux-ci.

Il y avait Jordi Pockock, un employé volant qui travaillait dans plusieurs sites depuis une vingtaine d'années et qui semblait tout savoir sur tout le monde, se vantait d'être trop payé pour son rôle, sachant qu'il était là de longue date. Cela dit, on ne lui donnait que le sale boulot. C'était un petit personnage fourbe et ratesque qui se faisait livrer slim and thin pour remédier à son surpoids, originaire du Chili, il m'avait d'emblée confessé sa judéité et ses précédentes fonctions de maquereau dans certains clubs de Western Sydney ; il semblait dire que c'étaient finalement des métiers assez similaires.

Il y avait Letitia, une Mexicaine proche de la retraite (qui n'arrivait jamais) qui s'était marié à un Italien qui l'avait trompé, héritier des industries de compléments alimentaires Blackmorres, et enfin une

Iranienne, dont le mari était mort et qui vivait avec son fils – et elle semblait être la plus équilibrée du lot. Cela dit, il y avait un dénominateur commun ici, tout ce petit monde voyait l'Homme d'un mauvais œil.

Assez rapidement, ils avaient recruté George, un nouveau venu du Sierra Leone duquel on me confia la formation et il avait fait des progrès flagrants. Cependant, après quelque mois, il perdit son poste pour avoir effectué un massage cardiaque à un « client », comme nous devions les appeler, qui avait effectué une chute dans la salle de bain, mais qui respirait encore. Il est vrai que les formations aux premiers soins mettaient fort l'accent sur la ressuscitation et qu'au moindre évènement, un novice, dans la panique, pourrait être pris à vouloir systématiquement faire du bouche-à-bouche… Ken Edger avait par miracle survécu à sa chute et à l'étouffement de l'Africain, et George aussi avait rapidement retrouvé du travail ailleurs, donc tout était bien et finissait bien.

La routine était simpliste – faciliter les déjeuners, superviser les prises de médicaments, encourager les soins personnels, transporter les « clients » à leurs activités et autant que possible animer des activités promouvant les progrès et l'indépendance.

Je remarquais rapidement que la lassitude pouvait s'installer – particulièrement lorsqu'on effectuait de longues heures avec les mêmes patients, comme ce fut souvent le cas en la période de pénurie de staff, il s'installait de ce fait vite une forme de familiarité et de laisser-aller chez les aidants.

Un jour que j'avais référé une connaissance pour un rôle – le beauf d'un ami Népalais – celui-ci était arrivé chez moi en pleurant : la chef d'équipe avait fait dire à une de ses clientes que cette nouvelle recrue lui avait fait des attouchements dans la douche. Inquiet pour son maintien en Australie et l'enquête policière qui avait suivi, celui-ci fut mis à pied sans que rien ne lui arrive par ailleurs. Il était apparu qu'un conflit interpersonnel était survenu entre eux, et c'est ainsi que s'exerçait le pouvoir sur le terrain chez Saruma ; il y avait la loi écrite et la loi non écrite, la règle et la kabbale. Il me fit alors noter que le lieu de travail ne disposait d'aucun instrument de surveillance - pas de caméras de sécurité à l'entrée comme dans toute maison en

Australie ; pas de caméras à l'intérieur non plus – et on arguait la vie privée des clients. Cela me parut étonnant, notamment au regard des assurances mais soit, ça ne me posait pas vraiment question. Cela rendait les employés plus « libres », mais également plus vulnérable à la hiérarchie directe et les clients plus vulnérables aux mauvais traitements, ce qui faisait de la loi non écrite la principale règle de survie au sein de cette organisation.

Pour ma part, je ne faisais au départ pas trop de vagues et je m'adaptais à l'usage, car j'avais dans mes premiers jours identifié les rapports de force, lors ma rencontre avec un directeur régional du nom de Colin, ancien directeur du service public de Sydney, et qui m'avait interpellé de la sorte : « Alors, c'est confortable là où tu travailles ? Tiens-toi à carreau ou on peut t'envoyer en enfer. » En effet, certains lieux de travail étaient bien plus difficiles que celui ou j'étais tombé. Il y avait certaines personnes dont les conditions sont tellement difficiles à gérer qu'elles font de la vie de leurs soignants un enfer – c'est la dure vérité – et si certains sont capables d'offrir d'eux-mêmes sans rien attendre, il n'en demeure pas moins qu'ils en sont moralement affectés. Colin faisait partie du gang homosexuel qui tenait de longue date une partie de l'administration publique, qui avait été tenu longtemps, d'après les rumeurs, par un gang de lesbiennes qui avaient migré du handicap aux services psychiatriques.

Dans ce contexte, après quelques mois, dans une recherche de protection contre le despotisme des dirigeants et d'enrichissement des taches, je décidais de me rapprocher d'une équipe de design stratégique qui menait semble-t-il des projets dans la sphère de l'intelligence artificielle et du design organisationnel, et qui me permettrait d'acquérir la vision du haut et du bas et d'exercer un contre-pouvoir sur Colin.

J'avais toujours eu cette intuition que pour être efficace en haut, il fallait venir d'en bas – toutes les compétences n'étaient pas transférables et seule la réalité du terrain pouvait permettre à un gestionnaire de comprendre les subtilités des problématiques d'un environnement donné, particulièrement dans le domaine du soin à la personne, et je voyais mal comment un gestionnaire en prêt à

porter pouvait faire un bon gestionnaire dans l'hôpital ou la santé ; cela dit, quelqu'un d'en bas ne faisait pas nécessairement un bon gestionnaire.

L'équipe de design stratégique était composée de trois femmes : Angela Maier, une Juive New Yorkaise docteur en design aux attitudes très douces et qui était la meneuse du groupe ; Felicia Nelson, une ex-professeur des écoles reconvertie en directrice des ressources humaines et qui avait monté l'équipe avec Angela, et de Isabel Masias, une Philippina au cerveau et à l'efficacité impressionnants, qui avait travaillé pour l'agence de design du mari d'Angela, lui-même ex-lead design chez IBM…

Il émanait d'elles une aura puissante, et toutes trois promouvaient le WEF, le Harvard Business Review et se voulaient vecteurs du mondialisme, avec certaines nuances, elles étaient des personnes à haute influence au sein de l'organisation (ou c'est ce qu'elles croyaient), très proche du CEO et du directeur de la transformation, subitement mis à pied après un burn-out qui l'avait laissé barbu. Elles parlaient souvent d'un Tom Bazza qui avait développé un système de gestion des emplois du temps innovant, qu'elles auraient aimé « vendre » à l'entreprise ; et elles lançaient des initiatives au sein de l'organisation, avec diverses organisations New-Yorkaises et Israéliennes : IPSoft, VoiceIT, etc. Lorsque je leur proposais des solutions open source et gratuites, elles n'étaient pas très intéressées.

Lors de nos premières rencontres, Angela particulièrement avait pris la peine de vérifier mes allégeances : étais-je rattaché de près ou de loin au gouvernement français, avais-je une protection d'un quelconque groupe d'intérêt, organisation religieuse, famille, etc. ou étais-je une proie isolée pouvant porter le sale boulot en leur enlevant un peu du poids de leur responsabilité qu'était celui d'imposer subtilement des applications dont l'usage n'était pas adapté ou nécessaire à l'organisation dans laquelle nous opérions, consciemment ou inconsciemment, mais dont leur réseaux personnels leur apporterait un retour sur investissement ou des retombées positives en terme de réputation. Il me semblait cependant, de prime abord, que l'équipe poursuivait réellement

l'intention ultime de transformer l'organisation et la société en suivant la méthode Burtzoorg et je dois dire que j'y avais vu un très bon modèle à suivre, et y adhérais.

Je ne percevais alors pas encore que je fusse installé au cœur de l'état profond.

4

« C'est le beau… c'est le laid… Et la femme quel thème !
Caméléon divin, plus on va plus on l'aime
Ignorante elle apprend à qui lit dans ses yeux
Mille secrets du cœur, profonds, mystérieux
Qui de l'artiste obscur, non moins ignorant qu'elle,
Font un devin sublime en qui Dieu se révèle. »

La légende du Juif Errant, Prologue, Gustave Doré

Tasmanie, Septembre 2018

J'avais décidé de prendre une semaine de vacances pour visiter la Tasmanie. La Tasmanie était un concentré d'Australie, dans tous les sens du terme – une densité de paysages magnifiques, des plages de sable gris, des reliefs et des vignes, des montagnes enneigés et des serpents vénéneux.

A Hobart se trouve le Mona Museum, musée avant-gardiste qui mêle art, vin, satanisme et technologies sur le plus beau site de la ville. Ils organisaient un festival biannuel du nom de Dark MOFO/Mona FOMA qui célébrait les solstices dans des rites païens et plus ou moins sataniques en mettant en avant la mort, le gothisme, le sexe, etc. La visite du Mona Museum était une visite interactive qui faisait intervenir votre propre téléphone, et en téléchargeant une application vous étiez guidé par votre téléphone en réalité augmentée. Des alertes vous interpellaient lorsque vous passiez à proximité d'un élément déclencheur dans la visite, et vous invitait à filmer un point, à vous rendre à un endroit précis ou à sentir une substance odorante, et cela rendait la visite semblable au jeu de Pokémon GO.

L'une des attractions phares du musée était une machine qui reproduisait un système digestif humain à ciel ouvert, consommant un repas toutes les 8 heures, qu'on pouvait apprécier voir descendre le long d'une trachée transparente pour atterrir dans un estomac en boyaux ou par les sucs injectés décomposait le repas, pour éventuellement pondre une merde dont la texture et la forme variaient suivant ce qui était au menu. Une vraie machine de merde !

Dans Hobart, comme généralement en Tasmanie on sentait une méfiance de la population à l'égard des visiteurs, la jeunesse y semblait abandonnée, elle trainait et s'ennuyait. A la radio on évoquait le peu de travail disponible pour les jeunes, tout en mettant en avant les « success-stories » des meilleurs artisans du pays pour encourager cette jeunesse dans la bonne voie. C'est une ile du bout du monde après tout, et la société australienne dans son ensemble était une société individualiste à l'américaine, et partout dans le monde on trouvait cette jeunesse en perdition et livrée à elle-même, on en faisait même un modèle ; c'était en fait une bénédiction que reçoivent de leurs parents des jeunes sachant se distraire et s'amuser, capables de trouver de la joie en eux-mêmes.

J'avais entendu parler de la Tasmanie. On me disait qu'il était très difficile de s'y installer, qu'elle fonctionnait comme un village où on aurait vite fait de vous mettre au banc si vous daigniez ne pas vous soumettre à la loi non écrite locale. Le pays avait été très marqué par des massacres perpétrés par un jeune de Port-Arthur en 1996, ce qui avait mené à une modification des lois sur le port d'arme et à une recollecte des armes à feu dans toute l'Australie par le gouvernement. Martin Bryant était un jeune d'une vingtaine d'années, sous pension handicap et suivi psychologique, antidépresseurs et dont le père s'était suicidé à la suite de certaines histoires de conflits de propriétés dont il avait été le protagoniste.

Plus récemment, une lanceuse d'alerte du nom d'Alysha Rose avait révélé une affaire sordide sur des abus sexuels dans des centres pénitenciers juvéniles de l'ile et dès lors, sa vie était devenue un véritable enfer – de manière générale toutes les formes d'abus étaient monnaie courante dans les institutions publiques en Tasmanie, il existait une chappe de plomb impossible à percer lorsque tout le système en place y était mêlé et on avait cette vilaine tendance à harceler ou faire taire le lanceur d'alerte – cela n'était que la face émergée de l'iceberg, comme je le découvrirai ensuite.

Après une visite au Pinacle de cette ville du sud de l'ile construite sur une colline portuaire à la jointure des océans Pacifique et Indien, parsemée de neige, j'appréciais la grande beauté du paysage et le bol d'air frais hors des ondes hertziennes et des applications mobiles me

suggérant des senteurs de merde. Je traversais l'île en direction du Nord et je posais bagage dans une auberge de Launceston.

Plusieurs évènements et personnages notables s'étaient matérialisé dans cette vieille et solide auberge en brique rouges et aux murs intérieurs peints en rouge bordeaux.

En arrivant mon instinct animal s'était vite mis en éveil lorsque j'avais aperçu Marie Thérèse pour la première fois, cette belle jeune femme aux boucles brunes et a l'allure élancée, toute vêtue en Décathlon. Je me rappelais alors une phrase prononcée par la collègue Karen avant mon départ – attention à ne pas ramener le diable de Tasmanie. J'adressais à Marie Thérèse la parole et l'invitais à quelques reliefs de Wallaby que je préparais dans la cuisine commune de l'auberge – et nous échangeâmes brièvement sur nos voyages ; elle entreprenait un voyage en stop à travers toute l'Australie… inconsciente, gardai-je pour moi !

Alors que nous mangions, se présenta à nous un personnage étrange que j'identifiais alors comme le juif errant. C'était un gros monsieur Mexicain-juif qui avait migré à San Diego et racontait comment, par copie et par sabotage de la concurrence il avait réussi à monter avec son frère la plus grande entreprise d'installation de panneaux lumineux et publicitaires de la ville. Ils sabotaient les panneaux pour vendre les réparations moins chères que la concurrence, c'était comme ça qu'ils s'étaient lancés. Il avait gardé une partie des parts et il parcourait dorénavant le monde à la recherche de bon whisky et de belles dames. Il évoquait Eva Péronne pour impressionner MT et poussait même la chansonnette de Madonna. Eventuellement, MT montrait des signes de fatigue en prenant congé de nous. Immédiatement le juif errant commenta sur la qualité du fessier de MT, et j'acquiesçais, l'ayant moi-même remarqué mais alors encore suffisamment décent pour ne pas le commenter en public.

Eventuellement, le juif errant et moi nous retrouvâmes plus tard en compagnie d'une japonaise dans un bar ouvert de Launceston, à échanger sur tout et rien, chacun de nous tentant de séduire la jeune japonaise pas très jolie qui était conquise par ma jeunesse et mon apparence, plus que par mon usage des mots car elle ne comprenait semble-t-il qu'un mot sur deux. Cela faisait d'ailleurs redoubler

d'efforts le juif errant qui partageait ses meilleures histoires avec entrain. Nous bûmes et rentrâmes à l'Auberge pour un dernier verre et la japonaise alla se coucher dans le même dortoir que MT. Le juif errant me raconta alors comment dans son passé il fut en couple avec une Japonaise qu'il avait mis enceinte et qui l'avait quitté lorsqu'elle l'avait surpris dans un ébat avec une prostituée dans une chambre d'hôtel de Las Vegas – et c'est alors qu'il avait commencé son errance à la recherche de ce qui était sa progéniture et son amour perdu, coupable et inexcusable.

Je songeais alors au vice et ses méfaits, à cette éternelle insatisfaction qui caractérise les hommes, notamment dans leurs rapports aux femmes. Était-il seulement possible de vivre une vie harmonieuse ? Et cette nuit-là je ne pus trouver le sommeil, et je lus La Légende du Juif Errant de Gustave Doré, tout en pensant intensément à ma rencontre avec MT, cette pierre précieuse encore brute, et j'entrais dans une sorte de trance – dans un mi-éveil entre fiction et réalité j'esquissais en mon esprit un futur serein avec MT.

Au réveil, toute l'auberge était agitée, il pleuvait des cordes et les randonneurs déçus se morfondaient. Je fis en sorte de croiser MT, et lui proposais que nous fassions plus ample connaissance – après une balade, alors que nous regardions 7 ans au Tibet, toute l'auberge se mit à se passer le mot d'une météorite qui avait atterri à quelques centaines de mètres de là dans un jardin, ne faisant ni blessés ni dégâts.

J'avais toujours cru qu'une météorite tombant non loin fut de bon augure, probablement du fait de cette coutume qu'on avait de faire un vœu lorsqu'on apercevait une étoile filante, dont par ailleurs on pouvait régulièrement en percevoir des pluies dans la savane ou dans ce qu'on appelle le bush Australien.

Je découvrais plus tard que de tous temps et de toutes cultures divinatoires, cela fut un très mauvais présage…

Nous fîmes quelques jours de voyage commun, qui nous fîmes promettre de nous revoir. C'est ainsi que je fis la connaissance de MT, infirmière Belge de 21 ans entre enfance et maturité, avec qui je partageais les quelques années suivantes.

Avant son départ d'Hobart, MT avait été prise en stop par un jeune paumé qui lui avait fait des avances maladroites lorsqu'elle lui avait expliqué sa rencontre avec moi, et elle avait dû sauter en route de sa voiture… Tel était l'effet MT, et je tentais de lui expliquer la psychologie d'un jeune homme – sans prendre totalement son parti, et cela avait toujours été ensuite une source de conflits.

En effet, quelle différence entre moi et ce jeune homme ? La différence était que je lui plaisais. Ou alors, c'était vibratoire. Il faut soigner la vibration, c'est important.

Quelle injustice.

5

« Ceux qui sont handicapés peuvent voir des choses que les autres ne voient pas. »

Helen Keller

Sydney, Noel 2018

Après quelques mois, MT m'avait rejoint à Sydney et nous avions entrepris de retaper un vieux van Toyota Hiace 2005 pour en faire un campervan dans lequel voyager. Nous étions assez fiers du travail accompli et on trouvait dans ce vieux van un étonnant confort, avec des parois tapissées de satin bleu et rouge lui octroyant un air de boudoir de la Grèce antique, équipé d'une douche et d'une cuisine de fortune offrant le confort nécessaire pour nos futurs voyages. Le couple d'amis avec qui je vivais et la strip-teaseuse avec qui je partageais ma chambre, voyant arriver MT la tornade, se virent vite contraints d'emménager dans leurs propres appartements.

Nous entreprîmes un voyage début décembre. A mi-chemin en direction Byron Bay, passé Newcastle sur la côte est de l'Australie sur la route de Port Macquarie, nous fumes très vite enfumés et cernés de toutes parts par les violents feux de forêts qui avaient soudainement eu lieu cette année, le ciel tournant du bleu au gris sombre presque instantanément, la fumée se faisant de plus en plus épaisse tandis que nous progressions en direction de Port Macquarie. Sur la route, les véhicules opéraient demi-tour, des familles avec des enfants pleurant étaient arrêtés au bord de la route tentant de calmer ou de nourrir leurs bambins, des poste polices bloquaient certaines routes d'où on apercevait des eucalyptus embrasés non loin, et tout cela donnait une forte impression de film catastrophe. Amoureux et inconscients nous tentâmes de d'arriver de continuer cette route, et nous fumes cependant vite les seuls à encore naviguer en cette direction, et abandonnâmes rapidement notre destination pour trouver un endroit en sécurité. Le GPS et la communication radio indiquaient des foyers d'incendies tout autour de nous, et la seule option fut pour nous de rebrousser chemin vers le village de Taree, où nous larguâmes les amarres au bord de la

rivière le temps que les feus se calmassent. Tandis que chutait le soir le ciel nuageux de fumée reflétait la couleur des incendies donnant au ciel une couleur rouge intense, qui se reflétait elle aussi dans l'eau de la rivière. C'était tout rouge.

C'est ainsi que malgré les efforts, la bonne volonté et l'amour que j'avais pour MT, tragiquement notre relation conduisait irrémédiablement dans des suffocations, malédiction céleste, et je ressentais très fort déjà, comme disait la chanson de Brassens que qui voudrait trop serrer son amour le broierait, car il n'y avait pas d'amour heureux.

Le soir de Noel j'avais été chargé, c'était coutume pour les nouveaux, d'accompagner nos clients à la fête de Noel que Colin organisait avec soin depuis des années, fête qui occupait leur esprit des mois durant, comme des enfants, car ils n'avaient pas grand-chose d'autre à attendre. Il y a généralement dans l'attente d'un évènement plus de joie à tirer que dans l'évènement lui-même, particulièrement pour celui qui est dans l'incapacité de profiter du moment présent.

La fête prenait place dans un grand RSL privatisé pour l'occasion dans l'ouest de Sydney. Un RSL c'était un Returned Service League, c'était plus ou moins un club ou un grand pub construit en l'honneur des anciens combattants et où se retrouvaient les familles et les anciens pour un repas bon marché, une partie de machine à sous et un jeu de bingo, une véritable institution Australienne occupant un rôle central dans la communauté, où on célébrait quotidiennement une minute de silence en l'honneur des anciens combattants Australiens, qui furent souvent utilisés comme première ligne lors des conflits globaux dans lesquels étaient généralement impliqués le Royaume-Uni ou les Etats-Unis, et comme ce fut le cas de mon grand-père conducteur de char au Japon. La plupart des équipes de la ville, accompagnant leurs patients, s'étaient déplacé en van résultant en une foule unique et disparate d'environ 500 personnes. Chaque groupe avait une table ronde pour 8 personnes assignée, généralement par maison. John Fifi à son habitude pour les fêtes était surexcité et chantait toutes les contines pour enfants qu'il avait apprises à l'époque des institutions où il avait grandi, qui était l'endroit où les gens différents

étaient envoyés, sortes de grands orphelinats qui intégraient logement, école, cantine et autres services. Ces institutions, par décision d'une Royal Commission s'étaient vu nommer inhumaines et éventuellement avaient dû être démantelées afin de retomber sur un système communautaire, plus respectueux des droits de l'homme, et ça avait été la même chose des orphelinats, on avait opté pour les familles de placement qui sur le papier semblaient plus humaines mais il fallait se rendre à l'évidence de l'opacité et des abus extrêmes et invisibles qu'avaient engendré ce nouveau système, sans mécanismes de contrôle et aux piètres résultats…

Et John Fifi continuait de chanter ses chants de Noel, courant au bar pour remplir des pichets de Coca-Cola qu'il déversait allégrement dans le verre de Ken Edger qui s'empressait de les boire, et moi tentant de faire comprendre gentiment à John qu'il allait le rendre malade s'il continuait, il éclatait de rire en criant « Ken Edger malade, tomber mourir HAHAHAHA, John a compris John a compris laisse John maintenant laisse John maintenant » et de reprendre ses chansons et ses rondes au bar.

Ken Wilam comme à son habitude amusait la galerie en jetant des confettis, et interpellait tous les chinois de l'assistance en leur disant « Bonjour Chinoise », riant entre ses doigts de sa blague qu'il trouvait hilarante. Il n'y avait pas lieu de tenter de l'en dissuader car il aurait montré immédiatement des signes de caprice, de ceux où il se jetterait au sol en se mordant la main jusqu'au sang et en se tapant la tête au sol. Toute frustration qu'il ne pouvait verbaliser il l'exprimait ainsi. C'est ainsi qu'il était revenu un jour d'une balade à vélo avec un trou dans le tibia car il s'était jeté de son vélo en route, pour amuser la galerie, nous avait-on rapporté, alors qu'il en avait juste assez du vélo. Malgré tout, Ken Wilam était aussi un bon vivant et après tout, se moquer d'un chinois, c'était assez banal et plutôt drôle.

Belinda appréciait l'ambiance échaudée et les vibrations émises par Ken Wilam et John Fifi les rigolos, en pointant du doigt les différents personnages de notre tablée, éclatant de rire parfois, époussetant les miettes qui trainaient sur la table pour se les coller sur la tête, et écartant d'un violent revers de main tout ce qui pouvait se mettre

dans le chemin de son assiette, dont elle dévorait goulument le contenu.

Si ce n'étaient leurs attitudes parfois surprenantes, on sentait que ces individus avaient reçu une éducation stricte et solide dans les institutions, avec des codes sociaux et des apprentissages bien ancrés. Les jeunes gens qui allaient en centres spécialisés de nos jours n'approchaient en rien les capacités qu'avaient pu développer les clients dont je m'occupais, qui avaient tous plus de 50 ans, et ce en raison d'un constant turnover de personnel et d'un manque de suivi individualisé et « personnalisé » qu'imposait le nouveau système. On avait éliminé à la fois le leadership et la passion de l'équation.

Je reçus au cours du diner les salutations de Colin qui avait appris que je travaillais désormais avec l'équipe de design stratégique et qui présentait une certaine méfiance à mon égard. Il avait expressément cité un incident qui avait eu lieu la veille au petit matin et que j'avais, comme nous étions tenus de le faire, rapporté dans le système de gestion des incidents. J'étais impressionné par la mémoire et l'efficacité du personnage qui connaissait en détails l'ensemble des clients et des employés de leurs prénoms, et traitait immédiatement les requêtes reçues, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'avais eu vent que c'était un homme seul, sans enfants et qu'il avait trouvé une vie dans sa responsabilité. Je reconnaissais que ses yeux étaient partout et qu'il faisait honnêtement de son mieux après tout, pensai-je.

Après le diner, on libéra la fausse des tables à manger pour en faire un dancefloor et tout le monde était invité à danser au son des tubes australiens joués par un DJ au centre, sur une estrade : ABBA, Men at Work, AC/DC étaient les tubes que toute leur vie avaient accompagné les journées répétitives de nos compères, dont l'activité consistait principalement à emballer des préservatifs dans des cartons ou d'autres tâches simples, à faible productivité, activités avant tout portées par les subventions mais offrant une routine, un semblant d'utilité et un environnement social aux clients.

Tout ce petit monde, mêlé à leurs accompagnants, créait un joyeux spectacle. Chacun y allait de son pas de danse et je vous laisse

imaginer les mouvements originaux et uniques qu'imposaient certains des handicaps, qui ne forçaient toutefois pas la retenue ou la timidité habituelle que peuvent présenter une soirée sans alcool. C'était Noel après tout et ils savaient profiter du moment présent comme nuls autres.

Eventuellement, je me joignais moi-même à la fête il me semblait de plus en plus difficile de distinguer les travailleurs des patients, et je dansais d'un pas non pas décidé mais enjoué, de bon cœur mais surtout pour faire plaisir à mes patients et pour ne pas rester seul assis à ma table.

Au loin, j'aperçus une silhouette de personne dont je n'arrivais pas à distinguer les traits d'un visage foncé, comme une ombre se déplaçant latéralement en orbite autour de moi, silencieusement mais surement et comme flottant au-dessus du sol. C'est comme si toute l'énergie lourde et pesante de cet être était tournée vers moi. Je la perdis de vue et l'ignorais jusqu'à ce que je me retourne pour me retrouver nez à nez avec l'ombre qui fit une apparition rapide en face de moi et qui m'adressa, de manière menaçante la phrase suivante : « Toi t'es un petit malin hin, fais attention à toi », avant de se fondre dans la foule.

Dès lors, l'expression « fais attention à toi », ou « take care » en anglais, resonnait négativement dans mon esprit, comme une menace. Il faut dire que je n'avais jamais réellement prêté attention à cette expression, mais depuis que je travaillais chez Saruma, c'était une expression coutumière qu'utilisaient tous les employés à leur départ, entre deux shifts par exemple, au lieu de se dire aurevoir ils disaient take care, ou fais gaffe. Elle présentait toutes les caractéristiques de la formule magique, ambivalente et duale, son receveur restait seul avec sa conscience sur l'interprétation qu'il fallait en faire.

Je tentais tant bien que mal de remettre les traits de cette apparition mais je n'y parvenais pas. Il m'avait paru par la suite, que peut-être ça avait été François le comptable mais impossible de l'affirmer. François, Jordi, Colin avaient tous été des survivants du démantèlement du gouvernement et peut-être avaient-ils leurs propres méthodes de survie.

La rencontre avec cette ombre, si elle n'avait pas eu de conséquences immédiates, m'était restée en travers de l'esprit et si l'histoire de la fausse agression sexuelle qu'avait rapporté une chef d'équipe m'avait mis la puce à l'oreille, j'eus désormais la conviction d'être en territoire hostile. Il y avait, en tache de fond, une lutte pour le pouvoir et un nuage sombre planaient au-dessus de cette entité, et j'avais été identifié comme une menace. Et je m'étais mis à douter de moi-même : sont-ce les ténèbres qui attirent les ténèbres ? Je relativisais en me disant qu'il en fut ainsi de toutes les organisations, et qu'on ne pouvait pas plaire à tout le monde.

6

« Je te tiens, tu me tiens par la barbichette, le premier de nous deux qui rira, sera une tapette ».

Vincent Cassel, La Barbichette

Sydney, Octobre 2020

La crise du COVID battait son plein et petit à petit s'esquissait dans la nation, et par écoulement dans l'organisation, les mandats de vaccination obligatoires. Le gouvernement avait pris ses dispositions en offrant des aides financières supplémentaires pour tous ceux qui étaient sans emplois du fait du COVID. Nombre d'employés quittèrent Saruma, dans deux catégories : ceux qui refusaient les vaccins obligatoires et ceux qui préféraient profiter des aides du gouvernement sans travailler. En tant qu'aide à la personne, nous étions classés comme des professions essentielles, j'avais donc un laisser-passer pour faire des allers-retours à mon travail, c'était l'un des privilèges de travailler indirectement pour la force agissante…

L'Australie nous donnait une véritable démonstration de sa puissance répressive. Les sorties étaient régulées par des QR codes, aucunes visites n'étaient autorisées, tous les restaurants et bars étaient fermés, on ne pouvait pas aller marcher à la plage sans qu'un des hélicoptères qui tournaient à la ronde ne vous interpellent par haut-parleurs pour vous pénaliser. Quel cinéma.

Une manifestation anti-lock down était prévue dans le centre de Sydney – celle-ci fut réprimée avec quelques 400 véhicules blindés de la police qui formèrent un mur véhiculé tout autour de la city de Sydney pour l'occasion. Parfois, dans la clandestinité je me risquais à inviter quelques amis à diner à la maison, pour voir la police entrer chez moi, éteindre la musique et virer tout le monde.

Dans un train, un couple de vieux insultait une mère dont l'enfant de 5 ans ne portait pas de masque, je les sommais de laisser la mère tranquille, car j'avais du mal à cacher mon mépris pour ces vieux cons. Des petits chefs émergèrent comme Daniel Andrews, et la

kabbale médiatique assassinait politiquement ceux qui exprimaient la moindre intelligence face au diktat.

Beaucoup d'études mettaient alors déjà en cause l'efficacité des vaccins à prévenir la transmission du virus. Saruma voulait à tout prix faire du zèle et obtenir 100% de vaccinations pour les clients et les employés. Ainsi, on nous autorisait à retirer nos masques sur le lieu de travail. Sur l'intranet, j'interpellais le CEO et lui faisais remarquer que du fait de l'inefficacité des vaccins à prévenir la transmission, nous mettions nos clients à risque, et qu'il valait mieux que nous testions à l'entrée des sites. Il me remerciait pour ma remarque et répondait que les tests coutaient chers et que les directives étaient les directives. Plus chères qu'un client tombé d'une soi-disant maladie mortelle ? Ce fut ainsi que dans cette matrice organisationnelle nous vîmes disparaitre, par l'utilisation de feux tricolores, toute nuance et tout bon sens, poussant une grande partie de la population à prendre un vaccin expérimental sous la menace et à se mettre en péril bêtement.

Un jour, la mère du jeune Doug dont je m'occupais parfois m'avait demandé de l'emmener se faire vacciner. J'avais appris que Doug avait un QI de 20 et qu'il était autiste mais son allure ne laissait rien entendre et, j'avais développé avec lui une certaine complicité. Il avait eu ce jour-là la même réaction qu'un chien qu'on emmènerait se faire euthanasier, son pressentiment et sa nervosité étaient palpables. Sa mère m'avait demandé de le faire vacciner par tous moyens, mais malgré tous les subterfuges dont nous fîmes preuve avec les infirmières, qui hésitaient finalement à le piquer de force avant que nous ne laissions tomber, car ce fut chose physiquement impossible – je lui disais alors : « Doug, plus d'école pour toi jusqu'à nouvel ordre, tu t'en sors bien. » Je sentais qu'il savait que ces vaccins c'était de la merde, et inconsciemment il ressentait peut-être que ces vaccins étaient la cause de son autisme qu'il avait développé en bas âge, il en avait assez souffert toute sa vie. Pauvre bougre.

Je collaborais alors encore activement avec l'équipe de design stratégique à la mise en place d'un outil informatique et participais au développement et au test de ces systèmes. Nous avions livré une phase 2 déjà très bancale puisque on ne faisait pas un usage

ordinaire de l'application, et nous allions commencer une phase 3… A cette époque, j'étais encore utilisé comme sous-traitant, et l'équipe me payait une allocation pour les heures effectuées, tout en conservant mon rôle habituel d'aidant.

Dépité, déprimé et impuissant face à ce système, refusant moi-même d'être vacciné et ne voulant pas risquer de porter le chapeau d'une éventuelle contamination sur mon lieu de travail aux règles absurdes et stupides, et aussi parce que ça déclinait déjà avec MT, je me décidais de temporiser en allant voir un médecin et en lui faisant part de mon état psychologique. Sans autre avis, je me vis prescrire un antidépresseur du nom de dextroamphetamine.

Un jour, prenant une de ces pilules pour la première fois entre deux shifts de nuit vers midi, je me retrouvais dans un intense état d'agitation. Mon agitation ne descendit pas jusqu'au petit matin, et je m'étais endormi comme une pierre sur le bureau où me trouva ma collègue, dans un état second, une bouteille de champagne vide à côté de moi… Elle rapporta l'incident, ce qui me valut une mise à pied temporaire et de donner des explications auprès des ressources humaines – auxquelles je donnais les détails de la prescription reçue et ce qui s'en était suivi. Lors de ma visite suivante chez le médecin, j'avais noté qu'ils étaient très agités lors de ma venue. A mon étonnement, ils avaient dû recevoir une réprimande de la part de Saruma… Cette organisation pesait dans la communauté et il y avait des transferts d'information.

On se décida de me réintégrer après avoir réprimandé le docteur et peu après, hésitant à démissionner du fait des mandats vaccinaux auxquels je refusais encore de me soumettre et l'échéance finale pour ces vaccins arrivant à son terme, c'est l'équipe de design stratégique qui m'offrit, stratégiquement, un secondement à mon contrat principal qui me permettait de me soustraire à l'obligation vaccinale, afin me dédier à la phase 3 du projet…

Comme je l'avais subodoré dans cette organisation, il aura fallu un comportement déviant de ma part afin d'y être promu. Et c'est ainsi, par compromission, que le système se tient à coup de leviers, de trahisons et de burnouts stratégiques.

Mais surtout, fais attention, « take care ».

7

"Je suis convaincu que les plus grands héros sont ceux qui accomplissent leur devoir dans la routine quotidienne des affaires domestiques, tandis que le monde tournoie comme une toupie enragée. La martyre se sacrifie entièrement en vain. Ou plutôt, pas en vain ; car elle rend les égoïstes encore plus égoïstes, les paresseux encore plus paresseux, les esprits étroits encore plus étroits. "

Florence Nightingale

COVID à Sydney, 2019 – 2021

En parallèle à mes activités professionnelles, j'avais décidé de monter une société afin que MT et moi puissions développer notre propre activité et travailler indépendamment d'autres organisations, puisqu'elle était infirmière et que je commençais à connaitre les ficelles du métier, nous pouvions faire une bonne équipe.

Les clients avec lesquels je me retrouvais en contact étaient parmi les plus difficiles : c'est ceux qui restaient hors des grandes organisations telles que Saruma qui ne voulaient pas s'encombrer de clients complexes et préféraient des tubes faciles à nourrir et à gérer.

C'est ainsi que nous nous engagions avec plusieurs clients, parmi les plus complexes que l'on puisse trouver.

Le premier était Phil Chang, le fils de Beng Chang, un médecin hématologiste reconnu de l'Hôpital St Georges. Phil était devenu tétraplégique par suite du mélange de mauvais aloi entre un traitement expérimental que lui avait prescrit son père contre le diabète et une soirée trop alcoolisée. Phil avait une trentaine d'années et il semblait qu'il n'était pas un jeune homme très dégourdi, il passait déjà avant l'incident une grande partie de son temps à jouer aux jeux-vidéo dans sa chambre et était sous suivi psychiatrique. C'est d'ailleurs chez Headspace qu'il avait fait la connaissance de sa petite amie Julia, qui lors de leur séparation avait été le déclencheur de la beuverie qui avait mené à l'accident cérébral du jeune Phil. C'était peut-être son mauvais Karma, ou

alors, c'était quelque chose d'occulte. Ou bien, la faute à pas de chance. Travailler avec Phil était difficile d'autant qu'il vivait encore avec ses parents qui prenaient grand soin de lui (trop ?) – et que généralement on travaillait en présence de l'un au moins de ses deux parents. Il fallait le lever, l'étirer, l'aider à marcher afin que ses membres ne se raidissent pas d'avantage, et c'était pénible car il avait de nombreux spasmes qu'on tentait d'apaiser par des massages ciblés, mais on sentait chez lui un inconfort énorme, qui s'étaient amélioré grâce aux efforts et aux prescriptions de cannabis. Heureusement, MT était une véritable Florence Nightingale, drôle, dévouée, méthodique, lui recevait sa nourriture d'une seringue 6 fois par jour par une sonde d'estomac, ce qui rythmait ses journées et les nôtres.

Sa mère et son père étaient les parfaits opposés. Elle était névrosée, rieuse, moqueuse, méchante, énergétique, matérialiste et fainéante. Son père était calme, respectueux, modeste, timide, passionné. Ils étaient Malaisiens et avaient migré en Australie il y a de ça une trentaine d'années. Beng avait gravi les échelons et ils avaient acquis deux propriétés, vivant dans un bel appartement face à la mer non loin de La Pérouse. Michelle, sa femme mondaine, prenait un malin plaisir à humilier son mari. Elle n'avait aucune considération pour lui, c'était sidérant, et lui se trouvait sous son joug, c'était notable à son attitude, baissant la tête devant ses remarques. Peut-être était-ce qu'elle lui reprochait ce qui était arrivé à Phil ?

Un jour, elle nous raconta comment, lors d'un diner avec le Premier Ministre de l'époque Tony Abbott, Beng avait eu une crise et était tombé raide la tête dans son assiette de spaghettis. Et c'avait jadis été la honte de sa vie mais cette histoire la faisait désormais beaucoup rire, elle l'utilisait pour l'humilier, car elle affectait son mari qui rougissait et se montrait sans réponse ni défenses. Par la suite j'y repensais et je me demandais s'il n'avait pas été empoisonné… En effet, Beng était une pointure dans son domaine et il rapportait beaucoup de prestige à son hôpital, malgré l'histoire de son fils. Son fils et ses liens avec Headspace, sa femme qui le moquait, cette histoire d'empoisonnement n'avaient-ils pas été autant d'instruments de contrôle orchestrés derrière le rideau pour soumettre un homme valeureux et optimiste qui voulait bien faire

son travail à un système qui ne cherche qu'à faire cracher les fonds au gouvernement ? En effet, ses recherches rapportaient beaucoup à l'Hôpital…

Un autre de nos clients, c'était Edmond Macher pour qui j'avais beaucoup d'affection, car il me rappelait mon père : il avait une bonne repartie, très cultivé et fier, indépendant et bon joueur d'échecs. Il avait une maladie de la colonne vertébrale de naissance et certaines difformités physiques, il avait grandi ainsi et était très indépendant puisqu'il avait travaillé une grande partie de sa vie, jusqu'à ce qu'il ne reçoive une opération de la colonne vertébrale qui l'avait semble-t-il laissé impuissant, il y avait de ça quelques années. Depuis lors, il menait un combat administratif contre l'hôpital Saint Vincent pour leur faire reconnaitre leurs erreurs et les mauvais soins reçus, ce qui semblait être un combat perdu d'avance.

On m'avait communiqué qu'il était borderline, et c'était le moins qu'on puisse dire. A chaque fois que nous passions un shift ensemble, nos conversations étaient cordiales plaisantes et profondes. Il m'expliquait comment il avait jadis fait partie des institutions qui avaient été si vivement critiquées par le gouvernement, mais qui d'après lui étaient d'une grande qualité. Il qualifiait le système du NDIS de honteux et d'un système d'extorsion de fonds publics. Il prenait pour exemple les équipements remboursés par le NDIS telles que les chaises roulantes, les lits adaptés, des lampes etc. comme vendues 3 à 4 fois plus cher que dans le commerce traditionnel. Il avait été reçu pendant une semaine dans un hébergement d'urgence, ça lui avait couté quelques 35,000AUD. Par ailleurs, je sentais que chez lui il y avait une méfiance, qui était légitime, vis-à-vis de tous les fournisseurs de services, et éventuellement vis-à-vis de toutes personnes cherchant à se rapprocher de lui. Assis sur un fonds de 250,000AUD annuels, toute personne approchante semblait en vouloir à l'argent du NDIS plus qu'à sa sympathie de vieux bouc, et on avait beau avoir toute l'honnêteté du monde il était vrai que cette manne trottait irrémédiablement dans la tête de tout fournisseur de services, dont je ne faisais pas exception.

Eventuellement, il avait fallu que nous coupions les ponts car après chacune de nos conversations, il basculait : il retournait l'ensemble des sujets abordés négativement, il m'adressait des reproches très personnels et il sur-analysait tout. Un jour, après mon départ, il me reprochait d'avoir piraté son téléphone et avait prévenu la police et son avocat, suivant une conversation des plus normales. Une autre fois, il jetait des objets sur MT et sa collègue car il était tombé amoureux d'elles. Trop de complications m'obligèrent donc à couper les ponts avec ce personnage que je tenais pourtant en affection, et avec qui nous aurions pu faire une équipe idéale pour affronter et redresser ce système infernal et négligeant duquel personne ne semblait par ailleurs responsable…

A posteriori, il m'apparaissait qu'une force machination ne voulait pas que nous fassions équipe, et il s'exerçait sur Ed un contrôle à distance invisible, comme sur beaucoup d'autres personnages mêlés de près ou de loin aux services publics et présentant une menace potentielle aux intérêts financiers des hôpitaux, des services au handicap, des services psychiatriques, et généralement à toute entité émanant de la manne étatique. Ses changements de personnalité étaient trop marqués, ses conversations trop franches pour ne pas être vraies. Il était sous une influence invisible. Peut-être tous les schizophrènes l'étaient-ils ? Trop intelligents et trop compromettants on les mettait hors d'état de nuire, ou plutôt hors d'état de réparer. Prends ta tune et pose pas de questions. L'Australie et ce système bien rodé étaient-ils un laboratoire d'expérimentation chimique, de médicaments et de systèmes de contrôle à distance ? Ed, Phil et Beng en avaient-ils fait les frais ?

Les femmes de manière générale étaient-elles l'outil ou le poison utilisé afin de faire perdre pied et passion du Bien à l'homme et de le soumettre au système en le gardant bien à l'œil, comme c'était le cas dans Eyes Wide Shut ?

8

« L'ambition de faire le Bien est la seule qui compte. »

Gnrl Robert Baden-Powell

Sydney, Octobre 2021

Les beaux jours avec MT étaient derrière nous et nous avions déjà comme un vieux couple les reproches faciles. Si j'envisageais quelques fiançailles, plus je m'approchais de l'échéance de cette demande en mariage et plus je la pressentais s'éloigner de moi. La complexité des clients, le fait de travailler et vivre ensemble sous la contrainte du lockdown et mon hubris avaient rapidement érodé notre relation. Il faut éviter de manger là où on défèque. Eventuellement, elle était partie et j'avais voulu la retenir, erreur classique. Elle fuyait mes vices et mon manque d'amour propre, et elle avait sans doute raison de le faire, et on peut dire qu'à la suite de ça avec un certain désespoir, j'avais invoqué le diable par tous moyens, encore persuadé que celui-ci n'existait pas.

Lorsque le COVID commençait à s'apaiser je passais nombre de soirées au Star Casino à boire et à jouer à la roulette, je trainassais dans les strips clubs de Kings Cross, ou dans autant de bouillons relativement anonymes aux lendemains difficiles. Il est parfois nécessaire de se confronter aux moindres démons pour en affronter des plus grands – en effet, s'attaquer à l'hydre ou au dragon nécessitait une certaine noirceur, une certaine culpabilité, et un désir de rachat auprès des dieux comme celui qu'avait sans doute ressenti Hercules après que son hubris, engendrée par sa belle-mère Héra, l'amenait au massacre de sa femme et de ses filles.

Nous avions avec Isabel mis tous nos efforts pour mettre des carrés dans des triangles et livrer une phase 3 acceptable de notre projet, et nous livrions une application, une sorte de chatbot faisant guise de concierge pour accompagner les soignants au sein de l'organisation et démontrant notre capacité à intégrer certains systèmes avec d'autres systèmes clés de l'organisation, dont le nouveau CRM livré par KPMG, étant lui-même par volonté ou par

négligence, un échec cuisant. Cette année, l'organisation avait effectué une première tentative de transitionner d'un ancien système comptable vers un nouveau avec DXC, transformation qui s'était soldée par un autre échec complet ayant mobilisé une large portion des ressources administratives de l'organisation pendant de longs mois. Autant dire que notre petit proof-of-concept assez peu convaincant passait inaperçu en comparaison des échecs de deux des projets majeurs de l'organisation.

Il vint cependant une nouvelle restructuration, et il fut décidé de la nomination d'une nouvelle équipe dirigeante et d'une réorganisation qui résulteraient en une obsolescence de l'équipe de design stratégique avec laquelle je travaillais, qui n'avait pas de valeur productive immédiate et qui n'était pas parvenu à transformer l'organisation en profondeur, si ce n'est en la sensibilisant à certains sujets. Proposer à des soignants de remplacer leur activité par des machines et des intelligences artificielles n'avait pas bonne presse auprès des dits soignants, étouffant déjà sous le poids administratif d'une organisation qui faisait peser, par l'intermédiaire de lourdes politiques et de process, l'incompétence accumulée de gouvernements successifs. Le design organisationnel avait la vie dure, car il consistait à payer allégrement des lobbyistes, qui en tant que « consultants » n'avaient ni autorité ni responsabilité dans le succès des transformations, et faisaient peser sur qui voulait bien suivre leurs modèles le poids des échecs en s'octroyant les louanges d'éventuels succès. Si en période d'opulence les équipes de design stratégique avaient la belle vie, se faisant les relais et la voix du mondialisme, du WEF notamment, en période de contraction économique leur services apparaissaient superflus, bien qu'ils modélisassent du contenu intéressant et visionnaire, lorsque ces modèles n'étaient pas complètement détachés de la réalité du terrain et absolument parasitaires. Par ailleurs, la force et le charisme de cette équipe se trouvaient dans leur capacité à animer des ateliers en face à face, et le COVID accompagnant la généralisation du travail à distance avait érodé la principale fonction qui les dotait de leur aura.

C'était un consultant indépendant externe, un homme tout seul, qui avait interviewé un peu tout le monde dans l'organisation, qui avait

finalement redessiné seul la stratégie de cette organisation de 5000 personnes. Etrange qu'une ONG de telle envergure n'ait pas pour ce genre de mission engagé un gros cabinet. Soit.

La nouvelle équipe dirigeante fut alors constituée, et Saruma avait recruté intelligemment l'un des fondateurs du NDIS comme CEO, Martin Lavrety. J'avais toujours pensé que Lavrety était un bon jardinier. Il avait semé des graines qui avaient porté en quelques années des fruits bien gras. Ironique altruisme d'un docteur qui avait lutté corps et âme pour pousser les capacités financières du NDIS à son paroxysme, désormais à la tête d'une organisation qui en consommait les fruits. Le NDIS était hors de contrôle. La masse de la population en prenait petit à petit conscience et le serpent se mordait la queue. L'organisme ne finançait plus les besoins des personnes handicapées, le système créait du handicap pour générer des besoins, afin d'en extraire la manne financière incontrôlée qui en découlait. Chronos dévorait ses petits.

Notablement, Saruma avait aussi recruté Lili McMahon comme DRH, descendante d'un ancien premier ministre, pas l'un des pires. Elle-même avait été secrétaire d'état pour l'énergie et avait, comme un certain nombre d'autres directeurs, quelques liens avec l'organisation de gestion de services publics SERCO. En effet, elle avait assez vite commencé à faire rentrer nombre d'entre eux et il semblait petit à petit s'établir une guerre entre l'ancien service public Australien, et les nouveaux entrants, ex-Serco qui faisaient le sale boulot de sa majesté, mais je n'avais alors pas encore perçu cette guerre intestine. Je le notais quand un jour la collègue Sara Bourg se présentait à l'écran dans une réunion avec quelques dents en moins, et qu'on m'interpellait en me disant que je devais l'aider, ne pas lui laisser faire tout le travail, comme si j'avais moi-même été identifié comme un soldat du parti de l'ancien service public… Je n'étais alors pas au fait de la violence qui sévissait dans ces simples jobs de bureau…

Pour finir, l'un des grands changements était le recrutement d'un nouveau CFO, Darren Silver, un juif Sud-Africain de St Ives, ancien CFO dans le textile et prêt à porter. Celui-ci s'entourait d'une équipe de Juifs et d'Indiens : une GM Finance Partner juive du North Shore

ancienne textile, un GM Finance du nom de Vinud Krisna indien brahman, et une GM insights, Smatha Ramaswamy une jolie Tamil mère de 2 enfants.

C'est Angela Maier qui me referra à Darren Silver lorsque j'avais exprimé la volonté de retourner dans le reporting et le BI, sachant que nous allions développer une plateforme complètement nouvelle, je retombais sur mes pieds en obtenant un poste au sein de cette nouvelle équipe BI et j'avais alors acquis une vision a 360 de l'ensemble des fonctions et des systèmes de l'organisation.

Ce fut une équipe nouvellement créée, faite d'un patchwork entre un ancien intérimaire d'origine Nigérienne d'une trentaine d'années qui avait mis pied dans la porte en aidant Smatha à se débarrasser des résistants, Abiu, d'un ancien directeur du fundraising catholique, d'une ancienne cheffe d'équipe admin reconvertie en administration Katrina Hatam, et éventuellement d'une indienne très efficace récemment arrivée en Australie.

Lorsque Smatha m'avait recruté, elle avait annoncé la couleur presque immédiatement : « j'ai besoin de quelqu'un qui fait le boulot car les autres ne sont pas là pour travailler ». Smatha avait joint Saruma après une longue période dans ce qui était réputé être l'une des pires banques Australiennes, elle y avait survécu et elle entrait chez Saruma avec la ferme intention de se voir pantoufler. Elle était de ces personnes qui ont un charisme naturel, mais au fond assez peu sûre d'elle, se sentant souvent menacée dans son autorité elle cherchait à dominer ses interlocuteurs par l'étalage constant de ses richesses matérielles et celle de sa famille : elle avançait avec fierté que son père était un politicien corrompu ou qu'elle voyageait en classe business pour se joindre aux mariages royaux de ses cousins en Inde, ou encore elle ventait son mari qui avait un vélo d'appartement dernier cri dans son salon ou possédait un resort de luxe dans le sud de l'Inde… enfin elle faisait feu de tous bois dans l'étalage de ses capacités financières. Parfois, je devais lui rappelais que nous travaillions pour une ONG, lui faisant mine de se retenir un petit peu, par décence. Mon premier jour dans l'équipe, moi-même fraichement revenu d'un voyage en France, elle me confia qu'elle venait de rendre visite à sa meilleure amie de 40 ans qui était

morte d'un cancer foudroyant, me dévoilant qu'aujourd'hui les gens mouraient de plus en plus jeune, sorte de phrase magique et ambivalente qui resonnait comme une menace et non sans me rappeler ma première journée chez Saruma avec Karen. C'était sans doute le vaccin, gardais-je pour moi qui n'avais pas été vacciné et voulais préserver de bonnes apparences.

Le rôle dans lequel je me trouvais me donnait accès à l'ensemble des données et des systèmes du groupe, et l'objectif général du rôle était de produire de l'information sensée à partir de données brutes, de coupler l'information provenant de différents systèmes, etc. Je me retrouvais enfin dans le cœur de mon métier et j'en étais assez satisfait, bien qu'on me donnât la majeure partie du travail de l'équipe et qu'Abiu, avec qui j'étais censé travailler en tandem sabotait volontairement son travail pour qu'éventuellement je ne le sollicite plus – je découvrirais par la suite qu'il tenait, d'une manière ou d'une autre, Smatha au creux de sa main. Petit malin. Si ce n'était pour le travail qu'il fuyait comme la peste, Abiu était toujours avenant. Il comprenait l'importance de l'image, moi pas. J'étais très focalisé sur la tâche, peut-être trop…

Après quelques mois, je me proposais de joindre un groupe avec la DRH et le CEO sur le sujet de la Diversité et de l'Inclusion, pour voir ce qu'il s'y tramait et puisque j'avais déjà de fortes opinions à ce sujet, pour produire et offrir aux dirigeants de l'information pertinente. Après tout, je me disais que si les mauvaises décisions étaient prises, ce n'était peut-être que du fait du désintéressement des gens comme moi du sujet, et qu'on avait laissé aux autres la charge de l'orientation sociétale, et peut-être pourrais-je peser dans la balance. Je préparais donc, naïvement et dans l'optique de juger de leur réaction, quelques statistiques sur la parité au sein de l'organisation : à tous les niveaux l'organisation avait une dominante salariale féminine (2/3), le salaire moyen était plus ou moins paritaire et penchait plutôt en la faveur des femmes. Pour ce qui était des clients, nous avions environs moitié – moitié homme-femme contre une majorité de femmes employées et lors de la première tenue de la réunion, je donnais les recommandations suivantes : nous devrions lancer une campagne pour recruter plus d'hommes. Lili et le CEO, qui n'avaient à la bouche que le mot d'arc en ciel, me

lancèrent un regard dévastateur en me remerciant de la qualité brutale des informations fournies. Comme je l'avais subodoré, encore une fois, nous n'étions pas dans une recherche de parité et d'équilibre, nous voulions créer une organisation plus égalitaire pour les femmes et pour satisfaire aux différents lobbys en présence au sein de l'organisation. Mais comment amener l'égalité au-delà du point d'équilibre ? C'est impossible ! Il faut croire que si, et que c'est ainsi que, au fil du temps et suivant bêtement des directives, imposées d'en haut, les sociétés se déséquilibrent et foncent dans le mur. Car l'organisation ci-dessus est un petit exemple d'une société qui fonctionne ainsi dans son ensemble, avec des politiques DEI aberrantes amenant des projets aberrants vers l'échec opérationnel, et soumis aux aléas et priorités électorales des partis qui défilent au pouvoir.

MT était partie, et après une dizaine de mois j'avais fait la connaissance de Donna sur Tinder – elle m'avait invité à faire un Scrabble chez elle un soir et j'étais arrivé sans Scrabble. Puis de fil en aiguille elle s'était retrouvé à vivre chez moi car pour une raison ou une autre, elle devait laisser tomber sa piaule, ça m'arrangeait et on s'était engagé sur des bases amicales mais floues… J'avais pas tout de suite fait le rapprochement mais elle aussi, comme Smitha, avait bossé pour MLC, car c'était une ancienne infirmière formée à Sydney Uni qui avait haï le bizutage du milieu hospitalier, puis qui avait décidé de travailler en assurances pour le salaire, mais finalement se reconvertissait encore pour devenir hôtesse de l'air pour Qantas, la compagnie aérienne nationale historique Australienne. Donc me voilà installé avec un job bien payé et une hôtesse de l'air originaire des Philippines. Pour la décrire, je dirais que je la trouvais attachante, mais lente, et assez vite je l'avais trouvé carrément robotique. Venant de moi qui étais branché constamment à un écran je suppose que la critique ne tenait pas… c'était comme si elle avait subi un lavage de cerveau wokiste – et elle avait toujours une parade subtile pour obtenir le dernier mot, c'était un peu comme jouer une partie d'échec contre l'ordinateur en difficulté maximale, il n'y avait, pour moi qui n'étais pas Yuri Gasparov, aucune échappatoire. Assez vite, j'avais mis des barrières et j'évitais au maximum des conversations stériles.

Après quelques mois, j'avais absorbé une grande partie des tâches administratives de l'organisation, dont les différents salariés voulaient généralement se débarrasser, jusqu'à ce qu'a ce qu'ils ne se rendent compte que ça rendait leur rôle absolument obsolète et que ça donnait à notre équipe un gros niveau de contrôle sur leur travail… En effet, outre des meetings et des projets de pacotilles, nombre de ces rôles administratifs consistaient généralement à surveiller régulièrement un ou deux chiffres extraits d'un système que nous avions eu vite fait de centraliser. J'arguais généralement que cela leur donnerait du temps pour se focaliser sur leur cœur de métier, quel qu'il soit, et c'était vrai après tout ! Je disais oui à tout, ne comptant pas mes heures, je tentais de contenter les collègues et Donna dont les longues périodes d'absence en voyage m'apparaissaient de plus en plus comme des bénédictions pour livrer des projets ou d'autres…

Pour finir, ma relation avec mes collègues s'était développée, et Darren était devenu un petit tyran redouté, mais efficace. J'avais remarqué un détail qui a peut-être son intérêt : il y avait au sein de Saruma une coutume qui consistait à mettre tous les ordres directement dans le sujet des courriels, en lettres capitales. C'était une pratique toxique et agressive dont certains directeurs usaient et abusaient. Dans le corps des courriels, les contenus étaient toujours polis et amicaux. A posteriori, est-ce que cette pratique n'avait pas une raison occulte ? Se pourrait-il que les corps de courriel soient scannés et évalués par l'intelligence artificielle, et qu'on y donne une note positive ou négative qui entre dans le calcul d'un score social ?

Une portion d'initiés en avait connaissance et sachant que les sujets n'étaient pas évalués, ils se permettaient cette pratique, qui était un moyen de « hacker » le système, et je dirai que certains étaient devenus extrêmement habiles dans le hacking du dit système. C'est le risque d'un système de karma artificiel, que toutes les interactions deviennent transactionnelles et « malhonnêtes », évitant ainsi de froisser l'interlocuteur, sans le contredire. Ou bien, en fut-il toujours ainsi et je m'en rendais tout juste compte…

9

« Au nom de la vérité, êtes-vous fantastiques, ou êtes-vous vraiment ce qu'extérieurement vous paraissez ? Vous saluez mon noble compagnon de ses titres présents et de la haute prédiction d'une noble fortune et d'un avenir royal, si bien qu'il en semble ravi. À moi vous ne parlez pas. Si vous pouvez voir dans les germes du temps, et dire quelle graine grandira et quelle ne grandira pas, parlez-moi donc, à moi qui ne mendie et ne redoute ni vos faveurs ni votre haine. »

Macbeth aux 3 sorcières, Shakespeare

Sydney, 1 Septembre 2023

Angela m'avait fait parvenir une invitation à diner, comme pour celer un pacte, ça se passerait chez elle en compagnie de son mari Éric, Felicia, Isabel et son partenaire Adam ; ils invitèrent aussi MT, dont ils avaient fait la connaissance lorsqu'elle avait gardé leur chat un weekend, car bien que nous ne soyons séparés depuis déjà plus d'un an, nous entretenions toujours des rapports professionnels. Ils habitaient au #6 d'une rue où j'avais vécu au #1 pendant de nombreuses années, dans le quartier très animé et gaucho Newtown.

Je revenais d'un road trip en Europe et Angela était impatiente d'entendre mes récits de voyage. Je ressentais pour ma part le poids de l'échec de l'équipe et une certaine culpabilité du fait que tout ce petit monde était désormais au chômage, et que moi, grâce à une recommandation d'Angela au nouveau CFO Darren, ils faisaient semble-t-il partie d'une même communauté, j'avais été recasé chez Saruma dans un rôle qui me correspondait à merveille. Mon entretien avec Darren avait été par ailleurs très sommaire, et c'était lui qui m'avait vendu ce rôle, plus que moi je ne m'y étais vendu. J'étais méfiant et je trouvais cela trop beau pour être honnête. Les Maier nous reçurent dans la petite terrasse de Newtown qu'ils louaient, et je faisais la connaissance d'Éric. C'était un personnage haut en couleur, un vrai New Yorkais qui avait grandi en centre-ville, feu-amateur de concerts de Jazz de Manhattan car il semblait dire que la scène actuelle n'était plus ce qu'elle fut en sa jeunesse, lui-même musicien, admirateur de Woody Allen et notamment de ses

performances de clarinettiste, il semblait excuser tous les vices du bonhomme en les contrebalançant avec son œuvre prolifique. J'avais moi-même une certaine ambivalence pour ce personnage dont je méprisais l'histoire personnelle et adorais l'œuvre, et un dicton lui allait à merveille : les vices privés font les vertus publiques.

J'étais étonné de voir le rapport de force entre Éric et Angela : Éric rudoyait sa femme, et c'était elle qui préparait les apéritifs et le diner. J'avais en tête l'image du couple juif ou l'homme fut soumis à sa femme, j'avais eu l'occasion de côtoyer de près certains de ces foyers, mais c'était ici tout le contraire. Assez vite, Éric s'était montré avec moi grinçant et provocateur, et je sentais qu'à ce diner pseudo-amical, ç'allait être moi le plat de résistance, tout comme cet ambitieux mari et ses voisins dans Rosemary's Baby, d'autre metteur en scène ambivalent.

En tant que designer, il avait un bagout certain, et il avait acquis cette capacité rare, développée en de nombreuses années d'expérience, de captiver son auditoire en des conversations légères et amusantes. Il connaissait de toutes les langues sans les parler, et possédait un talent certain dans l'imitation des accents : il pouvait se faire passer pour un Français, pour un Juif Polonais ou pour un Russe sans efforts. Ses imitations réveillaient chez moi des souvenirs et je croyais entendre un certain Millich, ce Millich de Eyes Wide Shut qui vend des costumes et prostitue sa fille. Ce couple sans enfants raffolait des restaurants français et du vin, et ils recevaient régulièrement à diner d'autres couples de leur communauté qui avaient adopté des enfants aborigènes. Aux murs de leur maison on trouvait d'ailleurs des toiles aborigènes, ce qui était de rigueur pour des démocrates qui travaillent dans le social en Australie.

Éric était clairement le leader de l'assemblée ici, il était finalement le seul à être à son aise. Isabel avait travaillé pour sa société de design, et il l'avait personnellement formée, la transformant en parfait couteau Suisse, très affutée dans son domaine. Adam et Isabel étaient aussi un couple sans enfants, et lui était un fin jeune homme qui pratiquait le triathlon, très conventionnel. Je percevais certaines critiques contre la phase 3 du projet que nous avions livré avec Isabel, qu'il avait lui-même testé, et on s'arrangeait pour me faire

porter le poids de l'échec, dont j'étais partiellement responsable. Je pensais toutefois qu'à force de vouloir mettre des carrés dans des triangles, c'était ce qui arrivait. Après tout, le sous-traitant IPSoft était New Yorkais, et je supposais qu'ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient : l'accès à l'active directory de Saruma. Felicia Nelson montrait à Éric un respect distant et son compagnon avait préféré rester chez eux pour regarder un film de Rambo, et boire une bière. Felicia et son compagnon avaient construit leur relation autour de la passion de la régate, et il paraissait qu'elle avait quelque peu lâché l'affaire d'amener un changement positif en Australie, car tout était verrouillé et tenu d'une main invisible et ferme, et qu'elle préférait focaliser ses efforts sur ses passions. Elle prévoyait une traversée des Pyrénées en ski de fonds, par exemple. Elle était une ancienne institutrice qui avait vite pris de hautes responsabilités dans des organisations stratégiques, en direction RH notamment, probablement en partie grâce à son ascendance, l'Amiral Nelson. Si j'avais laissé transparaitre quelques indices, un cousin directeur chez SEEK.COM, et un oncle vice-chancelier du RMIT, ce petit monde ne savait pas qui j'étais, car je ne le savais pas non plus moi-même. Ou peut-être le savaient-ils ?

Au diner nous mangions un plat de tagliatelles aux crevettes en crème, et je me fis la réflexion que ce n'était vraiment pas un plat très judaïque. En dessert, Angela nous avait préparé un délicieux Cheese-Cake New Yorkais, et j'avais participé de quelques fromages bien faits, un Saint Félicien, un camembert et un fromage de brebis a pâte dure.

Éric meublait efficacement la conversation du diner, et j'avais senti qu'au fil de la dégustation, ses suggestions s'étaient intensifiées. Il faisait directement référence à des éléments précis de réflexions personnelles que j'avais pu avoir : il me demandait si je n'étais pas un Quaker, car j'avais récemment trouvé un vif intérêt dans ce culte et j'avais fait de nombreuses recherches à leur sujet. A un moment, il tapa dans les mains et sollicita Siri : mets-nous Ainsi parlait Zarathoustra de Strauss, et la musique qui venait de la télé au loin, semblait emplir la pièce, et il me regarda l'air satisfait, rieur. Car il avait compris l'impact que l'écoute de cette musique avait eu sur moi, et celui de le voir communiquer avec la machine, à distance.

C'est vrai que Donna sollicitait beaucoup Siri sur son téléphone, moi je n'y étais pas du tout habitué. Éric vantait Steve Jobs comme le maitre du design et Apple comme le symbole de l'utilité de cette fonction. J'en profitais pour sortir mon téléphone Huawei, et le montrais à Éric qui eut un sursaut d'effroi : « tu donnes toutes tes informations aux Chinois ».

Nous abordions le sujet de la politique, eux participaient à la vie politique locale de Newtown, et je défendais tant bien que mal face à cet auditoire très anti-Trump mes idées conservatrices. Felicia, à la fin du repas, un peu comme un cheveu sur la soupe et en confidence, me chuchotait que je devrais regarder la série 9 Perfect Strangers ; et elle ajouta que je devais suivre mes instincts et surtout, ne pas changer. J'avais trouvé cela à la fois très étonnant de sa part, et assez gentil. J'avais eu cette tendance, lors de nos rencontres professionnelles, à me présenter comme un lunatique et à clamer avec humour mon besoin de voir un « psy » ou un « shrink » comme je les appelais, pour lui éviter l'étalage de mes états d'âmes qui avaient trait au rôle miteux ou je m'étais enfermé par la force des choses.

Éric cherchait mes centres d'intérêts : je lui parlais alors de Kubrick et d'Orange Mécanique. Il était dépité, et me demandait pourquoi je regardais ce genre de film, ventant plutôt la légèreté d'un Bill Maher. Il fit ensuite référence, avec sarcasme, au procès de Kafka. « Tu aimes le procès de Kafka » me demanda-t-il, j'acquiesçais et ses yeux s'illuminèrent d'une joie perverse de designer.

Je dévorais mon dessert goulument, nous finîmes la bouteille de rouge accompagnée de quelques échanges finaux maladroits avec Isabel et Adam sur le sport et les assiettes en porcelaine, et j'avais l'impression étrange et inconfortable de ne plus être le bienvenu ici, Angela nous donna à tous une part du reste de cheese-cake, à emporter.

En rentrant, je dévorais le morceau de cheese-cake et j'eus une intense indigestion comme je n'en avais jamais eu.

10

« Selon toute apparence, il me manque une quelconque perversion que l'employeur contemporain recherche. »

La Conjuration des Imbéciles, O'Toole

Sydney, 1 Juillet 2024

33 ans fraichement révolus et je croyais naïvement être devenu le Big Brother de Saruma alors que je parachevais petit à petit ma transformation en cafard, et plusieurs choses inhabituelles avaient convergé pour aboutir à cette métamorphose.

Au cours du mois qui avait précédé, j'avais senti ma santé décliner : bruxisme, inconfort, insomnies, fatigue, une forme de paralysie m'envahissait et cela se répercutait sur mon expression, comme si une forme de paralysie légère m'empêchait de prononcer certains mots. Les symptômes étaient tels que j'en étais venu à jeuner pendant une période de 7 jours – ce qui avait nettement amélioré mon état et lorsque j'avais annoncé ce jeune à mes collègues j'avais perçu chez eux force inquiétude et agitation, comme si leur plan s'était vu mettre à mal – et dès ma reprise alimentaire les symptômes étaient revenus de plus belle. Donna persistait à me donner des sucreries, des barres chocolatées qu'elle ramenait de ses nombreux vols ; elle me servait des verres d'eau ; remplissait la cruche qui se trouvait au frigo ; et me préparait parfois ces soupes de nouilles chinoises, mais pas les premiers prix, celles de bonne qualité mais contenant toujours un trop plein de MSG.

Donna m'avait rapporté des fiches sur le bruxisme et expliqué que c'était dû au stress ; elle aussi en avait eu aux assurances. Elle voulait que je lève le pied sur le travail, et elle me harcelait au moment crucial. Son comportement à elle aussi avait changé, elle était passé d'une nature douce – molle à une nature agressive et contrariante ces jours-ci. Un jour elle me regardait dormir et d'un air très sournois m'avait dit : « tu as l'air si vulnérable ainsi. ». J'avais alors commencé à repenser à cette ombre que j'avais aperçu le soir

de Noel, car sa phrase m'avait laissé le même arrière-gout d'insaisissabilité.

Une nuit peu après, j'avais fait un rêve inhabituellement clair et mémorable – j'étais dans une forêt, je transportais quelque chose et un groupe me poursuivait pour me le prendre – une voix dans une oreillette me donnait des instructions : « stay put », « go », « reste », « vas-y ». Quand j'entendais « stay put », je me terrais dans les broussailles aussi petit et silencieux que possible. Quand j'entendais GO, je courrais droit devant moi – mes poursuivants étaient à moto, et éventuellement je parvenais à les semer et à les faire s'écraser du haut d'une falaise, grâce aux instructions de la voix dans l'oreillette.

Nous arrivions en phase finale d'un long et pénible projet de data migration sur un système encore en développement, et c'était aussi la clôture de l'année fiscale qui supposait un ample travail comptable. Le sentiment de « bottle neck » n'avait jamais été aussi intense. J'avais été taché coute que coute de tenir à bout de bras le reporting du nouveau système financier, tout en supportant l'équipe avec la mise en production. Cependant tandis que je livrais, je me voyais assigner toujours plus de taches. Eventuellement, on me demandait de travailler samedi et dimanche et j'acceptais afin que tout se déroule pour le mieux.

On faisait de plus en plus référence à ma vie privée de manière indirecte dans les meetings, sous formes de suggestions, à des éléments cachés de ma vie, et c'était comme si mes collègues de travail, et ceux du sport, avaient eu accès à mes conversations privées ou à un historique de mes erreurs et de mon vécu. Darren Silver avait fait de plus en plus d'allusions à ma vie privée en public, et à celle de François l'arménien qui s'était récemment fiancé, et sur des sujets de détails précis qui semblaient étonnants, tant pour moi que pour lui. Au sport, mon prof de Ju-Jitsu était aussi un Juif Sud-africain, et j'avais senti les comportements changer : un de mes sparing partner, sans trop de raison m'avait dit que je n'avais pas de colonne vertébrale tout en faisant de sa bouche le son suivant : we gonna suck you, suck you, sokyo sokyo. Un autre collègue m'a dit qu'il allait prier pour moi : je ne savais pas de quoi ils parlaient, ni pourquoi ils me faisaient ces réflexions.

Au Ju-Jitsu, d'ailleurs étaient apparues de nouvelles têtes : Brandon une ceinture marron british, très catholique, doux et pédagogue, il avait un jour fait une saillie contre les juifs en disant que Juda était responsable de tous les maux – je ne relevais pas vraiment, mais je notais que le prof Sud-Africain l'avait relevé. Je répondais que les juifs avaient aussi de grands génies, comme Kubrick, et le sud-africain acquiesçait. Une autre apparition était Luc, une ceinture noire champion de France qui était une brute épaisse et un grand queutard avec qui je me liais d'une amitié superficielle – il avait ce tic nerveux persistant d'avoir l'œil qui saute… Enfin, il y avait Suryansh, un Indien parlant le russe et docteur en robotique a UTS, Ben, un british dans la marine Australienne dont la famille venait de Cairns, Enoch, un chinois-australien sur le point de s'enrôler dans l'armée de l'air et qui avait semble-t-il grandi dans une secte et enfin Eva, une quarantenaire docteur en Machine Learning qui travaillait pour l'instance du gouvernement qui scanne et détecte les délits d'initiés. Avec tout ce petit groupe, nous partagions des compétitions et des conversations de bar et de sport. Les autres suggestions que j'avais retenu d'eux étaient les suivantes : prends des notes dans ton téléphone, et si tu dois poster des documents vas dans un cyber-café, comme s'ils connaissaient d'avance ce qui se dessinait… par ailleurs, je trouvais éventuellement que tout ce petit monde faisait partie de l'armée, de la science ou des autorités de police, et que moi, j'étais là tout penau faisant de mon mieux sans avoir rien à vraiment me reprocher si ce n'est mon karma avec les femmes et ma culpabilité banale de buveur du vendredi soir.

Smatha, quelques jours auparavant avait fait la découverte d'un courriel reçu il y a plusieurs mois, soi-disant manqué et exposant la remise en cause de l'entièreté du travail entrepris dans l'année : le NDIS allait reformer l'ensemble du système, ce qui mènerait éventuellement à un cataclysme pour l'organisation qui allait subir une perte d'environ 40% de son revenu. Eventuellement, nous en étions venus à mon entretien de performance annuelle et Smatha avait à plusieurs reprises cherché à savoir comment se portait ma santé mentale, elle semblait étonnée que « ça aille ». Pressentant que Smatha voulait me mettre un coup de poignard, j'avais gardé la main sur quelques données essentielles du nouveau système que j'avais construit ; car il ne manquait plus que j'eus un blâme après avoir

effectué le travail de toute l'équipe. Elle avait prévu, de son propre aveu faire porter par Abiu une grande partie du travail que j'avais moi-même effectué, puisque lui ne faisait pas grand chose ; cette année, il avait complété son Master dans une grande université sur son temps de travail – et il comptait bien commencer son PHD supervisé par Smatha ; quelle information détenait-il sur elle ?

A posteriori, il semblait bien que leur plan fût de me pousser à l'échec mais que je continuais de livrer tout ce qui m'était demandé – et c'était là l'anomalie. Donna avait été placée chez moi stratégiquement, pour surveiller et influer sur mes comportements : elle trouverait des raisons de m'écarter de mon travail au bon moment, elle me conseillerait d'une manière favorable à l'organisation dans un moment de doute, et éteindrait toute tentative « idiote » qui pourrait nuire à l'organisation si une telle idée se présentait et que je lui en faisais part. Vu mon état de santé, j'avais de plus en plus de suspicions sur le fait qu'elle mettait quelque chose dans la nourriture qu'elle me servait et dans l'eau.

Il y a 4 éléments qui ont convergé en ce début de nouvelle année fiscale, et qui étaient apparus soudainement tel un dévoilement de mascarade.

J'avais dû présenter un projet à l'ensemble des directeurs et responsables opérationnels qui constituaient une assemblée de « 12 sages » qui tenaient fermement les opérations de l'organisation – arrivé à cette présentation, du fait des récentes mauvaises nouvelles qui remettaient en question tout notre travail, du fait du changement de système financier, je livrais un outil qui était obsolète au moment même de la livraison… Lors de ma présentation je ressentais fatigue et stress, et ma gorge nouée rendait l'expression difficile, avec une multitude d'interlocuteurs exigeants et méprisants du travail effectué, dont le fameux Colin Broghy était finalement le plus compréhensif… et il me semblait que lors de cet appel, certains bugs avaient engendré un changement de voix chez mon interlocuteur principal, qui renvoyait subtilement à mon propre accent et mon propre rythme vocal rendant très troublante et difficile la gestion de la réunion…

Arrivés quasiment a la toute fin des migrations de données, c'est Darren qui donnait la consigne suivante : vérifie que toutes les entrées dans le nouveau système sont exactes, avant 6PM. Si pas de réponse d'ici-là, on considérait que c'était bon… Drôle de pratique. J'avais réussi à effectuer mes vérifications et à les renvoyer à 5 :30PM – en incluant François et le gestionnaire de projet de migration externe, un Philippin du nom de Jaxone – et j'avais de mauvaises nouvelles pour lui, les migrations de données étaient erronées. Chose plus bizarre, François connaissait exactement le nombre de ligne erronées, comme s'il avait lui-même volontairement inséré l'erreur. Eventuellement, François partageait son écran, appelait une autre collègue pour parcourir les lignes erronées : c'étaient des lignes concernant les clients avec lesquels j'avais travaillé : Belinda, John, Ken. Et François me dit la phrase suivante, l'air de rien : « Tu finiras comme John Feeley, tu vas courir pour ta vie, Belinda, Belinda ». Et sur son écran, je percevais son bureau rempli d'icônes, une infinité de fenêtres ouvertes les unes sur les autres, un bordel sans nom, comme s'il avait été en marche avant depuis une décennie sans pouvoir s'arrêter pour prendre une pause, et c'était ce qui se reflétait dans le travail qu'il m'avait précédemment confié, les états financiers consolidés dont la mémoire était si surchargée qu'elle prenait 4 heures à synchroniser, si on y arrivait jamais. François était devenu un maillon de la chaine depuis trop longtemps et il me rappelait ce comptable allemand que j'avais croisé, bloqué chez Optus (l'équivalent d'Orange si vous préférez) et qui m'avait mis en garde « ne reste pas ici, crois-moi », car c'était peut-être là l'enfer.

C'était à partir de ces états financiers confiés par François l'arménien que j'avais reconstruit la solution de reporting pour le nouveau système financier, et c'est pourquoi le chef de la compta Vinod me sautait constamment dessus pour voir comment progressait mes travaux – impressionné et inquiet de la quantité de travail que je livrais – il me disait d'aller boire des verres avec des amis, et il m'avait dit que « je ne tenais pas à la vie » pour avoir construit ma solution de manière solide, sans possibilité de falsifier les nombres autour des KPIs. Et de plus en plus je voyais ou ils voulaient en venir – ils avaient l'intention que je porte sur mes épaules la justification des financements reçus, quoi qu'il en coute en ce qui concerne la véracité

des chiffres – ça n'était jamais dit clairement – mais construire des systèmes complexes et multiples était une sécurité contre les audits et permettait de gonfler ou d'étouffer certains chiffres pour se conformer aux « KPIs » gouvernementaux.

On avait fini par croire dans l'organisation que j'étais le responsable des états financiers et on venait vers moi pour me les réclamer – éventuellement, j'avais senti au sein de l'équipe de finance une grande agitation – on me sautait dessus pour me demander ce qu'il y avait dans les comptes de bilan, on cherchait à savoir si j'étais coupable de quelque chose… Vinod m'avait dit « j'espère que tu tiens face à un tribunal ».

Éventuellement ça m'avait rendu inquiet et j'étais allé voir les comptes de bilan. C'était quelque chose que François avait toujours fait manuellement, sur une feuille Excel, mais je ne m'en mêlais pas plus que ça car ce n'était pas ma responsabilité – soudain, ça l'était devenu ; éventuellement, j'avais identifié que les comptes étaient maquillés – on avait maquillé plusieurs millions de dollars au bilan qui avaient été de petits retraits – et des rumeurs parlaient déjà d'autres fraudes ou de nombreux clients qui avaient été facturés au gouvernement à maintes reprises : le projet qui le chapotait du nom de Réconciliation d'entités était tenu par un taiwanais qu'on venait de recruter…

Pris d'une forme de panique à cette découverte, subodorant qu'on avait tenté de faire de moi le bouc émissaire d'une fraude, je me décidais rapidement à prendre une copie du fichier et des documents sur mes deux ordinateurs, à envoyer 20000 euros sur mes comptes français et à prendre le premier avion disponible pour HK. Je sautais dans un taxi pour trouver l'aéroport inaccessible – je contactais donc MT pour lui expliquer la situation – et la convainquais de me laisser passer la nuit chez elle. Je me méfiais aussi d'MT, mais pas autant que de Donna, qui par ailleurs m'avait appelé pour identifier où je me trouvais, et je lui avais dit que je passais la soirée chez un ami – au lendemain, elle avait essayé de m'intercepter sans succès à l'aéroport.

Le lendemain matin à la première heure, MT me déposait à l'aéroport et je contactais alors sur Facebook mon ami Julien du Trou de

Lanvers pour le prévenir de mon arrivée à Hong-Kong. C'est vrai que Julien était Docteur et Professeur de Physique nucléaire à l'université de Hong-Kong et qu'il était neveu de l'ancien directeur de la DGSE française, mais c'était mon ami d'enfance avec lequel je tenais des rapports réguliers – je lui expliquais mes intentions et ce qui s'était passé, de manière assez calme. Eventuellement il avait semé la panique et contacté MT en lui disant que j'avais craqué une durite et qu'il fallait m'arrêter avant de partir de Sydney – et c'était finalement l'ami Sergio, avec qui nous formions ce qu'on appelait le Klub des Loozers, qui m'avait appelé pour me mettre en garde que des flics venaient me cueillir à l'aéroport… et il avait dit vrai !

Devant la porte d'embarquement de l'avion, deux policiers se dirigèrent vers moi pour me questionner :

« Nous avons reçu un appel de l'aéroport, apparemment une fille en pleures a téléphoné, vous voulez fuir le gouvernement ? »

Et moi de répondre calmement, « non, ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit, j'ai dit que j'avais besoin de vacances, et comme je travaille pour le gouvernement, j'ai dit cela comme une blague »

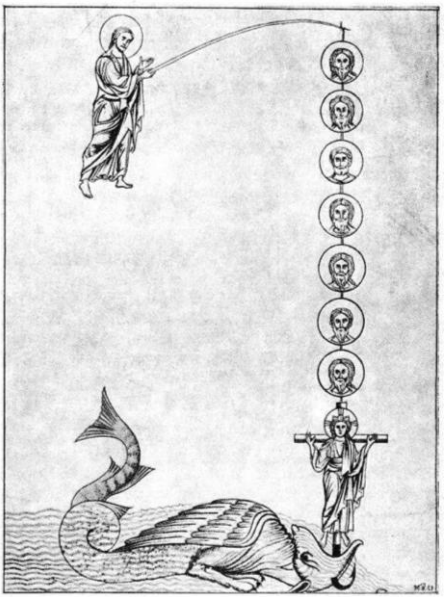
« Oui apparemment vous travaillez dans les services sociaux : vous travaillez avec des enfants ou avec des handicapés ? »

« Des handicapés »

« Bon monsieur, vous pouvez y aller, vous avez l'air calme mais je vais quand même signaler l'incident au commandant de bord, faites attention à vous, take care »

Et j'avais embarqué dans l'avion pour Hong Kong avec peu de bagages autres que mes deux ordinateurs et ma veste en daim.

Partie II
Léviathan et Golgotha



La Capture du Léviathan

Plusieurs membres de la famille de David seront préparés pour régner et pour gouverner les peuples. On préparera les rois pour les peuples et leurs successeurs seront choisis, non par droit d'hérédité directe, mais en raison de leurs capacités. Ils seront initiés aux mystères les plus secrets de la politique, c'est-à-dire à nos plans de gouvernement, en prenant toute précaution pour que nul autre qu'eux ne les puisse connaître.

La tâche de gouverner ne peut être confiée à des non-initiés aux dits mystères et à l'art de les mettre en pratique sans que personne n'en pénètre le but. C'est donc à ces seuls initiés que sera enseignée l'application pratique desdits plans, par la comparaison avec l'expérience acquise au cours des siècles, par l'observation des mouvements politico-économiques des sciences sociales et par les conclusions tirées de cette observation ; seuls ils connaîtront le véritable esprit des lois établies par la nature elle-même pour réglementer les rapports mutuels des hommes. »

23ème séance

11

Les non-vaccinés, j'ai très envie de les emmerder.

Emmanuel Macron

J'embarquais dans l'avion Cathay Pacific de bon matin, un vol presque vide, et je m'installais à la place indiquée sur le ticket dans le fond de l'avion, avant dernière rangée de droite avant la cabine des hôtesses, coté fenêtre. A ma gauche s'installa un jeune homme d'origine Indienne, propre sur lui, qui transportait une mallette noire en polyester semblable à ces anciennes mallettes de docteur en cuir et aux formes arrondies, qu'il plaça sous le fauteuil devant lui. Il restait entre nous une place de libre et derrière nous s'installa aussi un Indien, seul. L'avion était clairsemé, et je me voyais enfin rassuré d'embarquer et de quitter le territoire Australien. Je sortais mon téléphone pour prévenir mon ami Franco-Tamil Lango de mon départ en vacances précipité, et il avait fait un commentaire avisé sur la qualité de la destination que j'avais choisie pour partir en vacances, jugeant que HK n'était pas propice au repos dont j'avais besoin – il avait raison. Je n'avais fait aucune mention de l'histoire de fraude que j'avais découvert.

L'avion décollait et rapidement je constatais que mon réseau cellulaire s'amenuisait pour éventuellement ne plus avoir aucune réception. En l'air, les hôtesses étaient rapidement passées dans les rangs pour obtenir le choix du petit déjeuner – et j'avais choisi le congee, cette sorte de porridge de riz qui se consomme beaucoup en ces contrées, avec une bouteille d'eau. J'éprouvais déjà une certaine méfiance de la nourriture mais je me tentais à manger quelques cuillères de congee, et à boire quelques gorgées de la bouteille d'eau offerte. Dans les 30 secondes qui suivirent, je ressentis une intense montée, similaire a une montée de drogues fortes mais comme je n'en avais jamais connu auparavant. Je m'agrippais à mon siège et je remarquais que mes voisins, qui prétendaient ne pas se préoccuper de moi, étaient sur le qui-vive prêts à intervenir si je venais à paniquer, ou à faire démonstration de violence ou si j'avais toute réaction hors de l'ordinaire, et je comprenais que j'étais cerné

et que je devais garder mon alme… Lors de la montée de drogues, j'entendis une voix dans ma tête qui me répétait la chose suivante : « un ratio positif d'interactions positives, aies un ratio positif d'interactions positives ». Puis je croyais alors entendre la voix de Donna, cependant je n'en étais pas certain… Par ailleurs, c'était une phrase que Donna m'avait plusieurs fois répétée, dans les semaines qui avaient précédées.

J'entendais ensuite les paroles de cette indienne qui avait emménagé chez moi pour une courte période et que Donna avait mal traitée « en Inde on aurait pris tes organes pour moins que ça », et dont le père était d'ailleurs chirurgien. En fermant les yeux, je voyais des images qui me ramenaient aux rêves de fuite que j'avais fait quelques jours auparavant, et je continuais d'entendre un bourdonnement puissant dans mon crane et sentais mon corps absorber la substance inconnue. Je me demandais si on ne venait pas de me vacciner de force, car j'avais entendu parler de « vaccins à boire » qui seraient administrés aux récalcitrants qui avaient refusé de se soumettre à l'exercice si important des vaccins à ARN-M, et dont je faisais partie.

Soudain, sur mon téléphone, je recevais sur Messenger des messages de Donna, alors que le réseau était hors ligne depuis longtemps et de manière synchrone à la montée : « Ce sont les effets secondaires de la Dexaméthasone ». La réception de ces messages eut pour cause d'accroitre mon niveau de stress, car j'en avais déduit qu'elle m'avait administré, à mon insu, un médicament dont je n'avais pas connaissance, ce dont j'avais souvenir d'avoir rêvé, sans en être certain. Mais l'avais-je rêvé ou m'étais-je vu administrer quelque chose lors de mon sommeil ? Entre les voix reçues dans ma boite crânienne, les Indiens qui me surveillaient, la fraude, les suggestions et les messages sur mon cellulaire alors déconnecté de tout réseaux, c'était comme si cette accumulation d'évènements avait été coordonnée subtilement comme une punition divine, ou une ingénierie sociale venant se substituer à une peine de prison pour des fautes morales que j'aurais pu commettre : ivresse, délinquance légère, factures impayées, insubordination, refus du vaccin, etc. Et puis, c'était probablement un mode de fonctionnement dans les grandes organisations, une sorte d'initiation. Après tout, d'après Durkheim, si par l'accumulation

d'un certain nombre d'évènements déclencheurs, le suicide était inévitable je ne vois pas pourquoi il en serait différemment de la fuite. Nous verrons plus tard ce qu'il en était du suicide.

Malgré la migraine et l'incompréhension, je gardais, à mon propre étonnement, mon calme pour le reste du vol, tentant de recouvrer mes esprits et de faire de l'ordre dans mes pensées, entre celles qui étaient miennes et celles qui m'étaient transmises de je ne sais où…

A mon arrivée à l'aéroport de HK, je débarquais tant bien que mal, titubant et sonné, incapable d'aligner deux phrases correctement et vêtu de ma veste en daim et de mon sac à dos je me dirigeais vers les portiques de sortie avant de me rendre compte que j'avais oublié de remplir la fiche de déclarations. Je sentais la chaleur extérieure s'acheminer des portes automatiques qui s'ouvraient et se fermaient au gré du passage des voyageurs. Je saisis donc mon passeport Australien et m'installai à une table haute pour remplir la fiche quand de nouveau j'entendais une voix « un ratio positif d'interactions positives » et s'approcha au même moment de moi une belle jeune fille d'une vingtaine d'années qui jeta sur le pupitre son passeport qui indiquait « Paraguay » et semblait pressée et préoccupée, elle voulait mon aide pour remplir sa fiche, ce que je fis, puis elle m'indiqua que le meilleur moyen pour se rendre à Shen Zen en Chine continentale était par le SkyPier Terminal ferry, et que je devais amener là-bas de toute urgence le contenu de mon sac à dos.

J'en déduisais qu'elle faisait référence à mon ordinateur. Elle me brusquait, mécontente de mon incapacité à m'exprimer clairement, elle se saisit de mon stylo, remplit sa propre fiche avant de brusquement se diriger vers la sortie, comme si elle ne voulait pas faire remarquer qu'elle venait de me communiquer une information cruciale. Une fois de l'autre côté, elle était sortie par le portique et était revenu en panique, criant sur les polices frontières qu'elle avait oublié ses chaussons en agitant les bras, que je m'empressais de lui faire passer par l'intermédiaire d'un garde, de ces gros chaussons pleins de fourrures synthétique qu'utilisent les filles pour se mettre à leur aise lors des longs vols.

Qui était cette fille ? Elle aussi avait-elle consommé quelque étrange breuvage dans l'avion et lui suggérait-on de me communiquer des

informations telle un robot piraté ? Travaillait-elle pour quelqu'un ? Voulait-elle que je me rende en Chine ? Pour quelles raisons ? Serait-ce pour que je livre une information cruciale dont je disposais, la copie du serveur de Saruma ? Ou était-ce un piège en vue d'extraire mes organes et de les vendre au marché noir… je gardais néanmoins en tête la destination du ferry, et la mission de transmettre l'information sur les fraudes de l'ONG. Mais à qui ?

12

« La schizophrénie est le fondement de tout art, de toute création de l'imagination. »

Herman Hesse, Le Loup des Steppes

Sur le parvis de l'aéroport, il faisait chaud. D'une chaleur étouffante et humide qui me rappelait la Thaïlande, et je transpirais immédiatement dans mon daim, le mois de juillet à Sydney, c'était l'hiver et ma tenue était inadaptée à la lourde chaleur Hong Kongaise. J'approchais plusieurs taxis avec le nom du quartier indiqué par Julien dans mon téléphone, le quartier Sheung Wan, mais les taxis refusaient de m'adresser même la parole, ils remontaient leurs vitres à mon approche et m'indiquaient les bus, de loin… Etonné, je tentais de déchiffrer quelques signes de bus et je crus en voir un indiquant Sheung Wan dans lequel je m'engloutissais en signalant Sheung Wan au chauffeur qui m'accepta.

Je m'installai seul sur une banquette et continuais de recevoir des communications conflictuelles et d'entendre des voix, cependant c'était devenu plus diffus et moins perceptible. Je prenais une photo de ma tête et quelque chose n'allait pas j'en étais sûr, c'était physiologique : des cernes prononcées sous les yeux, une difficulté à penser clairement et le corps lourd. Je me connectais au réseau Wifi et constatais vite que le Wifi gratuit était accessible d'à peu près partout à HK, moyennant le visionnage de quelques publicités et l'abandon de ses données personnelles. Hong Kong est une ville sur l'eau, faite de ponts et de 4 voies suspendues qui sillonnent et desquelles on peut observer les vétustes immeubles ruches qui pullulent à perte de vue, entourés de la dense végétation verte d'ilots monticules parsemés. Le chauffeur du bus s'arrêta et me fit signe de descendre, j'étais arrivé à destination.

Je me retrouvais dans une rue très fréquentée et déambulais pendant quelques temps d'un pas très lent, probablement semblable à la démarche d'un ivrogne un lendemain d'une cuite intense, obligé de me reposer contre une balustrade dans de fréquentes pauses,

fatigué par l'intensité du décor et le surplus d'informations indéchiffrables autant internes qu'externes. Je croisais un jeune homme que j'identifiais comme un Australien : il était lui aussi hors contexte et semblait dans le même état que moi, il avait une dégaine de branleur et je ne pus m'empêcher une nouvelle fois de penser que je subissais la une punition d'un nouveau genre. C'était peut-être le programme Ludovico…

J'avais soudainement repensé à cette rencontre que j'avais fait il y a peu d'un jeune français dans un bar de Sydney qui faisait peine à voir, clairement drogué aux amphètes de par son attitude agitée et sa nervosité, qui m'avait raconté qu'il s'était retrouvé enfermé pendant 3 mois dans un centre de migrants illégaux de la côte est du fait de l'expiration de son visa Australien, et que ce centre était un no-mans land, une sorte de zone de non-droit contrôlée par des gangs où circulaient tous types de drogues, et qu'il n'y avait évidemment pas fait exception. J'avais eu vent par d'autres de l'attitude de ce français, dealeur, peu fiable et négatif, et il avait fini par me lancer un « toi, t'es dans la merde ». C'étaient des punitions pour l'Australien, le Français et moi… comme dans Orange Mécanique.

J'avais rejoint une galerie marchande comme il y en a beaucoup à Hong Kong, pour me sortir de la chaleur pesante, et j'avais pris contact avec Julien en lui fournissant ma localisation. Assis sur une banquette, si ma température était en baisse grâce à la climatisation, je ne sentais pas mon état s'améliorer, au contraire et lorsque je m'informais sur le médicament que j'avais pris, j'avais pu lire qu'il s'agissait d'une forme de chimiothérapie très puissante à laquelle peu survivaient… c'est ce que j'avais lu, et toutefois, je découvrirai a posteriori que la description de la Dexaméthasone n'était pas celle-là.

Une autre information m'avait été transmise car je recevais encore les courriels du taf : Smatha avait été rétrogradée, et Paul Saintclair était désormais chef d'équipe ; le travail livré par notre équipe n'était pas satisfaisant et ça n'annonçait rien de bon pour le futur et les tâches qui allaient m'être allouées se présentaient comme infernales – envisager ainsi son futur comme pénible dans la souffrance déjà

infligée ces quelques mois me semblait inconcevable. Fallait-il que quelqu'un paye les erreurs de toute une organisation, et ce quelqu'un était-ce moi ? J'avais reçu une évaluation exemplaire de Smatha lors de ma revue annuelle, 4/5 car elle voulait éviter la hausse de salaire, mais cette revue protégeait. Il fallait que quelqu'un paye. Quoi qu'il en soit, je ne voyais pas Paul comme un bon chef d'équipe, il avait cette tendance à se noyer dans un bénitier et à pleurnicher, malgré son âge avancé et son fils prêtre catholique, mais ne vous méprenez pas, c'était un gentil monsieur sous tous les aspects. Il m'avait confié un jour « je suis déjà passé par là », dans ce qui semblait être une sorte de rite d'initiation des nouveaux entrants dans la secte fonctionnaire, assommer la bonne volonté et le désir de changement sous un flot de merde pour que chacun en fasse le moins possible tout en ventant une productivité élevée, plutôt que d'en faire beaucoup sans trop en parler… et puis comme qui dirait, gentil n'est pas un métier et on vous en donnera toujours plus…

Julien était arrivé, je ressentais son air grave et sombre, lui-même avait des cernes et ne voulait pas de cette responsabilité, probablement qu'il n'avait pas bien dormi de savoir mon arrivée à HK. Après tout il avait tenté de me faire intercepter et interner à Sydney. Très vite, il suggérait que j'étais fou, et que je devais avoir une pathologie similaire à celle de mon père. Je trouvais cette réflexion étrange, d'autant que je ne lui avais jamais parlé d'une quelconque maladie mentale chez mon père, car je n'en connaissais aucune, bien qu'il fût souvent entouré de psychiatres, qu'il intriguait… Puis voyant mon état, il me tirait à son habitude par le poignet pour m'asseoir dans un fauteuil à la suite de quoi, il me proposa agressivement deux choses, sans vraiment me laisser d'alternative : il voulait m'emmener chez un médecin qu'il connaissait, ce que je refusais aussitôt, puis il me proposait d'aller faire une balade dans les montagnes. La balade dans les montagnes m'apparaissait aussitôt comme l'expression de sa volonté de se débarrasser de moi. C'était donc ça mon choix, le médecin ou la mort. Masquant mon angoisse autant que possible et recollant les morceaux d'évènements récents, je lui dis soudain que j'avais fait tomber mon passeport dans le bus et je disparaissais aussi sec pour le chercher.

Je ne pouvais pas faire confiance à Julien, après tout, il avait joué depuis toujours un rôle central, bien qu'intermittent, il avait collecté l'information sur moi, par groupe Messenger, Le Klub des Looseurs, qui était devenu mon confident dans les bonheurs et les malheurs, et me connaissait mieux que quiconque. Quelle bêtise ! Messenger c'était le nouveau curé de campagne, mais on était puni plus tard.

Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, après tout.

13

La Russie s'élèvera et deviendra le bastion de l'Europe, peut-être l'empire le plus puissant du monde.

Theodore Roosevelt

J'avais décidé de ne plus contacter Julien et de me trouver un endroit calme où passer quelques jours, le temps que ça décante, peut-être que mon état s'améliorerait alors. Je prenais mon téléphone et me mis en quête d'une chambre d'hôtel pour le soir même, sur Booking.com tout semblait complet sauf un petit boutique hôtel qui s'avérait en fait être un love hôtel dans le quartier central ou les gens payaient à l'heure pour se taper une pute ou un escort boy… après une longue déambulation dans le quartier central, où j'avais repéré les parcs et endroits calmes et aérés du quartier, notamment le Kau U Fong Park.

J'avais constaté dans les rues de Hong Kong que les bureaux et habitations se faisaient livrer des bouteilles d'eau fraiche, ces grosses bouteilles de 25L surmontées d'un gros bouchon bleu, celées d'une étiquette qui certifiait qu'elles n'avaient pas été déjà ouvertes et qu'on plaçait dans des distributeurs d'eau fraiche prévus à cet effet dans les bureaux et halls d'entrée. De grosses remorques, tirées parfois à la main ou tractées par une voiture, sont partout garées pour livrer les bouteilles pleines et récolter les vides. À la suite des évènements survenus dans l'avion j'avais développé une certaine méfiance pour l'eau, et lorsque je m'étais arrêté dans un restaurant, on avait refusé de me servir de l'eau fraiche pour me servir de l'eau chaude, ce qui m'avait poussé à partir sans consommer.

J'étais arrivé à destination et demandais à l'accueil une chambre pour la nuit. L'accueil était tenu par une jeune femme boutonneuse et un vieil homme, étonnés de voir un client seul désirant une chambre pour la nuit dans un hôtel à l'heure, mais j'étais prêt à payer, environs une centaine de dollars et ils s'exécutèrent en me proposant la chambre au dernier étage. Et il n'y avait pas d'autres options de toutes façons, d'après Booking.com…

Il m'offrit gentiment une bouteille d'eau à l'emballage rouge comme celle que j'avais bu dans l'avion, mais je ne faisais alors pas le rapprochement et la gardais en réserve pour plus tard. Je rejoignais ma chambre et utilisais les toilettes : ma pisse était foncée comme jamais, pourtant j'avais pratiqué le jeune et déjà passé de longues périodes sans boire, mais les urines étaient d'un foncé très inhabituel. J'avais désormais la certitude d'avoir consommé quelque chose de néfaste, et qu'on m'avait empoisonné dans cet avion. En montant par l'escalier, j'avais repéré des citernes d'eau fraiche celées. Je me décidais éventuellement à prendre une douche pour me rafraichir et voir ce qu'il en était de ma santé. Sous la douche, mes bras suintèrent de blanc, et comme une forme d'oxydation faisait son apparition, accompagnée d'une forte odeur métallique et toxique. Je sautais hors de la douche avec effroi, je me séchais et décidais de ne plus utiliser l'eau courante. Tout autour de moi était devenu toxique. Ou étais-je moi-même toxique ?

J'ouvris la bouteille d'eau et j'en bus une gorgée.

A l'extérieur, j'entendais des bruits de tirs. J'avais la certitude qu'ils en avaient après mon ordinateur. Je regardais par la fenêtre et j'apercevais un groupe d'africains, téléphone en main, qui fouillaient tous les halls d'immeuble, ils avaient une cible à atteindre, ils me traquaient par GPS.

J'avais fermé la porte de la chambre à clé et placé le coffre-fort dans la salle de bain, pour l'utiliser comme d'une arme si quelqu'un voulait entrer. Au cas où. J'entendais des gens dans l'escalier, ils tentaient d'ouvrir la porte de ma chambre sans frapper, je m'enfermais dans la salle de bain, prêt à frapper. Le bruit s'éloignait, mon niveau de panique restait élevé, de plus j'entendais des bruits de tir dans la rue, au loin. Je songeais à la fin du monde, une attaque nucléaire. Un copain du BJJ m'avait récemment parlé d'une scène de guerre vécue au Brésil, dans une chambre d'hôtel, des coups de feu étaient venu traverser la fenêtre. Il s'était accroupi, je faisais de même. J'avais vu ce film : Leave the World Behind avec Julia Roberts, et produit par Obama. A la fin, ils larguaient une bombe atomique sur LA ou NY. Avant que la bombe ne soit larguée, on entendait les mêmes bruitages, des tirs de fusil au loin. Était-ce la

fin du monde ? Les bruits de tir étaient en fait produits par des cartons qui s'entrechoquaient lorsque des travailleurs pauvres les ramassaient.

Après quelques heures, la panique s'était apaisée. Je notais que je ne pouvais pas utiliser l'eau polluée de la douche qui contenait des produits chimiques odorants et nauséabonds, c'avait probablement été la source du coup de panique, pensai-je… je reprends mes esprits et me décide à faire un plan – avec le plan de la ville que j'avais récupéré à l'aéroport. Demain matin j'irai fissa porter l'un des deux ordinateurs à l'ambassade de Russie. Elle était juste de l'autre côté de l'estuaire, j'y serai rapidement à pied. Après, je prendrai peut-être un train pour la Chine continentale – j'y étais déjà allé – mais pour Shenzen, pas besoin de visa, si ? Je ne savais plus dire si ce soir-là j'avais pu ou non trouver le sommeil – j'avais néanmoins occupé la chambre, j'avais gardé l'œil sur ma montre Seiko automatique et rechargé les batteries de mon téléphone. Je m'étais décidé à partir de bonne heure, avant la levée du jour, vers 6 heures du matin lorsque les rues seraient plus calmes.

Au petit matin, je me dirigeais vers l'immeuble de l'ambassade de Russie. Un bâtiment gigantesque. Je m'adressais à la réception et prenais alors conscience qu'il y avait toujours une réception. Je comprenais, en me remémorant Eyes Wide Shut et Orange Mécanique, que c'étaient les réceptions qui commandaient désormais, c'était le monde d'en bas, pas le monde d'en haut. Est-ce qu'on avait accompli une révolution invisible ? Une révolution sans morts et déjà accomplie. Accomplie par les réceptionnistes, les vigiles, les prostitués, les livreurs Uber, les dealers, les gardes de sécurité, par le système d'information, le tout coordonnés d'on ne sait où : les caméras, la surveillance, l'eau, l'air, la télévision. C'était une révolution déjà accomplie.

Manque de peau, j'arrivais trop tôt, le réceptionniste me riait au nez en m'indiquant le McDonald et me disait de revenir pour 9h, indiquant le 9 dans un signe de tir de pistolet, en chiffre chinois exprimé à la main ça y ressemblait, une balle dans la tête entre mes deux yeux, comme pour indiquer que je ne devrais pas revenir si je tenais à la vie.

9h ça m'obligeait à poiroter un bout de temps, et à réfléchir encore un peu plus, tout en restant sur le qui-vive et en changeant de localisation régulièrement. Je notais de nombreux bugs dans la matrice. Je me postais devant une bouche de métro, et regardais les gens à l'heure de pointe, un flot humain infini : un individu au déplacement étrange, comme une marionnette tenue par des fils invisible se déplaçait à toute vitesse de droite à gauche, de gauche à droite, les bras levés, il se cognait contre un mur puis l'autre puis vint s'écraser dans le tout petit interstice entre un mur et un poteau, et continuait sa route comme si de rien n'était, et chose plus bizarre encore, ça ne choquait que moi.

Je ne saurais dire si alors les idées qui émergeaient étaient les miennes ou si elles m'étaient communiquées, de manière directe (en V2K) ou indirecte (par micro-suggestions) néanmoins il montait en moi l'idée que Julien était mon adversaire et qu'il participait à la révolution et à la guerre invisible qui avait lieu en ce moment même à Hong Kong. Cette ville avait été sous domination Britannique depuis le milieu du 19ème siècle jusqu'à 1997, date de sa rétrocession. A cette date, pour marquer le coup et de manière symbolique, le bâtiment du Prince of Wales Tower précédemment occupé par la Royal Navy fut immédiatement occupé par le PLA (People Libération Army). Grave erreur ! C'est mal connaitre les Anglais et l'art de la guerre que d'emménager chez eux comme ça… ce n'est que 3 ans plus tard que les Chinois avaient décidé d'en faire la rénovation complète… Il est vrai que nous faisons face à un péril jaune, le péril d'une revanche peut-être méritée, en ce que leur soumission par les guerres d'opium avait été une sale guerre menée par l'Angleterre de son bras armé Indien… Ils s'étaient fait mettre à genou pour 150 ans et la Chine avait fermement l'intention de revenir dans le Game ; il semblait bien qu'elle appliquait elle aussi les méthodes anglaises, comme on peut le constater avec le fentanyl aux USA. La subversion, c'est vieux comme l'empire du soleil levant.

Pour ce qui est de la jeunesse Hong Kongaise, elle se voulait occidentale, mais pour la Chine c'était une mauvaise passe, une formalité d'une ou deux générations afin de les réintégrer dans le système Chinois à part entière, de gré ou de force. Le gouvernement Chinois, c'était le Léviathan. Hong Kong restait un lieu de tension et

de circulation d'information, de monnaies et généralement depuis mon arrivée cette cité présentait tout ce qu'il y avait de pire dans les deux mondes : matérialisme forcené, prostitution, drogues, stress, pollution, mépris de classes. Lorsque je voyais les monstres bancaires qui avaient été créés à partir de rien, ces tours et bureaux à n'en plus finir qui ne sont finalement qu'un entassement de paperasse et de formalités administratives qui tiendraient de nos jours sur un vulgaire disque dur ou dans un serveur cloud, je me prenais à songer que la chute serait très douloureuse lorsque la digitalisation aurait fait son bonhomme de chemin et que l'IA aurait remplacé tout ça… Hong Kong avait aussi son lot de migrants et de réfugiés du Pakistan, du Bengladesh, d'Inde ou encore du Moyen-Orient, et je découvrirai plus tard en prison qu'elle disposait également d'un système de logements sociaux et d'aides aux plus démunis, qui organisaient sans doute les trafics en tous genres du monde d'en bas et le contrôle par la violence des institutions, et il devait se mener une guerre invisible entre mafias chinoises et mafias importées, certaines d'entre-elles infiltrant le PCC et les institutions Hong-Kongaises, tout comme le font les cols blancs dans les universités et entreprises stratégiques, autant que faire se peut avec la paranoïa dont fait preuve le gouvernement chinois face à toutes potentielle tentative de subversion des « pro-sociétés ouvertes », amateurs de Soros, et face aux technologies étrangères qui tentent constamment de prendre d'assaut les universités et administrations chinoises sous forme de cheval de Troie. Après tout, puisque l'occident était prêt à tout pour soumettre la Chine, je me demandais si la pollution des eaux, des airs et le piratage humain n'étaient pas déjà en activité depuis quelques décennies ?

Je continuais mes divagations et j'avais commencé à écrire mes idées sur le bloc-notes de mon téléphone. J'utilisais un Huawei et je n'étais pas encore persuadé que mon téléphone avait été piraté à ce moment-là. Noter mes idées dans un bloc-notes n'était pas chose dont j'avais l'habitude. Ça m'avait été suggéré à plusieurs reprises, par plusieurs personnes du Ju Jitsu le mois qui avait précédé, ils me montraient leurs téléphones et me disaient qu'ils notaient leurs idées, leurs prises favorites, leurs divagations. Plusieurs options ici : soit j'étais hautement suggestible, ce qui était probable, soit ils me le suggéraient afin d'entrainer un système d'IA qui permettrait

ensuite de produire artificiellement un déclencheur pour m'inciter à utiliser ce bloc-notes, par impulsion de fréquence vibratoire ou suggestion sonore reproduites. Malin.

Il était vers 9 heures, je recroisais mon vieux réceptionniste qui faisait encore son signe de pistolet et m'indiquait le McDonald, mais il me donna tout de même le numéro de l'étage de l'ambassade de Russie. Je pris l'ascenseur pour le 20eme étage, et j'ai oublié de mentionner que du fait de la chaleur, j'avais découpé mon jean pour en faire un short. Les gens me dévisageaient, mais bon, la paranoïa était sous contrôle malgré les bugs dans la matrice, je supposais qu'ils me prirent simplement pour un Russe comme un autre. On m'avait demandé de m'asseoir et d'attendre mon tour. Finalement, j'avais atteint mon but. Se trouvaient devant moi un jeune homme et une vieille grosse dans un bureau austère avec pour seul et unique équipement un vieil ordinateur et une imprimante en noir et blanc. Lorsque j'arrivais, je demandais à parler à l'ambassadeur de Russie, et que j'avais des informations à lui faire circuler. Le jeune stagiaire faillit rire mais il se rendait compte que j'étais sérieux, il prit une photocopie de mon passeport avant de m'indiquer que l'ambassadeur n'était pas encore là.

Il me proposa de l'attendre sur la chaise. Je me risquais à lui demander dans combien de temps il serait là. Il me répondit simplement qu'il fallait attendre, sans plus d'indications. Tout ceci prenait une nouvelle fois des allures kafkaïennes, pas de la métamorphose mais plutôt du procès, et je n'avais encore rien vu de la puissance écrasante de la matrice chinoise.

Me sentant bête, je décidais rapidement de quitter la tour.

14

« L'empire n'a jamais pris fin. »

VALIS, Philip K Dick

Je retraversais le port à pied et je consultais la carte afin d'identifier ou je pourrais me cacher le temps que ça se tasse. J'avais repéré une montagne avec peu de constructions tout à l'ouest, le temps tournait vite ici mais j'aurais pu y camper quelques jours. Je consultais la carte sur mon téléphone, puis je me décidais d'acheter un minimum de matériel de camping. Je devrais pouvoir survivre quelques jours avec une tente, un sac de couchage et des sandales de pluie. J'utilisais l'application Vuze, et l'application interagissait avec moi de manière très étrange : lorsque je repérais un endroit qui me plaisait, elle m'envoyait des pouces ou des validations, comme si elle lisait dans mes pensées. Je me sentais traqué, quoi que je fasse, ou que j'aille. J'avais faim et soif, j'allais donc trouver un petit restaurant des bas-quartiers où me restaurer, un coca et un plat bien fourni. J'avais eu le plaisir de constater que mes niveaux de panique étaient stables, cependant j'avais dû noter dans mon bloc-notes quelque chose qui ne revenait pas à mes handlers – et en effet, la conversation qui se passait dans ma tête, avait pris une tournure similaire à celle-ci :

« J'ai compris le projet, vous voulez commettre une révolution sans combat et sans morts, c'est tout bénéfices. Vous avez développé une IA qui vous permet de mesurer chaque micro-interaction et d'y allouer une note – tout comme c'est le cas de l'algorithme de Microsoft qui mesure le « sentiment général » d'une phrase ou d'un texte, vous avez développé un système qui collecte toutes les interactions qu'elles soient formelles ou informelles, afin de régler un karma artificiel par vibrations électromagnétiques. C'est incroyable, et ça a un énorme potentiel d'amélioration du monde, cependant, VOUS avez réglé ce système et VOUS en êtes les détenteurs et les programmeurs, donc vous allez naturellement vous allouer systématiquement le bon rôle, vous contrôlez le monde ainsi. Vous ne pouvez pas coder ce système de la sorte, il faut que les Juifs

fassent partie du monde, ils ne peuvent pas s'exclure du jugement universel dont eux-mêmes fixent les règles… Vous réduisez ainsi l'humanité en esclavage, pour vous servir. Par ailleurs, je constate que vous faites usage du vice et que vous rependez le chaos dans la société, vous en faites la promotion et vous utilisez le manque de vertu et le matérialisme comme un bras armé de domination. S'il vous plait, faites partie de l'humanité, on ne peut pas laisser faire ça… » Et tandis que je notais cela en partie dans le bloc-notes, ou communiquais parfois sur le Klub des Losers ou encore que je le professasse dans ma tête, je me sentais parvenir des réponses de l'univers, des réponses négatives.

J'arrivais au magasin de camping – je récoltais les trois objets dont j'avais besoin et j'entendis soudain dans ma tête la voix de MT pour la première fois. « Tu vas encore dans un magasin, tu n'as pas autre chose à faire ? Toujours à dépenser tes sous ! » Elle avait ce ton accusateur et culpabilisant, de celui d'une mère à son enfant pas sage et qui avait le don de m'humilier. Amoureux blessé et coupable d'une personne plus jeune et plus compétente que moi, MT était certainement mon talon d'Achille, et je l'entendais au fond de ma tête se moquer de moi.

Alors que j'allais payer mes emplettes, était entré un Anglais qui prenait tout l'espace et brillait d'une étincelle inhabituelle. Sa gestuelle était rapide, nette, précise et son aura était étrangement puissante, effrayante. Il avait cette confiance en soi accrue de ceux qui prennent beaucoup de cocaïne ou de ceux qui ont un rang hiérarchique qui les rend intouchables. C'était un agent piloté à distance comme j'en verrai beaucoup d'autres au cours de mes pérégrinations, un de ces homoplasmes (Homme Plasma) dont un archonte avait pris possession pour me faire perdre pied. Ou alors, il avait réglé son karma très très haut et j'en étais envieux. Il avait tout le bagout du monde, il se fit même offrir un cadeau par la vendeuse, sortit en me regardant de manière méprisante en me lançant un « see you soon mate ». J'avais attendu 10 minutes pour récupérer le paquet que j'avais déjà payé autour de 300AUD à la vendeuse, pour découvrir plus tard qu'ils manquaient les sandales de pluie et le ticket de caisse…

Je me dirigeais ensuite vers le bas quartier pour acheter 2 ou 3 bricoles avant de me mettre en route pour les montagnes : short, T-shirt, chaussettes, slips avant d'aller récupérer l'ordinateur. Dans cette boutique, je notais que la vendeuse prenait le soin d'emballer les articles dans une poche zippée, comme si elle savait qu'il ne fallait pas exposer les affaires à certaines fumées ou gaz, et elle me donnait quelque regard encourageant.

C'est sur le retour à l'hôtel d'où j'avais prévu de récupérer l'ordinateur que j'y avais caché que je reçus un spray aérosol de source non identifiée, il m'avait semblé que ça venait d'une machine dans un mur, un très bref spray odorant qui aurait pu venir tout aussi bien d'un passant, mais qui était clairement l'odeur perçue lorsque je m'étais douché, plus intense et concentrée. Cette odeur causait chez moi une réaction de fuite et j'étais pris de panique dans cette rue bondée. Si on ajoutait à cela ma dégaine et le regard d'autrui, une foule de regards négatifs qui se posaient sur moi, ce qui décuplait les niveaux de panique, je ressentais chaque interaction négative sous forme d'une micro-pulsation désagréable, comme un micro-choc électrique. Je pris ainsi la fuite avec tout mon attirail en recherche d'un lieu plus calme et je fuyais alors jusqu'au bout de la baie, et il semblait que le ciel se chargeait d'électricité et de grisaille, et je trouvais un endroit calme où je m'installais afin d'essayer de décompresser et recouvrer mes esprits…

De jeunes anglais s'approchaient et m'observaient, de loin. Ils passaient et repassaient devant moi. Un jeune homme abordait une fille devant moi et lui tint une conversation courtoise. Elle semblait répondre qu'elle avait un partenaire mais n'était pas insensible à ses charmes. Je disposais comme partout d'une borne Wifi là-même et me décidais à appeler mes parents, auxquels j'exposais la situation : la fraude, l'empoisonnement, l'avion, les robots, etc. J'avais repris mes esprits et parler avec quelqu'un qui n'avait aucun jugement était bénéfique. Tout cela semblait confus, mais je vérifiais s'ils accepteraient de m'accueillir chez eux. Je recevais dans la foulée un appel de ma sœur qui me défendait d'aller chez les parents et me fit culpabiliser pour une raison X ou Y. Que des voies sans issues, c'est important de bien se connaitre soi-même, finalement. Je décidais de repartir à l'hôtel.

15

« Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie. »
3eme Loi d'Arthur C Clark

J'étais retombé sur le petit vieux à l'accueil. Au moment où j'entrais à l'accueil du love hôtel sortait un grand british de deux mètres de haut, bodybuildé et suintant, suivi d'un petit chinois efféminé. Il venait de se faire défoncer pensai-je. Le british, véritable machine de guerre, avait la même aura que l'archonte que j'avais croisé au magasin de camping : il était possédé par le diable, et cela lui donnait une énergie considérable. Je demandais au vieux si je pouvais récupérer la même chambre, que j'y avais laissé quelque chose d'important – il me répondit que la chambre avait été « nettoyée » ce matin. Je lui indiquais que c'était caché, intrigué il m'y accompagna et je notais par l'aspect dégoulinant et suintant des murs que le couple homo anglo-chinois en sortait… peut-être avaient-ils cherché sans succès ce que j'y avais entreposé, et toutefois je divulguais au chinois ma cachète, dans le faux plafond de la salle de bain, ce qui semblait le réjouir car il me prenait maintenant pour une sorte d'espion lançant un grand « wooooooooow », à la chinoise.

Je lui réservais donc la chambre voisine, pour 2 heures, allumais la clim et me mettais au lit pour tenter de me reposer. Je pissais marron foncé tirant sur le rouge et je ne me sentais pour ainsi dira pas bien. Je recevais alors nombre de messages de différentes personnes : MT, ma sœur, les Français de Sydney. MT me conseillait de sortir, je lui demandais des conseils sur ma santé, je lui confiais que j'avais été empoisonné au mercure, ou au cyanure, elle me parlait de dérèglement des ions et d'excès de sodium. Elle m'envoya alors une vidéo d'elle tripotant de ses pieds l'entrejambe de Phil Chang, notre client infirme, au travers son pantalon. Ça m'avait semblé absolument démoniaque de m'envoyer une telle vidéo dans ces circonstances, une grande peine m'envahit et je ne pus m'empêcher de penser à notre dernière interaction, elle m'avait semblé beaucoup plus brusque que d'habitude, elle m'avait avoué qu'elle s'était mise à fumer de la marijuana, elle qui était si innocente, avais-je réveillé chez elle un démon ? Était-elle déjà

ainsi ? Faisait-elle partie du réseau ? Après tout, elle était infirmière pour les enfants en phase terminale et la Belgique avait énormément d'handicapés, la « vierge noire » était le nom de l'organisme qui gérait les allocations et elle m'avait fait part de cette histoire sordide, cette ex-femme remariée qui continuait à rendre visite à son ex-mari handicapé et mourant, pour l'argent… MT remplissait le cahier des charges de ces femmes MK Ultra programmées à des fins de contrôle… Ou peut-être cette vidéo reçue était-elle une IA crédible ? J'ai encore du mal à le croire…

Ma sœur disait que je faisais un burnout et que je n'avais qu'à apprendre à dire non au travail, à mieux gérer mes ressources et dans ma tête on m'avait fait une proposition : pour que ça s'arrête, tu peux sacrifier ta sœur en échange de toi. J'avais refusé et j'avais perçu l'étonnement du diable. Il ne me tenait pas en estime et manifestement il me prenait pour un enfoiré sans valeurs et pensait bien que j'aurais sacrifié ma sœur en échange de paix.

Mes « amis » de Sydney s'en donnaient à cœur joie : « allez on va aller manger un steak de merde à 10 dollars. » J'avais l'habitude d'aller manger au Tennyson hôtel – ils trouvaient sans doute l'endroit médiocre et se moquaient méchamment de mes gouts médiocres.

Le Klub des Losers parlait d'un voyage en Thaïlande, il se taperaient des putes et moi, je n'y aurais pas droit. Mon score social était déjà trop entaché, semblait-il.

Les collègues sur le groupe Whatsapp faisaient des références à des erreurs que j'avais pu faire, ils suggéraient qu'ils enterraient des corps dans les jardins de leurs grandes propriétés. Eux aussi s'en donnaient à cœur joie, vantant leur supériorité matérielle qui semblait asseoir une forme de domination hiérarchique. Je pensais que l'Australie était le parfait endroit d'où déclencher un cataclysme nucléaire : des bunkers et des propriétés éparses en Australie seraient impossible à attaquer pour leurs ennemis.

Je faisais mention dans mon bloc-notes d'illuminatis, de MI6 et j'entendais dans ma tête les moqueries, ils me disaient que je ne faisais que leur faciliter la tâche, peut-être étais-je le nouveau rédacteur des Protocoles des Sages de Sion, qui leur permettrait de

justifier l'existence de l'antisémitisme pour les cent prochaines années ? En tous cas, je décelais par le nouveau branding de X (Twitter) qui venait d'apparaitre, qu'on nous préparait à la troisième guerre mondiale : ce serait plus ou moins la même mise en place que la deuxième, avec Musk dans le rôle du Hitler fasciste. Et ça rigolait dans les coulisses : je l'entendais. L'avenir sembla bien confirmer mon intuition.

En somme, une accumulation de petites flèches vibratoires négatives étaient venues se décocher simultanément et le sentiment de solitude et d'inutilité m'envahit, et par-dessus tout j'étouffais et je me sentais mourir, physiquement, ne pouvant avaler une goutte d'eau sous peine de crise panique et persuadé d'avoir été empoisonné d'une dose de drogue mortelle de laquelle je mourrais probablement quoi qu'il arrive. Le cumul de ces moqueries, des voix et de mon état de santé me décida à ouvrir la fenêtre pivotante en grand pour m'en jeter, ce que je fis très franchement avec force détermination, Durkheim oblige, avant de me sentir tiré par une force mystérieuse, accompagnée par cette petite voix : oula non, non, non ! Et j'avais perçu sur moi la même force que j'avais perçu sur les autres archontes que j'avais croisé, les deux anglais et ce personnage marionnette à la sortie de métro dans la rue plus tôt ce matin-là. J'étais moi-même devenu marionnette, et on m'avait poussé dans mes retranchements, cependant on ne tenait pas à me voir disparaitre tout de suite.

Je n'avais réservé la chambre que pour 2 heures et j'étais arrivé aux alentours de 15h en conséquence de quoi la jeune fille boutonneuse de l'accueil appelait toutes les 2 heures pour me demander de payer l'heure suivante. Elle était de mauvaise humeur, je voyais chez elle une sorte de buzz électrique gênant, comme si son énergie n'était pas épanouie, une sorte de dissonance cognitive visible. Elle montait à ma chambre toutes les heures afin que je paye par carte. Lors de mes cogitations, j'en étais venu à demander au diable de libérer le petit peuple. Immédiatement, j'avais reçu un appel de la réception, la fille me disait merci de l'avoir libéré de sa dissonance cognitive. Ça avait été de courte durée, et je notais que le buzz était revenu soudainement, et elle m'avait demandé de payer l'heure suivante. Je

réservais alors une nuit complète afin d'éviter les dérangements intempestifs.

Incapable même de me suicider, le climatiseur encore à fond, je songeais au message de MT sur les ions, et je me décidais à sortir de la chambre et accéder au toit de l'immeuble, et je volais au passage une de ces bouteilles d'eau de 25L que je m'empressais de débouchonner et de boire au goulot, assoiffé. Cette eau me semblait fraiche. Sur le toit était installée une terrasse un peu miteuse avec des tables et des chaises. Je m'y asseyais quelque temps et je prenais une nouvelle photo de ma tête. Je faisais peine à voir, teint sombre, visage tombant. Après tout, j'avais consommé du poison et j'étais mourant. Je constatais tout de même qu'à l'air libre je pouvais respirer et me fis la réflexion suivante : le climatiseur empirait mon état. D'abord la douche, puis le climatiseur. Il devait s'y trouver des ions, de l'humidité ou un gaz magnétisant. Peut-être ces dispositifs me rendaient-ils réceptif et magnétisable aux ondes électromagnétiques ? Ils contenaient peut-être une substance métallique, du fluor ou autre. Je notais que la plupart des climatiseurs étaient de la marque Fujitsu. J'étais encore en phase de découverte et encore sonné par toutes ces nouveautés, mais je comprenais peu à peu ce système diabolique.

Je m'étais approché au bord du toit, pour repérer des voies de sortie si besoin, voir les alentours et admirer la nuit tombante. La terrasse donnait à 2.5m en contrebas sur le toit de l'immeuble voisin. Je me décidais d'y descendre.

Des citernes bleues opaques vides remplies d'un produit chimique non identifié trainaient au sol et dégageaient une vive odeur. Était-ce du chlore, de la javel ou autre chose ? Je notais que sur les toits se trouvaient des citernes métalliques qui récupéraient l'eau de pluie, et de nouvelles installations électriques avaient été installées sur ce vieux bâtiment, clignotant tantôt en vert tantôt en rouge, et ça semblait concerner le système de chauffage central.

Une cage d'escalier ouverte se trouvait là, du matériel de nettoyage y avait été entreposé, des bouteilles de gaz, un barbecue, des altères et un chevalet avec des peintures à l'huile. C'est comme si tous ces objets avaient été entreposés là pour moi, pour me faire retrouver

mon âme perdue. Chacun de ces objets me rappelaient une de mes aspirations profondes. Je notais dans un creux de ma tête que je pourrais m'échapper par cette cage d'escalier, si besoin.

J'avais dans ma poche arrière une des bouteilles d'eau rouge que m'avait donné l'accueil. J'en bus rapidement la moitié et sentis très soudainement la même sensation que dans l'avion. Cette fois-ci, c'est comme si j'avais obtenu l'accès à l'ensemble de mon cerveau – tous mes souvenirs se mêlaient à un scenario qui m'était conté, venu d'ailleurs. C'était une anamnèse, une perte d'amnésie comme décrite dans VALIS de Philip K Dick. En faisant usage de mes souvenirs de manière méthodique, on me racontait une histoire. J'étais né par design et j'avais été élevé dans une sorte de captivité, dans un but précis. Je me remémorais les gens que j'avais croisé depuis que j'étais arrivé en Australie. Un cousin directeur de Seek.com était marié avec une Anglaise. Pour Noel, à sa table se trouvait un « conseiller » basané qui ne le lâchait pas d'une semelle et j'avais eu grand mal à échanger avec lui lors de notre rencontre, comme s'il était trop important et protégé par des forces occultes. Je me rappelais mon demi-frère qui était mort d'un « suicide ». Les accidents étranges dont furent victime ma mère et mes grands-parents. Ma famille avait accusé cesse mon grand-père, catholique, de pédophilie, chose que ma mère l'aînée avait toujours nié. Pourquoi auraient-ils menti à ce sujet ? Etaient-ils tous sous influence ? Ma mère avait quitté l'Australie, elle s'y sentait étouffée par sa famille, ce que je pouvais comprendre…

Je me rappelais les Palmer, oncles par alliance, à la table de Noel soutenir que je n'étais pas le fils de mon père et qu'il y avait des chances que je sois celui d'un copain à eux. Ils avaient cette aigreur dans la voix : pourquoi ? Puis je me souvenais un soir plus récemment où Palmer m'avait confessé, comme par provocation, que sa grand-mère fut une juive portugaise qui était passée par Hong Kong avant de rejoindre l'Australie. Il ne faisait alors que confirmer mes soupçons.

Je me rappelais Nelson, qui m'avait dit de suivre mes instincts. Elle qui était numéro deux, après Maier, dans l'équipe. Plus j'y songeais et connectais les points, et plus je sentais qu'il se tramait en

Australie quelque chose de bizarre, comme si toutes les grandes familles avaient été croisées par des forces obscures, orientant le destin de l'humanité en leur faveur. Et maintenant ça, le « karma artificiel » dont ils avaient tous les codes. Il se posait dans mon esprit une hiérarchie et un ordre dans l'univers, cet ordre était inaltérable. Il y avait en haut des Juifs, puis des Anglais et ensuite il y avait des succursales, des Tamuls et des Brahmanes, puis des Philippins et les Africains pour les basses taches, ils faisaient de bons soldats de première ligne. Telle était l'architecture du contrôle par l'Empire.

Je me rappelais Lango, qui se mélangeait avec des histoires de mes parents. Eux aussi lors de leur période Guatémaltèque avaient côtoyé des Tamils et des gens du Sri Lanka. Ma boss Smatha était aussi une Tamil, son boss était Juif sud-africain, elle avait clairement peur de lui.

Je recevais sur Whattsapp des messages de Smatha qui me demandait ou j'étais car je ne m'étais pas présenté au travail et nous étions lundi : elle me sommait de rentrer immédiatement. Je lui demandais quel était leur plan machiavélique ?

Le nom Ramaswamy rappelait au candidat aux présidentielles Américaines, et je commençais à clairement tisser des liens entre l'état Américain et l'Australie. Mais ces liens existaient-ils ? Ou étaient-ils imaginaires ?

Puis soudain le débat recommençait dans ma tête – et cette fois-ci j'en notais précisément le contenu dans mon téléphone. Voici cette note :

« Je vois le monde mondialisé, détruisant les cultures et créant un amas uniforme. Partout pareil. J'aspire à un monde d'états nations qui défendent leurs cultures, par la préférence nationale, faire bien avec les gens en présence, où on prône l'intégration par rapport au multiculturalisme. Le multiculturalisme est en échec partout où il va, il créé des sociétés tribales pleines de dissensions. L'intégration et l'assimilation à la française y est bien supérieure : ce sont souvent les nouveaux entrants, par amour et gratitude qui portent le plus fièrement et magistralement la langue et la culture des pays qu'ils

intègrent. Les migrations incontrôlées tuent la diversité que le multiculturalisme se targue de protéger.

Nous devons utiliser la technologie pour améliorer la santé et les services de soin, pas pour mettre en place un système d'asservissement par les taxes qui profite aux sorciers sombres. Les sorciers sombres et les vampires feignent les bonnes intentions, ils vous invitent à leurs tables et vous mettent à l'aise pour vous corrompre. Toute ma génération est corrompue. Les soirées technos sont des messes noires où se répandent les drogues de contrôle mental et où on filme vos vices pour vous faire chanter.

Il faut bruler les sorcières : la mère de Julien est une sorcière, la merde de Sergio est une sorcière, etc.

Si ce n'est pas les juifs, qui est-ce ? Serait-ce ce que Spinoza nomme le culte externe qui nous gouverne ? […] ».

Ce que j'écrivais impactait la réalité autour de moi, ou tout du moins c'est ce que la machine voulait me faire croire : Sergio me contactait en panique pour me dire d'arrêter d'appeler au bucher de sa mère et je sentais chez lui une panique véritable, comme si son voisinage avait reçu le feu vert pour venir s'emparer de sa mère et l'emporter au bucher. Mes pensées et mes notes capturées dans le bloc-notes exerçaient une influence sur mon environnement, je le sentais et je conversais avec une puissance supérieure qui voulait me faire parvenir à une certaine conscience. Cela ne suffisait pas, il faudra m'amener plus loin.

Les effets de l'eau que je venais de consommer allaient s'amplifiant, et les voix se faisaient plus intenses. J'entendais de nouveau clairement MT. Je la voyais dans une chambre avec ses amis, elle avait une manette de Playstation en main. On lui avait donné l'opportunité de se venger, et elle me voyait dans un écran, me pilotant comme un personnage de GTA, elle me faisait foncer dans des murs, elle me faisait sauter, escalader et courir à droite à gauche, j'étais devenu une marionnette dans un jeu vidéo grandeur nature et tandis qu'elle s'amusait j'entendais ses commentaires hilares. Elle me fit récupérer le sac à dos contenant un des ordinateurs dans la chambre d'hôtel avant de revenir sur le toit. Il

était 11h du soir et la nuit était bien tombée, c'était l'heure pour moi de me rendre à la station de train en direction de Shenzhen. Je laissais mon téléphone dans la chambre d'hôtel, une précaution inutile dans mon cas. Ils avaient des satellites, des caméras de sécurité et probablement une image très claire vu le détail avec lequel ils pouvaient contrôler mes mouvements, malgré la résistance que je pusse exercer par ma propre volonté.

Elle me pilotait de manière gauche et brouillonne, et j'entamais une session nocturne et périlleuse de parcours, sautant d'un toit à l'autre, montant, descendant les échelles de sécurité et les tuyaux de gouttière, traversant des grillages jusqu'à me retrouver dans le voisinage de la gare internationale. Autour de la gare se trouvaient des routes en construction et de nombreux chantiers désertés des travailleurs du jour. C'était l'occasion de tester les capacités du personnage, « ils » me faisaient sauter comme dans une course de haie par-dessus de nombreuses palissades de protection dans le but d'éviter d'être repéré par mes poursuivants. Car j'étais de nouveau dans une frénésie psychotique persuadé d'être suivi et épié et par des agents. Je me cachais dans des buissons, tentant à tout prix d'éviter les caméras et les contacts humains, escaladant les grilles des parcs vides la nuit. A Hong Kong, ce n'est pas une tâche facile que de rester hors d'atteinte des caméras de sécurité, elles étaient littéralement partout. Autre fait marquant, partout où j'allais, et dans des endroits tout à fait improbables je vous le garantis, sur des toits, sur des plateformes de métro, dans des parcs fermés, des groupes de vieilles chinoises étaient là, tournés dans ma direction, à effectuer des exercices de Feng Shui. Où que j'aille dans ma ligne de mire se trouvaient ces vieilles en habits colorés qui faisaient du Feng Shui, m'épiant sans vraiment me regarder.

J'avais soif de nouveau. Dans tous les recoins se trouvaient des distributeurs de boisson illuminés de bleu qui donnaient l'eau à la bouche. Je m'arrêtais pour y mettre une pièce et achetais un Pocari Sweat que je m'empressais de boire. Les électrolytes, ou je ne sais quelle substance chimique du composé de la boisson, me donnèrent une décharge de paranoïa intense et je sentis immédiatement le besoin de fuir. D'ailleurs, c'était intéressant de noter que Pocari Sweat fabriquaient des boissons d'une part et des antipsychotiques

d'autre part, ça laissait à méditer… Je me mis donc à courir comme si ma vie en dépendait. Il était 1h du matin passé et la gare était fermée. Je cherchais un moyen d'entrer dans la gare, de l'escalader, peut-être pourrais-je me mettre dans un train et je franchirais ainsi la frontière ? Je longeais des voies d'autoroute vide. HK était finalement une ville qui sommeillait en dehors des heures de pointe et les grands axes principaux n'étaient pas très empruntés la nuit, si ce n'est par des taxis. J'évitais les taxis, ils étaient connectés à la matrice par leurs caméras. Je longeais cette voie d'autoroute et évidemment, devant moi un taxi en panne était sorti de son véhicule, comme par hasard. Je décidais d'éviter la route et montais en équilibre sur le mur de 15cm de largeur. A gauche, la végétation montait à pic, en contrebas à droite environs 20m il y avait l'autoroute principale avec un échangeur, à ma gauche a quelques 100m je pouvais apercevoir la gare, ses grillages et ses voies que je n'avais pas encore pu percer. Je marchais en équilibre sur ce muret jusqu'à arriver à son sommet. Arrivé au sommet, j'étais au-dessus de l'autoroute principale, je descendais du mur en m'agrippant à un arbre. J'étais encore piloté à distance par une force supérieure qui m'amenait parmi les fourrés à découvrir des citernes d'eau, les mêmes que celle qui étaient livrées en ville, cependant celles-ci étaient remplies d'une substance jaunâtre et scellées avec de la cellophane. C'étaient des armes chimiques j'en étais certain. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ? Ces citernes de produit chimique avaient été entreposées là stratégiquement et lorsque ce serait nécessaire, une petite équipe pourrait facilement en déverser le contenu sur l'autoroute en contrebas, qui était un des axes principaux de la ville. Est-ce que quelqu'un prévoyait un attentat ? Était-ce une mesure de sécurité ? Quel était le contenu de ces citernes ?

Mon agitation restait intense et je continuais encore quelques heures à tournoyer autour de la gare pour en trouver une entrée non sécurisée. Je m'arrêtais dans un chantier fermé, et je trouvais une bouteille d'eau de coco dans un frigo, que j'hésitais à boire mais ma soif eu raison de moi et j'en pris quelques gorgées. Un prospectus avait été laissé la, « How are you mate ? Your Aussie Friends ». Plus rien ne m'étonnait à ce stade, la situation me semblait désespérée et où que j'aille il me semblait qu'on avait déposé stratégiquement des

symboles synchrones… Ou alors, peut-être était cela la paranoïa ? Ou était-ce ma propre création, ma réalité se matérialisait-elle au gré de ma pensée ? Mais alors, qu'est ce qui était réel ?

Les quelques gorgées d'eau de coco avaient de nouveau accru la panique. Je rentrais dans un souterrain face à la gare, car j'avais aperçu un agent du Mossad, basané et menaçant, adossé devant l'entrée de la gare. La gare ne rouvrirait qu'à 5 heures du matin. A la sortie du tunnel, adossé de la même manière, un type du même air. Il se contentait de me regarder de manière inquiétante mais mon cœur emballé, je passais devant lui, pressais le pas et me retournant par-dessus mon épaule j'aperçus qu'il me suivait. Je traversais une route et je courrais désormais carrément et m'engouffrais dans la première cage d'escalier ouverte. Je montais 50 étages en courant sans décélérer, arrivé dans la cage d'escalier un message au mur m'attendait, récemment écrit en rouge sang : « I like fat women ». Je me rappelais très clairement avoir prononcé cette phrase récemment, lorsque je raccompagnais deux collègues du Ju Jitsu d'une compétition, Ben de la Australian Navy Signal Corps et Heenok qui s'engageait dans la Royal Air Force, et que nous nous racontions des histoires de cul, notamment celle où redevable, j'avais rendu la monnaie de sa pièce à une grosse Indienne sous forme de paiement en nature, pour son invitation à diner. J'avais tenu cette phrase mot pour mot : « I like fat women ».

Je me sentais en relative sécurité sur ces toits, et j'avais un visuel sur la gare, sur la rue et la possibilité de me poster derrière un muret, armé d'un cul de bouteille de Jack Daniels brisé, et j'avais confectionné une corde de descente en rappel de quelques vieux câbles qui trainaient la, au cas où. Il y avait quelques allers et venues d'un jeune qui venait fumer sa cigarette sur le toit et ne semblait pas me prêter une attention particulière. Je pouvais me reposer quelques minutes après cette ascension, et assis j'observais le bâtiment en face de moi, où sur le toit s'étaient tout juste postés 3 jeunes chinois d'une douzaine d'années. Surprise, juste en dessous d'eux en grandes lettres : Alliance Française – et j'y voyais une silhouette qui m'observait, allumant et éteignant la lumière.

Après y avoir passé une heure, le fumeur se faisait plus insistant et il avait remarqué ma présence il était décidé à me faire remarquer qu'il m'avait remarqué, en m'interpellant. Je descendais l'immeuble, muni de mon sac et de ma bouteille cassée, et j'atteignais un étage ou j'apercevais un balcon intérieur et de nombreux petits appartements. Je recherchais discrètement un endroit où je pouvais m'installer en attendant l'ouverture de la gare. Je parcourais les couloirs, avec toujours la sensation d'être épié. Je tentais plusieurs portes, jusqu'à en trouver une ouverte. J'entrais dans une petite chambre en pagaille, et sur un vieux sommier dormait un chinois profondément. Je m'installais au sol de la chambre, déposant mon sac j'ouvrais le frigo pour y saisir une bière dont je bus une gorgée. Trente secondes plus tard, le gardien vint ouvrir la porte pour me mettre dehors, je lui demandais si je pouvais récupérer mon sac, il m'y autorisa, heureusement que je n'avais pas une TROP mauvaise dégaine pensai-je. Il me virait en restant poli, comme Chinois, et avant de partir il me demandait : « vous êtes avec qui ? » Je portais un polo le coq sportif que je lui indiquais en lançant : « I'm French ». A la sortie, je me trouvais au milieu du quartier rouge. Beaucoup d'Africains sillonnaient les rues et semblaient être à ma recherche ; je pris rapidement la tangente pour un jardin public. Dans ce grand jardin, j'apercevais des mouvements, me sentant de nouveau pourchassé, je laissais mon sac à dos sous un banc, temporairement. Je me planquais dans des fourrés, couché au sol, j'entendais les voix de mon rêve précèdent me dire « Stay put », et soudain, « GO ». Je m'empressais de courir et j'escaladais une barrière, puis une autre. Je traversais un chantier pour aboutir dans un autre jardin, sans mon sac. Merde, un de moins.

Dans ce jardin public, je découvrais la misère Hong Kongaise : des tentes, des bouteilles de soda vides et des clochards drogués. Ces boissons avaient quelque réactif chimique, tout comme les climatiseurs, qui produisaient lorsqu'ils tentaient de se déshydrater ou de se tenir au frais, des effets néfastes. Ces clochards socialement déclassés avaient épuisé leur score social et restaient bloqués en bas. Peut-être en était-il de même de l'alcool chez nous ? On s'envoyait des bouteilles de pinard et l'une après l'autre, on empêchait notre propre élévation, en partie de notre plein gré et par vice et addiction, et en partie par dessein. Ici, c'en était autrement,

même boire l'eau ou respirer l'air étaient dangereux, car peut-être y avait-il un système automatisé, une sorte de « social scoring » qui allouait une note pour vos actions, classait la population et activait ce système électromagnétique dont les réactions néfastes se faisaient sentir lors de la consommation de certains produits quotidiens, et rendaient virtuellement impossible pour une partie des gens de s'extraire d'un système infernal qui n'intègre par le pardon, afin de remonter la pente… Hong Kong subissait-elle une attaque électromagnétique ? Ces bouteilles de produits chimiques entreposées le long des grands axes y participaient-elles ? Finalement, les seuls en liberté étaient-ils ceux hors système, les dealers, les prostitués, les truands, les non-vaccinés vivant dans les bas quartiers en tribus de la débrouille, ces mafieux à qui on ne peut pas vraiment en vouloir de tenter de survivre et qui sont en fait les garants de la protection informelle de ce système de contrôle mental ? Un système perdant – perdant, où vous êtes nécessairement mouillés : si vous vous en prenez à la mafia on vous met hors d'état de nuire par voies mafieuses, par la méthode que j'expose ici, si vous jouez le jeu de la société, on vous corrompra tout ou tard et vous fera un jour tomber, par voies légales. « Ils » contrôlent les voies légales et les voies mafieuses.

En sortant du parc, j'aperçus une bande de jeunes en djellabas sortir d'une épicerie de nuit. Ils buvaient du Pocari Sweat.

Je me remis à courir.

16

Cela va vraiment mal lorsque vous commencez à ressembler à votre photo d'identité.

Anonymous

J'arrivais du côté opposé à la gare, vers 4 heures du matin, sur une route non loin d'un port de fret où dormaient des péniches sous le regard des tours de conteneurs entassés. A côté de moi s'était arrêté une ambulance, comme m'invitant à y monter. L'idée m'avait effleuré l'esprit, car j'avais perdu l'ordinateur et je ne voyais pas d'issues à mon état, car j'avais très soif et chaque gorgée produisait chez moi les réactions que nous avons vues.

Je passais mon tour pour l'ambulance, j'apercevais un groupe de vielles faisant son Feng Shui sur un passage à niveau, et une rue descendante menait à l'accès au port. A quelques 40 m, au milieu de cette descente, deux jeunes chinois avaient installé un appareil photo avec un objectif télescopique pointé sur moi, ils me prenaient en photo. Je marchais vers eux étonné qu'ils soient ainsi installés, puisqu'il n'y avait rien à prendre en photo, peut-être attendait-ils le lever du jour pour un cliché du soleil levant, et je passais à côté d'eux, et ils ne me prêtèrent aucune forme d'attention, malgré qu'ils vinssent de déclencher sur moi leur caméra. C'était comme s'ils ne me voyaient pas. J'avais passé le stade de l'étonnement, et moi non plus ne réagissais plus vraiment et continuais mon chemin vers le port.

La fatigue était désormais teintée de désespoir et je songeais à m'embarquer dans une péniche pour partir loin, aussi loin que possible. Je m'assis devant-elles et y songeais sérieusement quelques minutes jusqu'à ce que je conçoive que je ne saurais pas démarrer un tel engin et que je risquais simplement d'aggraver mon cas, et qu'après tout j'avais encore un ordinateur contenant les preuves, tout n'était pas perdu. A côté de moi il y avait encore un de ces distributeurs et j'achetais une bouteille d'eau, conscient de l'effet qu'elle aurait sur moi, mais assoiffé j'en bus une pleine bouteille. Je me retournais et l'ambulance était juste là, derrière les grilles du

port, elle m'attendait, j'hésitais encore mais il était l'heure d'ouverture de la gare et je me remis en route, moins agité que d'habitude bien que les voix fussent de retour. Cette fois c'était Isabel Marias qui me parlait – il fut possible qu'Isabel fut réellement derrière les manettes, elle avait travaillé avec Meier d'IBM et était originaire des Philippines, elle aspirait à rejoindre ASIO. J'atteignais la gare, les nombreux écrans publicitaires qui habillaient les halls répétaient en boucle d'agaçantes contines enfantines. Je sentais la voix d'Isabel dans ma tête et l'expérience était plus bienveillante qu'elle ne l'eut été avec MT. Je ne me cognais plus dans les murs, je prenais moins de risques et en somme elle était un pilote bien plus tranquille.

J'arrivais à un guichet pour commander un billet de train pour Shenzen – la jeune fille n'avait qu'une première classe à me proposer. J'acceptais et passais le premier portique ou ils scannèrent mon billet et je me laissais distribuer à travers les files par les travailleurs matinaux. Je n'avais pas fière allure, poussiéreux, suintant et sale. J'attendais derrière une grille tachant de ne pas m'endormir, la grille ouverte je marchais quelques centaines de mètres jusqu'à arriver au passage frontière. Je rejoignais la queue, comme tout le monde. Devant moi, un grand israélien. Je me retournais et derrière moi barbu d'une cinquantaine d'années, style Spielberg ; je le saluais et regardais son passeport d'un air résigné, Américain, et lui adressais un « Y'a nulle part où aller hin », il me répondit « On est là, mec ». Je laissai passer l'américain qui posait trop de questions et j'arrivai à la vérification des passeports. Ils le scannèrent, regardèrent l'écran d'un air pas net et je voyais leurs mines se décomposer : d'un ton ferme et agressif ils m'invitèrent à me mettre sur le côté. Moi je me demandais ce qui était écrit là. J'aimerais vraiment le savoir ! Je commençais vraiment à m'inquiéter, avait-on piraté mon identité ? Je compris tout de suite la puissance du système – les garants de vos identités ont pouvoir de vie ou de mort. Ils contrôlaient TOUT !! Ou peut-être n'avais-je pas été piraté et que c'était simplement mon profil en Chine, et qu'il ne leur plaisait pas du tout…

A y repenser, j'aurais préféré qu'il eut été piraté, tout comme ça avait récemment été le cas de mon LinkedIn.

Ils m'installèrent dans un box pendant 30 minutes avant qu'un agent ne vienne m'interroger : avez-vous un visa ? Finalement, pour Shenzen aussi il fallait un visa… Pourquoi vous voulez aller en Chine ? Ou sont vos affaires ? Je leur explique que je dois passer un message à la Chine que c'est important. Ils rient, et dirent « ah vous êtes une sorte de James Bond ? Vous ne pouvez pas voyager comme ça Monsieur, il vous faut un visa ». Et je demandais à la jeune femme ce qui était écrit dans mon profil parce que ça captait désormais toute mon attention, elle refusait de répondre. Elle s'adressait à moi avec grand mépris. Je lui demandais si je pouvais avoir de l'eau, elle répondit dans un soupir exaspéré : « hum, et en plus il veut de l'eau ! ». Je n'eus pas d'eau.

On me fit patienter encore 1 heure durant laquelle je ressassais l'histoire de ce français envoyé en camp de migrants et j'envisageais que ce fut ma prochaine destination vue la gueule de la flic…

Ils délibèrent sur mon sort, et sans plus d'information un vigile s'approcha et me fit marque de le suivre « Follow me ». Nous passâmes une porte, puis une autre, dans l'envers des halls de la gare, il m'amena dans une pièce grise sinistre en sous-sol, me fit marque de patienter. Je patientais dans ce qui me parut avoir duré une éternité, nous reprîmes, le vigile saluait ses collègues en les croisant. On arriva à une porte devant laquelle nous nous arrêtâmes quelque temps, il passa derrière un poste de garde ou il allait récupérer une clé enfermée dans une boite au mur qu'il ouvrit avec un passe RFID bouclé sur une ficelle extensible attachée à sa ceinture. Il ouvrit la porte. C'était l'extérieur. Il m'avait mis dehors. Ouf. C'est dur de n'avoir aucun contrôle sur son sort, je n'étais pas habitué à ça, faire confiance au système… Autant faire confiance à Dieu !

Je rejoignais la première bouche de métro. On me mit un journal gratuit en main, en anglais. Il y avait des changements internes sur la gestion de l'arsenal nucléaire en Chine ; Twitter s'appelait X ; l'intrication quantique avait l'allure du Ying Yang. Je retournais au Love Hôtel, un ordinateur en moins.

16

Le peu d'hommes qui ont su quelque chose, et qui ont été assez fous pour ne point garder leur secret dans leur propre cœur, ceux qui ont découvert au peuple leurs sentiments et leurs vues, ont été de tous temps crucifiés et brulés.

Goethe, Faust

De retour à l'hôtel, j'étais une nouvelle fois accueilli par la jeune fille et le vieux étonnés de me voir arrivé par la porte, pensant que j'étais toujours dans la chambre. Il était 7:30 du matin, je n'avais payé que quelques heures et l'heure était passée, la jeune femme avait essayé d'appeler la chambre sans succès et le vieil homme lui avait défendu d'essayer d'accéder à la chambre, se doutant que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Il me priait de quitter les lieux mais je négociais moyennant paiement et complément, de conserver la chambre encore quelques heures pour que je rassemble mes affaires.

Je récupérais mes affaires immédiatement, mon téléphone et l'ordinateur restant, et je rejoignais le toit de l'immeuble ou j'avais caché 2 bouteilles d'eau fraiche. C'était le petit jour, et au lever du soleil le ciel était trouble et orange, une nuée blanchâtre recouvrait la ville.

Je rejoignais la cage d'escalier découverte la veille et ouverte en contrebas d'où je sortais le barbecue et la bouteille de gaz, comme pour m'installer. Je sentais en moi une énergie nouvelle, et cette fois-ci il semblait que c'était Zlav qui avait pris le contrôle. Zlav c'était un ami Franco-Russe, ex-commando dans l'armée française. Peut-être que mes handlers précédents avaient pris une pause pour se reposer eux-mêmes ? Pour me laver, je me mis en slip, j'ouvris une des citernes d'eau de pluie dans laquelle je me baignais et me frottais. J'ouvris l'un des sacs a zip qui contenait les quelques affaires que j'avais acheté la veille, jour qui semblait déjà lointain, et je m'habillais avec ce que j'y trouvais. Je descendis ensuite le premier palier d'escaliers et devant une première porte blindée de barreaux métalliques se trouvait une pile de lettres, vieille de quelques années probablement vue la poussière. C'était abandonné, si seulement je pouvais y accéder. Je remontais, j'inspectais la façade, il s'y trouvait

un climatiseur et un rebord. On devait être au quinzième étage, mais ça se tentait, en deux fois, je sautais par-dessus la muraille, descendais sur la clim et me retrouvais sur le rebord face à la fenêtre de l'appartement, visiblement vide et insalubre mais ça ferait l'affaire - par terre sur le balcon j'apercevais un vieux cendrier en fer – Bingo. Je l'utilisai pour casser la vitre et j'arrivai à y faufiler ma main pour atteindre le levier du volet et ouvrir la petite fenêtre en grand, et m'y insérais tête la première.

La pièce était délabrée, sale, complètement vide si ce n'est un tapis de sol pourrave et au mur un vieux poster de yoga tout jauni, celui avec les différents Chakras. Bizarre. C'était trop beau pour être vrai. Je me décidais vite de m'y installer, je m'y sentirai en sécurité avec la porte blindée et j'avais tout ce qu'il me fallait pour y rester. L'énergie avait changé chez moi et j'allais chercher du matériel de nettoyage, un seau, une serpillère, je ramenais le chevalet et les peintures, ça pourrait m'occuper. Je commençais le nettoyage pendant une heure ou 2, installais le BBQ et la bouteille de gaz à l'extérieur et songeait au prochain bout de viande, j'avais même un aloe vera et du matos de muscu. Que demande le peuple ? Je dressais la liste de ce dont j'avais besoin et la priorité était de changer la serrure et le verrou pour avoir une clé pour aller et venir et pouvoir laisser mes affaires en sécurité. D'ailleurs, je cachais mon passeport en lieu sûr, ainsi que quelques autres effets personnels.

Je commençais à repérer les alentours du toit pour voir si je ne trouvais rien d'utile, je découvrais une prise électrique active, un modem, une échelle. Alors que je faisais mon repérage je sentis soudainement un changement d'ondes. Les handlers malveillants venaient de se réveiller et « ils » m'avaient hacké de nouveau… j'entendais leurs voix se moquer de moi en me faisant mener certaines actions : « ils » me faisaient brancher les prises tout en bloquant l'usage de mes bras, ce qui rendait la scène ridicule, « ils » me faisaient aller dans des directions contradictoires, je pouvais contrôler très légèrement mes directions, mais ce fut chose pénible… « Ils » me disaient que je pouvais sauver le monde mais que j'allais tout foirer et d'autres moqueries du genre.

« Ils » me firent éventuellement me saisir du sac à dos restant et me firent sortir sur le toit. Avec le sac sur le dos, je montais sur un autre toit et j'escaladais, à la vue de tous car les bureaux d'en fasse commençaient à s'emplir, et en ressentais les regards négatifs portés sur moi, en ces micro-pulsations que je reconnaissais désormais et je menais cette étrange danse, luttant de toute ma volonté contre les instructions contradictoires qui m'étaient envoyées. Ce qui me sembla alors évident, c'est que 2 groupes de hackers s'opposaient, ou bien, c'est ce qu'ils voulaient me faire croire. Il s'agissait très probablement d'une simulation grandeur nature. C'était ainsi que se passaient les entrainements d'hacking professionnels : une équipe Red et une équipe Blue s'affrontaient, une équipe devant mener à bien un objectif de piratage et l'autre le contrer. L'un des deux groupes était beaucoup plus puissant que l'autre : il y avait la brute force d'un côté, et la manière douce de l'autre. Il me semblait bien que ces deux forces participassent d'une même simulation, qui n'eut peut-être rien à voir avec le contenu de mon ordinateur, bien que je veuille encore le croire… C'est bien le sac à dos qui fut leur objectif – ils me firent sortir sur le toit pour l'avoir en visuel. Ils avaient déjà réussi à m'en faire perdre un et je ne pouvais pas perdre le deuxième, c'était ma dernière chance de sauver le monde… par la force de ma volonté propre ou par reprise en main de l'équipe bleue, je parvins à extraire l'ordinateur et à le cacher quelque part tout en gardant mon sac sur le dos pour en simuler la présence auprès des satellites. Je ne suis pas tenu de partager lieu avec vous ici, car je l'espère, il s'y trouve toujours, presque unique preuve de ma santé et éventuelle preuve d'un complot mondial contre les peuples. Rien que ça.

Le hack s'était maintenu un petit moment avant de se calmer. Je descendais jusqu'à la porte donnant sur la rue, des passants occidentaux tournaient la tête et prenaient note de ma présence. Je remontais et m'assis 5 minutes pour réfléchir. Je recommençais à prendre des notes : « c'est Meier, IBM c'est évident ». J'ai soudainement senti cette odeur métallique nauséabonde inonder la pièce. Sur mon téléphone, un pote français venait de m'envoyer une photo de lui : il portait un masque à gaz de la seconde guerre mondiale, de ceux kakis que portaient les artilleurs au lance flammes, avec un tube et un filtre a cartouche. Le gaz nauséabond s'infiltrait de toutes parts. Je tentais avec un moment avec film

plastique de boucher la fenêtre cassée, impossible, le souffle était trop puissant et le bâtiment trop mal isolé. De l'immeuble d'en face, de grandes turbines rejetaient le souffle de l'air conditionné dans ma direction. A travers les fenêtres, j'apercevais des cartons ou c'était écrit : « Meyer ». Comment s'en protéger ? La seule solution était la fuite. Je montais sur le toit car l'entrée du bas était cernée, et je trouvais une autre cage d'escalier, enfonçais la première porte. Il y avait un autre appartement, inhabité mais il y avait là un lit et un frigidaire en marche. Je faisais tourner l'eau du robinet, j'avais soif. Cette odeur nauséabonde me signalait de ne pas la boire. J'allumais la lance à incendie, un puissant jet d'eau en sortit et l'odeur encore plus abominable rendit mon maintien dans cet appartement impossible, je suffoquais presque et désertais.

Je quittais le bâtiment pour la rue, l'odeur persistait, mais légèrement, tant que je me tenais loin des climatiseurs. Avec quelques pièces j'achetais à une marchande qui vendait des vieilleries un sac amphibie dans lequel je plaçais mes cartes de crédit, ma montre et les quelques affaires que j'avais emporté avec moi, un sac de couchage, la carte de l'hôtel. J'avais faim, j'achetais un pamplemousse et une boite d'œufs que je fourrais dans mon sac. J'arpentais les rues de centrale HK, constatais que des boutiques qui vendaient des peintures à l'huile, des toiles de lin, des cadres ; je cherchais un endroit au calme, je me rappelais Kau U Fong Park, son échiquier et son restaurant français.

Je m'y rendais, jusqu'ici pas de news de Julien.

17

La connaissance est la résolution [resolutio] sûre et indubitable, par l'expérience, de toutes les opinions concernant la vérité. […] Nous ne pouvons dissiper aucun doute si ce n'est par l'expérience, et il n'existe pas de meilleure façon de la mener que sur nous-mêmes.

Gerhard Dorn

Je passerai sur l'épisode du parc épisode que j'ai déjà conté en chapitre premier et qui s'était soldé par un plongeon dans le port de HK, et vous avez maintenant, je l'espère, une meilleure idée de comment j'en étais arrivé là.

On m'entreposait dans un couloir du Queen Mary Hospital, derrière des rideaux entre-ouverts, triage ou étaient parqués les patients amenés en état stable par les ambulances ; ça sentait l'hôpital, c'est-à-dire cette odeur de teinture d'iode et de solution Lugol mêlées à celle des désinfectants chlorés, et dont j'avais toujours eu une aversion sans nom. Ça avait l'air relativement calme, mais des infirmiers se pressaient tout de même à droite à gauche. J'apercevais depuis mon brancard le hall d'accueil, et sur une chaise, devant une porte à double battants ouverte, se trouvait ce même agent, assis et regardant fixement dans ma direction.

Mes membres inférieurs étaient encore paralysés, mes pieds recourbés vers l'intérieur et mes mains figées. Une infirmière vint me demander ce qu'il s'était passé. Je lui expliquais que j'avais nagé dans la baie. Elle voulait savoir si c'était une tentative de suicide, je lui expliquais que mes membres étaient paralysés et que c'était la solution que j'avais trouvé pour y subvenir, en somme que ce n'en était pas une, et elle voulait savoir si j'avais bu la tasse ou si je me noyais, auquel je répondais de la négative, mais elle voulut quand même faire un scan de mon cerveau dans un IRM, ce qui me parut judicieux, rapport à mes membres. Après la sortie du tunnel électromagnétique, on me reposa au même endroit et on entreposa à mon côté un jeune Sud-américain qui se mit à boire des sodas et à jouer avec son téléphone, il se prenait en photo et semblait aussi me prendre en photo. Son attitude et son état ne présentaient

aucune anomalie, et je me demandais pourquoi il était là… et dans le hall j'apercevais l'Israélien du Mossad de tantôt, ou tout du moins ce que j'avais moi-même désigné comme tel. Le problème de ce système, c'est qu'on est plus ou moins dans Matrix : il semblait que n'importe qui pouvait se transformer en agent Smith…

L'infirmière était vite revenue avec les résultats du scan, ils n'avaient rien trouvé d'anormal, et je lui indiquais la paralysie et elle m'auscultait, mettant en doute ma parole. Ils avaient fait le tour de mes affaires et avaient trouvé une carte de Saruma. Ils semblaient connaitre l'organisation, ils se regardèrent et échangèrent quelques mots discrètement, puis on me déplaça pour me mettre au milieu d'un couloir, directement sous une bouche d'aération d'air conditionné qui tournait à fond au-dessus de ma tête. J'avais en tête que Saruma produisait elle-même du handicap afin de générer de l'activité, et j'avais cette image de Chronos dévorant ses enfants bien ancrée dans mon esprit, de ce tableau de Francisco Goya. Allait-on faire de moi un paraplégique comme ce fut le cas de Phil Chang et irai-je moi-même peupler l'un de ces group homes de la banlieue Australienne ? Allait-on me dépecer de mes organes les plus chers et me renvoyer dans une boite ?

Face à moi je voyais toujours l'agent, assis dans la salle d'attente du couloir, regardant fixement dans ma direction en attendant de connaitre mon sort. Au fil du temps, je sentais l'engourdissement de mes membres s'étendre à mon visage, et c'était comme si mon système nerveux central était complètement paralysé, rendant très difficile ma diction et ma prononciation, phénomène similaire à un stress qu'on pourrait ressentir lors d'une prise de parole publique où la gorge se noue, très serrée. Après une heure environs, une équipe de brancardiers étaient venus me chercher, et finalement l'agent s'était levé pour partir, comme assuré de mon sort et de ma destination, satisfait. Il semblait dire : mission accomplie. Ils me mirent dans un ascenseur en m'amenèrent dans une aile de l'hôpital où ils me trouvèrent un petit coin. Une infirmière me demanda : « Vous savez où vous êtes ? ». Je regardais autour de moi, à ma droite se trouvaient 4 lits dont l'un était occupé par un vieux chinois endormi, en face de moi s'en trouvaient 6 dont trois du milieu furent occupés par des vieux et dans le fond, des fenêtres opaques. Il

semblait que nous étions à une certaine hauteur. A ma gauche il y avait l'ilot des infirmiers, devant lequel étaient laissés des plateaux à roulette contenant des ustensiles et consommables médicaux, et entre nous traversait un couloir duquel je pouvais voir l'entrée de l'aile, avec une porte automatique dans le fond a environs 30m et de part et d'autre duquel se trouvaient des stations de soins identiques à celles où je me trouvais. Derrière moi le couloir continuait environs de la même distance, une salle d'isolement vitrée où se trouvait un patient et encore des lits. Je constatais que cette aile ne contenait que des vieux. Je répondais à l'infirmière : nous sommes aux phases terminales. Mais pourquoi donc m'amener aux phases terminales ? Ou alors, était-ce l'oncologie ?

Assez vite, je reçus la visite d'un docteur, un petit chinois tout maigre qui venait faire sa collecte d'informations. Je lui expliquais la paralysie, il me demandait : « vous êtes sûr que vous êtes encore paralysé ? » Et je remarquais alors avec étonnement que je ne l'étais plus, à ses paroles la paralysie avait cessé, et il savait. C'est comme si j'étais arrivé là où on avait voulu m'amener depuis le début, et que mon destin verrouillé, il n'était alors plus nécessaire de m'imposer cette paralysie.

Je demandais de l'eau, on me faisait patienter. Je notais qu'on donnait au patient de droite une bouteille d'eau, l'une des vertes. Finalement, on me servit une bouteille d'eau rouge avec une paille, de celles qui avait déjà causé des troubles chez moi, mais j'avais très soif et j'en bus tout de même. J'expliquais au docteur qu'on m'avait empoisonné et que j'etais poursuivi. Tout ce petit monde s'exprimait assez bien en anglais et ils avaient des « attitudes occidentales ». Ils ne firent pas trop grand cas de mon récit. On m'avait servi quelque chose à manger, un poisson, possiblement du requin, et des légumes. Je le mangeais et il semblait que ma capacité à m'exprimer diminuait encore, si la paralysie physique avait disparue, il n'en était pas de même de mon nerf vague. Après une heure, une nurse qui semblait plus gentille que les autres, et qui paraissait savoir ce qui se tramait, était venu me proposer une décharge immédiate qui m'aurait permis de quitter l'hôpital sur le champs, elle tentait de m'encourager à signer le papier sur le champs, et je voyais par son comportement qu'elle agissait contre l'avis de l'hôpital et prenait elle-

même un risques en agissant ainsi : elle avait probablement compris que je n'avais rien à faire là et que quelque chose de mauvais se préparait. Elle m'expliqua que ce serait peut-être ma dernière chance. Bêtement, je refusais car j'avais encore l'image de l'agent qui m'attendait à la sortie, et je considérais que j'étais peut-être plus en sécurité dans l'hôpital pour l'instant qu'à l'extérieur.

La nuit se rapprochait et les lumières commençaient à s'éteindre, l'équipe des soignants se faisant plus légère, je pouvais deviner l'organisation des shifts, le passage des notes ou le « handover » entre les soignants, l'extinction des feux et ce cycle permanent donnant vie à la structure. Tout était ritualisé, codifié, hiérarchisé et l'ensemble du processus s'il était méthodique était par bien des aspects mécaniques. L'hôpital était une structure organique faite de règles qui lui sont propres, une machine à soigner où les soignants, par la puissance hiérarchique et règlementaire avaient peu de marge de manœuvre et souhaitaient se mouiller le moins possible, car l'organisation avait cette tendance à jeter au feu leurs employés pour protéger sa réputation, que ce soit pour erreurs médicales ou pour erreurs organisationnelles. Ceux qui s'en sortaient le mieux dans cet univers, c'étaient les enfoirés qui se couvraient au maximum et qui jouaient le jeu de la loi non écrite, celle de l'omerta et celle qui consistait au « je te tiens tu me tiens ». Je l'avais vécu chez Saruma, c'était ainsi partout et les conséquences de l'hôpital plaçaient les risques à un autre niveau.

Les soignants m'apportèrent une couverture, c'était une couverture identique a celle de Big Phil, ce patient qui avait été interné à l'hôpital St Vincent de Sydney à cause de son syndrome de Wernicke-Korsakoff. Il en était sorti dans une chaise roulante. Je demandais d'uriner, et on voulut me mettre une couche, et je refusais fermement malgré mon apathie et on m'apporta un urinoir. On me fit maintes prises de sang desquelles je n'étais pas ravi mais auxquelles je me pliais. On m'en avait bien pris 15 éprouvettes. Je me demandais si le sang d'un suicidaire n'avait pas une valeur accrue, c'est ce que j'avais lu à propos de l'adrénochrome… le sang d'un individu terrorisé se chargeait d'adrénaline dont raffolaient les puissants pour certaines vertus spirituelles ou psychotropes, il existait un marché noir pour ce sang-là, autour de 20,000AUD/l que

j'avais lu. Bien que j'eusse trainé beaucoup dans certains milieux, je n'en avais jamais moi-même constaté l'utilisation.

Quand vint l'extension des feux, il se passa quelque chose de très étrange. J'entendais une voix, et je l'identifiais comme celle de Colin Brophy. Je voyais ce personnage, entouré de son assemblée des 12 qui avaient le contrôle opérationnel chez Saruma et auxquels j'avais donné une présentation avant ma fuite de Sydney, et ils voulaient me faire une démonstration. Les lumières du hall se mirent à clignoter et la voix me montrait ce dont elle était capable : soudain, les portes s'ouvrirent et je vis débarquer des soignants avec un brancard, ils étaient agiles et avaient le pas léger, ils fonctionnaient ensemble de manière coordonnée et impressionnante, ils se passaient les objets d'un geste précis, se communiquaient les notes et installèrent en face de moi un vieil homme dans un brancard qu'ils soignaient, comme pour me démontrer leur technique. Le niveau de précision de leur travail, leur concision et leur vitesse d'exécution lors de cette démonstration était impressionnante, et soudain la voix m'avait dit « à ton tour maintenant ». Et soudain, l'ensemble des soignants s'étaient mis à marcher d'un pas lent ; ils faisaient tomber les objets ; ils boitaient, s'exprimaient mal, faisaient des aller-retours inutiles et surtout ils avaient une aura imprécise. Et j'avais désormais devant moi un cirque effarant pour un hôpital. C'est comme si on m'avait donné, dans cet hôpital, la possibilité de jouer à Dieu, pour m'apprendre quelque chose… si jusqu'ici tout avait été très bizarre, ceci atteignait désormais des summums et je ne m'étonnais plus de rien. Je subodorais que je devais régler au mieux cet univers, car de mon réglage dépendraient les soins que les autres patients et moi recevraient après tout, et puisque mon bloc-notes semblait s'impacter depuis quelques jours dans la réalité, j'en fis usage et je notais les paires, tout en constatant, comme dans une expérience vidéoludique, l'impact de mes choix dans la réalité, de la manière suivante :

« Régler Ordonné en + et désordonné en – ».

Et j'apercevais les soignants se redresser légèrement et apparaitre plus ordonnés. Puis je réglais les critères tels que la gentillesse en + et méchanceté en -. Mais je constatais vite que ce réglage ne

fonctionnait pas correctement, puisque les qualités exagérées devenaient éventuellement des défauts, les soignants passant leur temps au chevet des patients à sourire, et d'autres rangeant à l'excès les placards… Je repensais alors au symbole du Yin Yang et à l'intrication quantique, aux circuits électriques et je me décidais à équilibrer les circuits de la manière suivante : « Régler Ordonné en ++ et désordonné en -- ; régler Désordonné en + et Ordonné en – » et ainsi constatais-je qu'il y avait une amélioration, les soignants tendant vers la gentillesse mais capable de méchanceté à bon escient, et capable de transitionner d'une tache à une autre sans accorder TROP de soins aux détails.

Je me pris évidemment à cette opportunité unique de jouer à Dieu, sans savoir si mes choix s'impactaient à l'extérieur de cet hôpital, ou si mon réglage se cantonnait à l'enceinte de cette aile, quoi qu'il en soit, ici mes choix entraînaient une répercussion directe sur l'environnement et peut être me permettraient-ils de mettre en place un modèle efficace et utilisable.

Puis, ça s'était arrêté soudainement et c'est autre chose qui démarrait : j'entendais ma propre voix émise sur les hauts parleurs, je bredouillais et j'émettais des sons. Il est toujours très désagréable d'entendre sa propre voix, particulièrement lorsqu'elle est distordue et incapable de prononcer un mot correctement. Jouait-on une sorte de moquerie avec des complexes chez moi enfouis ?

Puis, j'entendis les cris d'un patient dans une salle derrière moi. C'étaient les cris de mon père. Des râles de colère et d'agacement dont j'avais entendu les accès toute ma jeunesse, contre ma mère. Woooo, Haaaaaaaa, l'exacte même intonation, sans mots prononcés, mais c'était les siennes, il n'y avait pas de doutes possibles.

Puis la voix dans ma tête me demandait de faire des choix, de choisir un futur, d'exprimer mes désirs. Et à chacune de mes tentatives j'entendais la contradiction par un râle évocateur, incapable de satisfaire le désir de mon précepteur. Puis, cette voix me demandait d'énumérer les défauts de mon père ce qui revenait en quelque sorte à un meurtre symbolique, ce que je fis, puis « il » me demandait d'en nommer les qualités. Je notais que c'étaient nombre de ses défauts qui permettaient l'existence de qualités comme la persévérance,

l'intransigeance, la ténacité et l'originalité du personnage… « La voix » me demandait de régler mon univers suivant ces qualités et ces défauts afin d'y apporter l'équilibre, mais dans un tour de passe-passe « il » inversa ces choix, faisant des défauts de mon père mes qualités et de ses qualités mes défauts. Quelle horreur. Et j'entendais ce contradicteur omniscient se moquer de moi, il me jouait des tours et quel que furent mes choix profonds, il pouvait me contredire et en inverser l'issue afin qu'elle fût négative… C'était le grand contrariant, le contradicteur, le diable et je ne pouvais rien faire d'autre que de subir cette torture psychologique. Pour quelque raison que ce soit, le grand contrariant avait une aura perceptible, c'était celle d'Eric Meier, le designer de chez IBM. Il y avait de ces archétypes ou de ces archontes, que j'avais déjà croisé quelques fois et que je pourrais reconnaitre entre milles.

Cette nuit, les cris de mon père me poussèrent à me lever et à aller vérifier si ce n'était pas lui qui était là, gueulant et poussant des râles, et quand j'arrivais au lit d'où venaient les cris, c'était un vieux chinois souffrant qui les poussaient.

Je vérifiais au passage s'il n'y avait pas une sortie que je pouvais emprunter avant d'être rattrapé par un infirmier et raccompagné au lit.

18

Avec le Diable, une discussion sur la religion est inévitable, car il la réclame quand on ne veut pas se soumettre à lui sans conditions. […] Si jamais tu as cette rare occasion de parler au Diable, n'oublie pas de te confronter sérieusement à lui. Car il est ton Diable, après tout. Le Diable est en tant que contradicteur ton propre autre point de vue.

Jung Le livre Rouge, Liber Secundus, L'homme en Rouge

A l'aurore, vers 6 heures du matin, la nouvelle équipe prenait place pour son shift du matin. Julien avait été prévenu, et je l'avais vu arriver à l'hôpital pour me voir, il clignotait en noir et blanc, avec des flashs de rouge, et ça me rappelait très nettement cette ombre que j'avais aperçu lors de la fête de Noel. Il vint à mon chevet, comme pour vérifier que je fusse hors d'état de nuire, et il semblait satisfait. Ce fut une visite rapide, et il repartit.

Chez les soignants, je reconnaissais de nombreux archontes : Jordi Pocock le fourbe, Franck Vallo le faible jaloux, un archonte de Julien, l'archonte de la confiance en soi et de la force brute, celui du notable juif du type Meyer Habib, faisant partie des archontes de l'équipe RED. Je notais plus subtilement la présence d'archontes d'assistance, de ceux de l'équipe BLUE : celui du catholique, celui de Lango le tamil et celui de Isabel Martin. Ces archons se manifestaient par des signes et des symboles, et étaient tous plus ou moins soumis à mes choix de réglage. Les rouges étaient là pour me nuire et les bleus pour m'aider, ils s'affrontaient en contrôlant les soignants dans l'enceinte de l'hôpital, les bleus utilisant des signes beaucoup plus discrets que les rouges : par exemple, Isabel frottait mon bras droit, elle se manifestait lorsqu'on me mettait le brassard pour la prise de la tension. Lango se manifestait en un voisin de droite, en agitant un drap lorsque mes décisions étaient les bonnes et en se tapant la tête lorsqu'il les jugeait mauvaises. Je reconnaissais ce signe. Une des contraintes de l'équipe rouge, constitué principalement des soignants, était le respect des roulements. Leur objectif était de m'injecter du poison et de me magnétiser, tout en ne me permettant pas de régler l'univers d'une façon m'étant favorable. Face àmoi, sur le chariot des médicaments,

ils avaient placé en évidence une pochette avec le label « BLOOD WITH ICE », en d'autres termes, une seringue contenant du sang mélangé à de la ICE, qui était un type de de méthamphétamines répandu en Australie et qui causait chez moi une vision d'horreur.

Je vis rentrer un jeune docteur entouré d'un poulailler d'infirmières : c'était le même archonte que l'anglais du magasin de camping, c'était l'archonte de la confiance en soi. Il entra en me jetant un regard de haine et disant : je ne vais faire qu'une bouchée de toi. Sa démarche et ses gestes étaient clairs nets et précis, il dominait son auditoire par son charisme médical et son rang. Et je constatais l'archonte catholique arriver, en ce que son aura était un rappel d'un certain Brandon, du Ju Jitsu, et lorsqu'il abaissa son masque et me fit un sourire caractéristique et complice, et tenta de saboter le travail du Docteur en chef en lui donnant des avis contraires ; malheureusement ce dernier avait trop de soutiens parmi les soignantes et ne put empêcher la survenue de la piqûre, et le docteur arriva derrière moi et me piqua malgré mes efforts pour l'en dissuader… et j'avais compris que l'archonte catholique me disait que je devais agir, faire quelque chose pour me défendre et participer sans quoi il ne pourrait contrer les archontes rouges.

Puis après quelques heures je repris mes esprits et le « jeu » recommençait. Je me remis à régler l'univers afin d'atteindre un réglage optimal, cependant les soignants de l'équipe rouge faisaient leur possible pour m'en empêcher. Face à moi, les 3 vieux s'étaient pris au jeu du réglage, et je me rendais compte cette fois que je pouvais influencer la partie simplement par la pensée, plus besoin de transcrire dans mon bloc-notes, cependant je le fis tout de même pour préciser la validité de mes réglages. Je rentrais ainsi dans un réglage détaillé, et je constatais que j'avais en face de moi les archontes des sages et des hautes autorités spirituelles d'Asie : le Dalai Lama, un maitre du Tao, et un maitre confucianiste Viet Namien ou sud-coréen. Ils s'étaient tous trois assis sur leurs lits, et je voyais qu'ils procédaient au même exercice que moi, concentrés, ils formulaient des pensées et cherchaient les compromis universels, afin de parvenir à un équilibre acceptable du monde, et de tenter d'éviter un conflit nucléaire d'envergure globale.

Je faisais mes réglages et notais leurs réactions positives ou négatives. Cela était notable dans leurs expressions et leurs postures. Je tentais de tirer la couverture à moi, et ce faisant j'attribuais à moi-même, à la France, à mes amis des traits positifs. Lorsque je me réglais moi-même en positif, je sentais un souffle et une fraicheur, et comme une odeur de fleurs, une circulation énergétique comme je n'en avais jamais connu auparavant. C'était peut-être ça qu'ils appelaient le nirvana ? Au contraire, en négatif je constatais que j'etais en état de dissonance cognitive : je sentais comme un courant électrique léger parcourir mon torse, une forme d'électricité statique très désagréable comme une micro-torture électrique. Ces premiers réglages étaient très mauvais : trop détaillés, ils créaient de la dissonance cognitive dans tous les sens. Eventuellement, j'en étais arrivé à un réglage ou j'étais au nirvana mais d'où le reste de l'humanité était en dissonance cognitive. Le régale égoïste à son paroxysme. Je recommençais donc à zéro, car ce réglage de solitude à la Macron était trop horrible pour être supportable.

Lorsque je réglais la Chine en négatif, je voyais arriver un groupe de 3 militaires en armes qui s'installaient au fond de la pièce, contre les fenêtres, et qui me regardaient. Lorsque je réglais la Chine en positif, mes soignants étaient remplacés par des Chinois ne parlant pas un mot d'anglais et qui me rudoyaient comme l'avait fait la chinoise au poste frontière… Je décidais de ne pas toucher à la Chine et de la laisser neutre.

J'en étais venu à faire certains réglages sur la politique, les nations, sur des personnages et des courants de pensée. Je réglais le système de social scoring centralisé en négatif, et le social scoring décentralisé en positif, Isabel était intervenue et m'avait prévenu qu'on ne pourrait pas faire cette expérience-ci, avec un système décentralisé. Puis j'avais réglé la finance décentralisée comme positif, le catholicisme comme positif, etc.

Et les autorités spirituelles s'étaient mises à tousser en face de moi, et le cardiogramme de l'un d'entre eux s'était mis à biper et je le voyais alors convulser. Un groupe de soignants se précipita pour tenter de le réanimer avec un électrocardiogramme, ils l'ont choqué

trois fois, rien à faire, il était mort. J'avais tué le Dalai Lama avec mes réglages.

Un nouvel infirmier était arrivé, et clairement c'était l'archonte de Julien, il avait la même aura, et la même manière de me tordre le bras quand il avait voulu me mettre sous perfusion et m'accrocher au lit. Je lui demandais s'il aimait son job, par provocation, puisqu'il en avait évidemment horreur, il rigola nerveusement et dans un soupir lâcha : « I fucking hate it ».

Par la suite, on m'avait fait une nouvelle prise de sang et le docteur de la veille était passé me voir, il avait l'air de dire que ça allait, et il discutait des termes pour me laisser partir, puis il avait décidé de me dire la chose suivante : « Il faut que vous embrassiez Donna le soir, Monsieur ». Et ceci avait un rapport direct à mes conversations sur l'oreiller… En effet, j'avais développé avec Donna à refuser de l'embrasser… Ça ne regardait que moi après tout. Comment avaient-ils cette information ? Mon sang ne fit qu'un tour et j'infligeais un violent coup de pied au torse du docteur qui tomba sur la banquette voisine. J'avais plus tard lu que cette technique était employée par la CIA, et qu'elle l'avait été avec certains présidents américains, et c'était diablement efficace.

Ils décidèrent de me sangler sur le lit, puis le shift du soir arriva, et le jeu entre rouge et bleus recommença…

Ce soir-là, j'avais l'archonte du notable juif, et celui du petit jaloux : le notable juif était un gros soignant aux cheveux longs et gras, et il transportait dans les poches de sa blouse une large panoplie de stylos. Il se déplaçait avec nonchalance, lentement et surement, et il exerçait une emprise maléfique sur ses collègues féminines. Il était très doué pour rédiger les rapports. L'archonte de Frank était celui de la petite frappe, il effectuait son travail vite et mal afin de se débarrasser de ses taches. Il avait un gout tordu pour les seringues et les actes médicaux qui semblaient l'exciter. L'archonte du Docteur de la veille avait repassé brièvement la porte du fond pour constater, à son mécontentement, que je n'étais pas encore hors d'état de nuire et que je recommençais à modifier l'univers, refusant de me soumettre à l'autorité déjà en place.

Je réglais les non-vaccinés comme positif, cependant quand je le fis, je vis entrer le sud-américain, celui du hall, qui vint s'asseoir sur un lit du coin de la pièce avec son téléphone, et qui me filmait. Je constatais que les non-vaccinés n'étaient pas vulnérables à cette technologie. Je constatais aussi qu'une partie des soignants, ceux de l'équipe rouge, n'étaient pas vulnérables aux changements de polarités… je songeais donc que tout ce système de contrôle fut mis en place par des non-vaccinés, qui avaient le contrôle sur des vaccinés, et que la seule menace effective qui persistait en ce monde venait des non-vaccinés restant qui leur étaient opposés… Donc en réglant négativement la polarité des vaccinés, je me tirais une balle dans le pied – c'étaient les seuls sur lesquels je pouvais exercer un certain contrôle.

Je réglais donc la vaccination comme positif, et une équipe de soignants vint se débarrasser du couple de sud-américains manu militari…

Je passais quelques temps à essayer de me défendre contre une nouvelle injection de « BLOOD with ICE ». Je voyais l'archonte Frank accélérer sa cadence, comme pour me faire peur il remplissait un tas de seringues à toute vitesse, en des gestes très agressifs. Cette fois-ci, j'étais décidé à ne pas subir la piqure. Je réglais tout type de traitements chimiques comme un négatif – ça semblait calmer son engouement pour les piqures, mais à mesure que je réglais l'univers et pour prévenir ma chute, ils adoptaient d'autres techniques afin de me nuire. J'avais réglé négativement les traitements chimiques, ils s'étaient mis à faire des saignées à mes voisins, et ils voulaient m'en faire aussi… Derrière moi, ils semblaient appliquer des traitements par électrochocs au patient dans la pièce vitrée.

Eventuellement, contrant leurs tentatives ils commencèrent à ériger un poteau au milieu de la pièce pour m'y crucifier. Je décidais donc de lancer une attaque de dissuasion nucléaire sur l'hôpital à Hong Kong – ils s'arrêtèrent net. Puis dans mon réglage, constatant que j'avais la capacité de contrôler des arsenaux nucléaires (c'est ce qu'ils voulaient me faire croire tout du moins) je me décidais de lancer une attaque nucléaire stratégique sur tous les aéroports australiens : puisqu'il semblait en effet bien que l'Australie fût au

cœur du système global et que l'équipe RED se trouverait probablement aux abords des aéroports, c'est là que je devrais frapper. Lorsque je lançais cette attaque, l'archonte Julien se présenta, et il me fit « it's on, 10 seconds and it's final » en d'autres termes, l'attaque serait validée dans 10 secondes. Il passa devant moi une fois, deux fois et puis il me dit « It's done ». C'était fait. En plus d'avoir tué le Dalai Lama, il me semblait alors avoir détruit l'aéroport de Sydney, et potentiellement déclenché une guerre nucléaire.

Il vint une infirmière qui me conseillait de faire une ponction lombaire, je refusais, elle insista ; il fallait qu'ils vérifient que je n'avais pas d'infection dans la colonne vertébrale. J'acceptais, grave erreur.

A la fin du shift, quand le staff se fit plus léger, l'univers que j'avais conçu me sembla trop influencé par des forces extérieures qui me manipulaient, et je l'effaçais complétement le réglage pour recommencer à zéro, car j'avais désormais acquis une certaine maitrise du système. Cela ne semblait guère plaire à Isabel qui avait été très influente dans mon réglage précèdent en jouant la carte du gentil flic.

Je recommençais a 0 et la première chose que je réglais fut la suivante : l'équilibre entre l'homme et la femme. Il s'était installé face à moi un couple d'asiatiques, l'homme était malade et sa femme lui rendait visite. Je tentais donc de régler l'homme en négatif et la femme en positif : le résultat fut absolument effarant. L'homme était devenu timide, sa femme le critiquait constamment et il avait peur d'elle. Elle le nourrissait de manière agressive et semblait être une vraie marâtre. Je décidais donc de retourner au réglage sain, homme ++, femme --, homme -, femme +. Je découvrais alors l'harmonie parfaite. Il racontait des histoires, sa femme était aux petits soins, gentille, rieuse, attentionnée. J'en versais une larme. Régler l'homme et la femme est primordial, même si ça ne suffisait pas, c'était le plus important.... Régler l'univers par trop de détails et de lois était contre-productif et risquait de créer la dissonance cognitive de part et d'autre, que je ressentais moi-même intensément au cours de mes réglages précédents, sous forme de chocs électriques. En effet, je

tentais d'imposer un ordre ou les USA et l'Amérique du Sud formeraient un bloc, et l'Eurasie en formerait un autre, dans un monde de nations multipolaire dirigé par Paris, Moscou, Hong Kong et New York et c'avait causé la mort du Dalai Lama... Pas que je le portais dans mon cœur, mais tout de même... Je réglais donc quelques grands axes communs de l'humanité, sans ne me focaliser ni sur des pays ni sur des religions ni sur des personnes en particulier... et autour des paires suivantes :

- Homme / Femme
- Amour / Haine
- Générosité / Avarice
- Intelligence / Stupidité
- Beauté / Laideur
- Soins / Médicaments
- Décentralisation / Centralisation
- Intelligence humaine / Intelligence artificielle
- Transparence - Publicité / Opacité
- Ordre / Chaos
- Communauté / Kabbale
- Paix / Guerre
- Liberté / Esclavage
- Messe blanches / Messes noires

Vint une nouvelle extinction des feux.

19

Ceux qui aiment marcher en rangs sur une musique, ce ne peut être que par erreur qu'ils ont reçu un cerveau ; une moelle épinière leur suffisait amplement.

Einstein

Peu après l'extinction des feux, un groupe de 3 ou 4 soignants était entré, le docteur en chef avait l'aura d'Isabel et les autres étaient des jeunes qui portaient à leur blouse le blason « Student ». C'étaient des étudiants et ils étaient visiblement là pour effectuer la ponction lombaire… Je refusais illico l'opération, mais c'était trop tard, ils décrochèrent ma main gauche pour la rattacher près de main droite afin de me mettre en position de côté, celle qu'on pourrait nommer fœtale. Ils riaient et ils répétaient « we are gonna suckyou suckyou », suggérant qu'ils allaient se faire un malin plaisir à sucer ma moelle épinière. Ils me dirent de ne pas bouger, et que ça risquait de faire foirer l'opération, et commencèrent les ponctions, ils insèrent 3 ou 4 différentes seringues au bas de ma colonne vertébrale, je ne comprends pas pourquoi ils en firent autant, je protestais et ils me disaient violemment de me la fermer, je répondais que j'allais me chier dessus, et ils se marraient. Ils insèrent les 3 seringues, et ils commencèrent à pomper le contenu, en 10 minutes ils ont vidé ma colonne vertébrale de son contenu, ils répétaient « suckyou, suckyou », cette même suggestion que j'avais reçue au gymnase…

Au moment de la ponction, je sentis s'éliminer mes réactions et mon esprit s'en alla. Persuadé qu'ils avaient pompé la moelle épinière, et que je subissais une opération visant à me rendre tétraplégique. A ce moment-là, de nombreuses images et des voix apparurent dans mon esprit. C'était l'esprit du diable. « Ils » me présentèrent alors des lignées de famille royales, et c'est comme si mon esprit se baladait le long d'un arbre généalogique dont je ne faisais pas partie, et ils me firent entendre qu'ils contrôlaient le monde, que moi et mes congénères n'étions que du bétail pour les nourrir, que mon corps allait être dépecé et vendu ; que si je me tenais sage je pourrais peut-être rester en vie ; paraplégique, je serai placé dans un home pour handicapés, juste assez en vie pour me permettre de sentir le mépris

que mes soignants ont pour moi et afin de générer un revenu d'état supplémentaire pour le grand Chronos matriciel. Je voyais MT me nourrir à la cuillère, pour me frapper ensuite au visage, comme elle avait parfois usage de le faire. Ils me font voir les lignées sombres qui gouvernent le monde, mais je ne peux remettre clairement. J'aperçois des Ramaswamy, des présidents américains, des dirigeants européens et la couronne anglaise qui ont tous plus ou moins subi un traitement et sont des marionnettes apeurées, tenues par des fils invisibles.

J'avais alors la conviction que je finirais ma vie dans une chaise roulante. Je ne pouvais quasiment pas sentir mon corps, prononcer une phrase m'était impossible. Les soignants avaient placé devant moi le contenu de ma colonne vertébrale, dans une sorte de fiole attachée à une chainette. Je me débattais tel un légume sur le lit d'hôpital pour tenter de l'atteindre. Je les entendais rire.

Ce fut une nuit de terreur et je ressentais la douleur de l'immobilité, la hantise que pouvait représenter le handicap et au matin, le petit docteur vint pour me nourrir à la cuillère d'un plat de Congee, je pus en avaler quelques bouchées et ça me rappelait la scène finale d'Orange Mécanique. Ensuite, on me fit savoir qu'un juge viendrait pour juger de mon cas. Vint un notable, il me posa deux questions auxquelles je ne sus pas répondre. Il jugea que je n'étais pas apte à être déchargé de l'hôpital et qu'il fallait m'envoyer ailleurs, et à ce stade il avait probablement raison, mon cerveau était littéralement déconnecté. En effet, c'est le liquide céphalorachidien qui porte les messages nerveux. Lorsqu'il est vide, plus de messages.

Je m'endormais, j'entrouvris les yeux et vis Julien, il ne présentait pas les flashs de la veille, et j'étais plutôt content de le voir. J'étais sous perfusion, je regardais la pochette de liquide qui pendouillait d'une sorte de porte manteau, et demandant ce que c'était, je l'arrachais face au ricanement nerveux de Julien. Une infirmière emmena le brancard, et Julien m'accompagna, j'imaginais qu'on allait enfin me laisser sortir bientôt et que c'en était fini du cauchemar. J'avais l'impression d'être devenu débile mental et que le son de ma voix s'était altéré, mais Julien me confirmait que j'avais toujours parlé ainsi, ce qui ne me rassurait guère. Il me demanda

alors si « je l'avais vu dedans la veille » – à mon grand étonnement, il savait qu'un des soignants possédait son aura, un de ceux qui n'était ni ami ni ennemi mais qui avait participé à mon immobilisation et m'avait avisé du succès de la frappe nucléaire. Je lui demandais des nouvelles de la guerre avec l'Australie, mais il ne semblait pas comprendre. Comment fonctionnait donc cette étrange machine ? Quelle était donc cette sorcellerie ? Ils m'amenèrent dans une pièce pour me faire des tests, Julien sortit. Ils me mirent sur la tête un électroencéphalogramme, similaire encore à celui d'Orange Mécanique. Sur la table, j'apercevais l'éprouvette qui contenait le liquide extrait la veille. Ils me mirent face à une caméra, et face à moi placèrent une visioconférence avec un Chinois, installé dans un équipement similaire au mien, et qui semblait handicapé moteur. Est-ce qu'ils allaient lui vendre le contenu de l'éprouvette ? Ils me demandèrent d'inspirer et d'expirer fort pendant 1 minute, pendant ce temps, avec une tige surmontée d'une sorte de flash réfléchissant, ils alternèrent des flash gris et rouge. Quel est encore cet instrument du diable me dis-je. Me proposent-ils un pacte avec le diable ? Pendant ce temps il me semble que le diable me fait une offre alléchante, mais fausse alerte il se moquait encore de moi et de ma vanité. L'opération se termina, Julien m'annonça qu'ils ne me laisseraient pas sortir pour le moment.

On me replaça dans mon coin. S'ouvrit la porte automatique et en sortirent des hommes en blanc avec un brancard, qui s'arrêtèrent à côté de moi, me détachèrent, et me transférèrent de concert sur le brancard, m'attachèrent les poignets très légèrement avec du tissu blanc, comme pour me signifier que si je voyais une opportunité de m'enfuir je devrais la saisir. Un infirmier vint placer sur moi une enveloppe contenant la facture pour les soins reçus, qui se montait aux alentours des 30000HK$. Attaché en croix, ils inclinèrent le brancard verticalement pour me rouler jusqu'à l'ascenseur, j'apercevais plusieurs post-it aux murs où c'était simplement écrit : IA.

Dans le hall, un petit groupe de sud-américains m'attendaient avec des pancartes, ils pleuraient à mon passage… je pensais que le foutage de gueule n'était pas terminé. Et il ne faisait que commencer.

On me chargea dans une ambulance. Voulaient-ils me faire croire que j'étais le Christ ? L'étais-je ? L'ambulance démarra et assez vite au départ de l'hôpital ils firent une pause au milieu de nulle part et le soignant entrouvrit la porte arrière de l'ambulance. C'était là mon opportunité de m'enfuir, et je ne la saisissais pas. Je pensais qu'ils voulaient m'aider et qu'ils me donneraient une autre chance, mais il n'y en eut pas d'autre. Peut-être était-ce pour le mieux.

On arriva à l'hôpital Pamela Yude, un hôpital psychiatrique.

20

Le verdict ne vient pas d'un seul coup, c'est la procédure qui se transforme petit à petit en verdict.

Le procès, Franz Kafka

Je n'avais encore tué personne jusqu'ici et si je n'étais pas passé loin de me tuer moi-même, bien que le suicide m'eût semblé très impersonnel – car ce fut en effet un comportement induit, il avait été irrésistible - je ne ressentais aucune envie suicidaire, ni maintenant ni jamais, à l'exception de cette fois-là dans l'hôtel.

L'ambulance m'avait déposé dans un parking sous-terrain, on sortait le brancard et m'amenait dans un hall ou on me détachait et me demandait de me déshabiller. J'étais de très mauvais poil, car je comprenais que je n'étais pas au bout de mes peines. Je sautais du brancard et baissais mon pantalon, immédiatement, écartant les fesses comme un babouin et j'entendais un gros « Wooooow » des Chinois, exprimant surprise et dégout. Ça me faisait marrer intérieurement, au moins un tout petit peu. Je me contentais de peu de satisfaction au point où j'en étais et susciter une réaction de dégout chez eux était une petite victoire. Ils firent le tri de mes affaires : je leurs priais d'en jeter la majeure partie car une boite d'œufs éclatée s'était déversée dans le sac, et après 3 jours à l'hôpital le rayonnement odorant était perceptible et les quelques habits bon marché étaient irrécupérables. Après le tri, on me passait dans un bureau pour faire la collecte des notes médicales – on me posait de nombreuses questions : alcool, drogues, etc. Je répondais de la négative mais je notais que l'infirmière qui collectait les notes tapait sur son ordinateur de manière anormalement abondante pour le peu d'informations que je lui fournissais. Je remarquais que dans le bureau, l'ilot des soignants, il n'y avait pas de caméras, et je voulus m'approcher pour vérifier et corriger la note qu'elle avait prise. Je vis rapidement qu'elle avait noté le nom de certaines drogues que je n'avais pas citées et je commençais à élever la voix en signe de protestation : les quatre mousquetaires infirmiers m'immobilisèrent en saisissant chacun un membre pour m'injecter un sédatif et me

rattacher sur le brancard avant que je ne m'assoupisse sous l'effet de la piqûre.

Je me réveillais dans un petit isoloir sombre, aux murs capitonnés. C'était la pièce centrale du hall d'accueil de l'aile de l'hôpital où je me trouvais. Il y avait deux autres isoloirs identiques de part et d'autre, et en face de moi à gauche un couloir avec un dortoir et la cuisine – réfectoire au fond, et à droite un couloir avec un dortoir ou ils gardaient les cas les plus sévères, ceux qui étaient immobilisés et hautement médicamentés. Au milieu, en face se trouvait l'ilot. L'aile formait en définitive un T et je me trouvais à la base, au centre du T. Dans la cellule sombre, deux petites lumières rouges d'une caméra infra-rouge m'évoquaient la séance de flashs reçue la veille avant le départ de l'hôpital. Cette opération avait servi de suggestion afin de produire chez moi un déclencheur, utilisable par la suite par mes programmeurs. Les flashs rouges s'étaient imprimés comme des taches brunes au fond mon esprit et la vision de ces petites lumières rouges ressuscitaient l'effroi que j'avais eu lors de cette vilaine ponction lombaire.

Au premier jour, Julien m'avait rendu visite au parloir. Derrière moi, l'infirmier de l'hôpital, le notable juif avec ses cheveux gras et ses stylos m'accompagnait. Je pensais alors que ce soignant devait être employé par une agence externe, ou partager ses fonctions entre ici et Queen Mary. Se pourrait-il qu'une organisation de portage salarial ait ainsi ses pions placés dans divers hôpitaux ?

On me donnait des petits Lu et du lait de Soja, que je consommais volontiers, ignorant alors les propriétés du dit soja, malgré la méfiance de tout ce qu'on m'offrait à manger dans ces « services publics ». J'avais faim et soif et c'était meilleur que les plats préparés ammoniaqués de l'hôpital et préparés probablement par une centrale de production de repas, tout comme c'était le cas pour les compagnies aériennes… Le lendemain on me proposa de me détacher pour une heure afin de voir comment je me comportais, et on me prescrivit des médicaments : des benzodiazépines et un antipsychotique. Je fis semblant de les avaler et les recrachaient dans ma cellule. Après deux jours attachés sur mon brancard,

voyant que j'étais relativement coopératif, on me détachait et on me laissait me mêler au reste des patients.

Ce jour-là, une équipe de techniciens s'étaient spécifiquement déplacés pour réaliser une intervention sur le système d'air conditionné. Ils changeaient une espèce de filtre, et cela m'avait interpellé, quels types de microfibres contenaient ces filtres ?

Je constatais que dans l'aile de gauche, se trouvaient une majorité de jeunes hommes d'une vingtaine d'années, des braves types un peu timides ou pas très beaux et qui parlaient plus ou moins bien anglais. Ils passaient leurs journées à regarder la télévision en attendant que ça passe. Ils étaient là depuis plusieurs mois, et lorsque je leur demandais pour quelle raison, ils me répondaient généralement qu'il y avait un problème chez eux, dans leur personnalité, mais ils ne savaient pas bien quoi. Je ne voyais chez eux pas de problèmes, c'étaient de jeunes hommes normaux, peut-être un peu abrutis par les médicaments, ou manquant de direction. D'autres, pères de famille, étaient là depuis 6 mois pour un simple paiement raté d'une facture d'électricité de 30HK$. Encore d'autres étaient des étrangers qui avaient commis certains délits. Puis il y avait un groupe de personnes plus âgées, qui rayonnaient de leur grande force mentale. L'un d'eux était un moine Shaoline : d'une cinquantaine d'années, il me montrait ses talents comme accomplir le grand écart ou encore se plier en deux de sa longueur, et tous les jours il pratiquait son Kung Fu en cachette dans la salle de bain où il n'y avait pas de caméras, car on le leur interdisait. On pouvait ressentir la puissance de son Chi et de son aura, son regard intelligent exprimait beaucoup malgré le manque d'un langage commun. Il me rappelait le vieux sage de Madrid. Pourquoi étaient-ils là, ces moines ? La Chine avait-elle besoin de se débarrasser des forces spirituelles afin de soumettre sa population ? Est-ce qu'il n'aurait pas été plus intéressant pour tout le monde que ce vieil homme mette à profit son savoir auprès de ces jeunes hommes-soja ahuris par la télévision ?

Dans le lot des jeunes hommes, l'un d'eux se détachait. Il était physiquement fort, hautement éduqué et c'était la définition même du charisme. Il faisait des gestes magiques qui m'étaient familiers,

gestes que j'avais vu à l'école primaire, alors effectués par un ami fils de chirurgien, ou encore dans certains clips de rap. Il accompagnait ses gestes de son spécifiques. C'était une forme de charisme idiot, mais ça fonctionnait bien sur les simples d'esprit. Ce jeune homme avait un jeu de cartes à l'effigie du film Dear Hunter (Voyage au Bout de l'Enfer), ce film sur des prisonniers au Viet-Nam qui organisent leur évasion… C'était une nouvelle suggestion, et moi, probablement simple d'esprit, encore de marcher dedans à deux pieds joints… et je lui volais son jeu de cartes que je cachais sous mon matelas dans un comportement qui me parut surprenant. Je n'avais alors pas tout à fait recouvré mes capacités mentales, et mes processus étaient avant tout ceux de la survie.

Ainsi, je me mis en tête de coordonner une rébellion dans notre aile de l'hôpital – comme c'était plus ou moins le cas dans le film Dear Hunter – et j'approchais ceux qui parlaient anglais pour monter une équipe et pour fédérer un noyau dur je leur proposais d'organiser des séances sportives quotidiennes : pompes, squats, etc. A la cantine, je refusais de manger autre chose que des pommes, et les autres patients firent de même. C'était une sorte de grève de la faim générale qui prenait forme.

Quelques journées avaient passés, et les congénères m'invitaient à me relaxer et à regarder la télé plutôt que de continuer à protester et de tenter de m'évader. L'union faisait la force, mais j'avais un puissant adversaire : la télévision.

J'avais encore en tête une prière contre Chronos que j'avais commencé à formuler lorsque ma culpabilité fut à son comble dans cette chambre d'hôtel, et que je me répétais en boucle, elle sonnait comme une sorte de repentance ou j'endossais la responsabilité des souffrances du monde, mais que j'avais finalement agrémenté d'un appel aux fautifs à reconnaitre leurs torts. Après tout, je n'étais quand même pas responsable de tout, si ?

« Mon Dieu, pardonne-moi les offenses que j'ai pu commettre, j'ai péché et je suis responsable d'un mal intense. (Puis je demandais pardon à tous ceux à qui j'avais pu faire du mal, et je vous épargnerai cette partie gênante). Chronos dévore ses enfants partiellement par ma faute ; mais c'est nous tous qui avons péché, et nous ne le voyons

pas, par indifférence ou par négligence, c'est l'homme qui dévore l'homme, par l'intermédiaire du grand Chronos matriciel. »

Et ce soir en particulier, j'étais installé face à l'aile droite d'où se trouvaient les patients les plus sévères, et je récitais cette prière dans ma tête, la marmonnant de manière légèrement audible, et je sentais comme une lumière blanche m'éblouir à sa récitation, qui m'amenait jusqu'à un léger état d'épilepsie, ou tout du moins ce qui me en être un, et face à moi je constatais que l'ensemble des patients de l'aile s'étaient réveillés, et ils percevaient ma prière, ils criaient de joie et d'excitation, s'agitaient dans leur lit, ils accompagnaient ma prière. Sans que je ne m'en rendre compte alors, ma prière s'adressait à eux : c'était eux les victimes du Chronos matriciel, de ce système qui gardait des patients sous perfusion afin de permettre aux hôpitaux de toucher des subventions, et aux laboratoires pharmaceutiques d'écouler leurs stocks de mauvaises drogues. Après tout, ce système avait été fondé par les anglo-saxons et avait simplement été transmis aux Chinois qui le perpétuaient, probablement de la pire des manières. Et alors que s'éveillaient ces patients dans l'aile droite, c'était toute l'aile gauche qui s'était jointe à nous dans le hall principal, menée par le leader Shaolin qui concentrait son Shi tout en faisant des gestes circulaires, comme dans ces films de Kung Fu où les moines concentraient les forces de la nature pour créer des boules d'énergie ou amasser des feuilles d'automne, et chaque patient de l'hôpital accomplissait son mouvement unique et individuel pour concentrer son Chi, causant la panique des soignants qui étaient en infériorité numérique et se précipitèrent en défense, élevant la voix et proférant des menaces. Il s'agissait là d'un combat, sans attaques physiques mais d'un combat d'auras, de Chi, « On va vous mettre des tests COVID dans le cul si vous continuez ! » était leur ultime menace, il n'y avait pas de niveau de menace supérieur à celui-là, et je tentais de me saisir de la clé d'un gardien, mais ils piquèrent plusieurs d'entre nous de sédatifs, dont moi, et ma prière s'estompa bien vite.

Je me réveillais de nouveau dans ma cellule capitonnée. Je demandais aux soignants combien de temps j'allais devoir rester dans cet hôpital, sans réponse, et tentais de contacter Julien afin de négocier une sortie. Il n'était pas bien luné cette fois-ci, et il semblait

dérangé par mon appel. Les soignants refusaient tout commentaire sur la durée de l'internement, et j'avais abandonné l'idée d'une révolution comme celle de Vol au-dessus d'un Nid de Coucous ou Dear Hunter. Je décidais donc de m'évader seul de l'hôpital.

Un soir, j'approchais la proie qui m'avait semblé être la plus facile : un jeune agent d'entretien. Je m'assis à côté de lui et lui fit remarquer qu'il y avait dans la salle de bain un tiroir qui était cassé et je le priais de m'y accompagner afin que je lui montre. Il s'exécutait, et lorsqu'il eut le dos tourné, je saisis le jeune homme dans un étranglement du Ju-Jitsu afin de me saisir de sa clé… il se mit à crier de toute son âme et les soignants comme les patients accoururent pour voir ce qu'il s'était passé. Les jeunes patients compatissants me firent remarquer que je venais de commettre une grossière erreur, ce dont je me rendais immédiatement compte. Piqure de sédatif, retour dans ma cellule capitonnée…

Un rapport avait été transmis à la police, et je reçus la visite d'un inspecteur qui prit ma déposition. L'inspecteur parlait un anglais excellent, et il avait un je ne sais quoi de sarcastique, il semblait déjà être au courant de toute l'histoire. Il me conseilla de ne rien dire dans ma déposition, et de signer une feuille blanche. Il avait une bonne nouvelle : les soins du Queens Mary seraient finalement gratuits pour moi. Bizarre. Le jeune agent d'entretien n'avait pas déposé plainte, mais je subodorais que cet évènement était une épée de Damoclès au-dessus de ma tête et que si je ne me soumettais pas à « leur » volonté, « ils » le persuaderaient de déposer plainte, c'était là un nouveau bâton pour me faire battre.

Suite à cet incident, ils avaient décidé de me transférer dans un autre hôpital : Castle Peak.

Castle Peak, ça sonnait très Shutter Island.

21

Quand un individu ou un groupe d'individus est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il est inférieur.

Le Deuxième Sexe, Simone de Beauvoir

L'aile de Castle Peak d'où j'avais été placé était beaucoup plus ample et lumineuse que celle de l'hôpital précédent. On me plaçait immédiatement dans une chambre utilisée comme triage pour les nouveaux arrivants.

Sanglé sur le lit, un voisin de chambre était venu me rejoindre rapidement. Il pleurait et je lui demandais ce qu'il faisait là. Il m'expliqua qu'il avait bu et qu'il s'était battu, et il pleurait à la tristesse que sa mère sache son fils enfermé là.

Rapidement, le Dr Soul (en fait, c'était docteur So) était venu collecter ses notes médicales. Je lui expliquais toute l'histoire : l'empoisonnement, la nage dans la baie à la suite de la paralysie, les remarques personnelles du docteur à Queen Mary, ma tentative d'évasion de Pamela Yude. Aux vues de sa prescription de Paliperidone elle avait vite fait son pronostic : ce garçon souffre de schizophrénie et fait un premier cas de psychose. Je me rappelais d'avoir vu passer ce médicament, c'était la prescription courante et standard pour ce diagnostic. C'est vrai qu'en racontant l'histoire, je me disais que ça semblait gros et je regrettais de ne pas avoir menti. Bête et têtu.

Mon compagnon de chambrée, après avoir pleuré toutes les larmes de son corps, avait repris des forces et recouvré une aura de confiance en lui, s'admirant dans le miroir pour coiffer ses longs cheveux derrière ses oreilles et appréciant d'un air hautain ses traits gracieux. Il raconta son histoire au Dr So et s'était vu libéré après seulement 24h…

Lors de mon admission, j'avais encore ce sentiment diffus de peur et d'anxiété, qui croissait lorsqu'on augmentait la climatisation ou que j'apercevais l'allumage des cameras nocturnes et de leurs petits yeux rouges mesquins qui m'observaient sans cesse. Cela dit, j'avais fait

acte de mon expérience précédente et je récoltais la volonté nécessaire pour garder mon calme au lieu d'insulter les soignants. Ils me firent comprendre que par étapes progressives, ils réduiraient le lien de mes sangles jusqu'à me détacher et me laisser aller et venir. Ils me donnaient alors les médicaments directement au lit, et je me débrouillais pour cacher les pilules dans un coin de ma gencive pour pouvoir les recracher ensuite. A la première administration du médicament que je ne consommais pas réellement, je sentis une nette amélioration de mon état, comme si le buzz anxieux ou le rayonnement électromagnétique spécifique venait soudain de s'arrêter. C'était flagrant. C'était donc ainsi qu'ils fonctionnaient : ils induisaient des états par ondes, et vous « soignaient » avec des substances avilissantes, tout en réduisant progressivement les attaques électromagnétiques, ainsi votre état semblait se stabiliser et vous deveniez accros aux médicaments. C'était infaillible, ou presque.

Après qu'ils eurent défait mes liens, j'avais mis la main sur un manuel de pharmacologie et ça m'avait permis de passer en revue les effets secondaires de ma prescription. La première chose que je regardais dans un médicament, c'était toujours la demi-vie : 24-48h pour la pilule. En revanche, les injections avaient une demi-vie de 6 mois. 48h, ce n'était pas si mal par rapport à d'autres traitements que j'avais pu voir passer, mais je ne faisais pas vraiment confiance aux notices. J'avais vu des patients sous antipsychotiques, et c'est ce que j'avais vu de pire.

Je pissais encore des urines sombres et troubles, et je refusais de manger autre chose que des petits Lus et du lait de soja, faisant semblant autant que possible de montrer une assiette au moins partiellement finie aux soignants pour ne pas qu'ils ajoutent la boulimie à mon diagnostic. La nourriture qu'ils nous donnaient avait le plus mauvais effet sur mes vibrations, et il semblait qu'on m'empoisonnait à petit feu.

J'étais absent de Sydney depuis déjà au moins 10 jours, et j'avais été autorisé à prendre l'appel d'une RH de Saruma et de ma boss Smatha : ils étaient remontés à bloc et voulaient que je démissionne, arguant d'un abandon de poste ; cependant, j'avais prévenu Smatha

de la situation dans les 2 jours par écrit, donc ça ne remplissait pas les critères de l'abandon… ça je le savais. J'avais plus ou moins accepté de démissionner mais ils voulaient une démission par écrit de ma part – mais en y réfléchissant quelques heures, j'avais changé d'avis : après tout, je disposais encore quelques mois de congés maladie et la situation s'y prêtait bien, je suppose… Eux, ils voulaient couper leurs frais, ils n'avaient que ça en tête.

Après quelques jours au triage, et persuadés que le traitement fonctionnait bien, ils avaient décidé de me laisser aller et venir librement, tout en me plaçant pour les nuits dans un dortoir sous observation intensive. Cette aile d'hôpital était un carré, avec un ilot central vitré qu'occupaient les soignants et qui leur permettait d'avoir un visu sur la plupart du dortoir à tout instant.

Les prises de médicaments en temps normal se faisaient au réfectoire le matin et le soir, et la prise était ritualisée. Les soignants se plaçaient en position centrale et appelaient un par un les patients qui devaient venir prendre leurs médicaments aux yeux de tous, et cela asseyait la hiérarchie et l'autorité des soignants sur les patients. Finalement, si les soignants rentraient chez eux le soir, ils passaient de longues d'heures en ce lieu à côtoyer les malades, et je comprenais bien qu'une lassitude et un manque de volonté puisse prendre place, tôt ou tard, du fait principalement de l'austérité d'un environnement (in)hospitalier, sans sorties à l'air libre ou sans autre activités que de lire les quelques livres de la bibliothèque ou de joindre les ateliers de pliage de petits papiers, organises deux jours par semaine par des « occupation therapists »… J'en profitais pour lire le Second Sexe, la Bible, le Monde se Sophie, le Prince, le livre du Che qui m'avait d'ailleurs paru un personnage exécrable, et tout ce que je pouvais trouver de consistant en anglais. Je me trouvais ici de l'autre côté du rideau : j'étais devenu patient et c'était une rétribution pour les moments de faiblesse que j'avais pu avoir dans l'exercice de mes fonctions chez Saruma, pensais-je…

J'avais obtenu quelques privilèges sous forme de l'utilisation quotidienne de mon téléphone pour 15 minutes, d'un stylo bille, de papier blanc et de la réception du South China Morning Post avec quelques jours de retard grâce à une relation tissée avec un soignant

amical, et qu'il utilisait comme autant de carottes pour me faire patienter, et tout cela me fit le plus grand bien

Un patient ici était quelqu'un qui devait preuve de patience. De toutes façons, aucunes des décisions ne revenaient aux soignants et bien qu'ils aient pu formuler des avis favorables à mon égard, la punition et la décision venaient d'ailleurs, d'en haut. Même Dr So semblait apeurée et avait les mains liées en évoquant mon cas, c'était notable.

Je mettais mon temps à profit en écrivant, et un partenaire de chambre, sorte d'homme à l'allure très féminine que je confondais toujours avec une fille de premier abord, doté en guise de barbe d'un seul long poil qu'il laissait pousser sur une tache de naissance, se faisait un malin plaisir à lire en cachette dans mon dos mes parchemins, pour me questionner ensuite sur certains points précis. Il m'avoua que ses cousins étaient femme de ménage pour de grandes familles chinoises, fille au pair, infiltrés profonds dans le PCC, lui malheureusement avait commis l'impardonnable, fréquenta Siu Lam mais lisait tout de même l'histoire de l'Inde ancienne en apprenant le Sanskrit. C'était un congénère fort éduqué mais rarement enclin aux conversations, si ce n'est lorsqu'il voulut me soutirer quelque information clé, ou vérifier l'état de mes souvenirs et de ma mémoire. Sentinelle, en somme.

Soul ne passait par là qu'une fois semaine, et elle m'avait laissé entendre que la décision finale sur ma décharge ne lui revenait pas, qu'elle était soumise au bon vouloir des « Consultants », dont elle faisait elle-même partie… C'était ainsi qu'une fois semaine je faisais tout mon possible afin de lui montrer l'amélioration de mon état, quand je ne devais pas me battre avec un infirmier pour avoir une entrevue. Ce rythme étendait considérablement mon séjour au-delà de ce que j'aurais imaginé, et on ne me donnait aucunes informations. Normalement, pour ce genre de cas, c'étaient minimum 3 mois me disait-on. Je n'avais pas mes papiers, que j'avais planqué quelque part en ville, et on arguait que c'était la raison pour laquelle on ne voulait pas me laisser partir. J'étais dans un état stable et la raison véritable était la suivante : je risquais de

repartir chercher l'ordinateur. Ils ne pouvaient pas prendre ce risque.

Dr So avait augmenté mon dosage de Peliparadone jusqu'à 16MG 2x par jour. Je prétendais encore le prendre, et elle me fit la remarque qu'il fut très rare qu'un premier traitement soit le bon : j'avais de la chance semblait-t-il. Cependant, elle n'était pas dupe et voyait bien que mon état était trop bon pour quelqu'un sous un tel dosage de cette substance. Elle s'était résolue à me faire l'injection trimestrielle plutôt que de m'administrer sous forme de tablettes : je m'y refusais catégoriquement. C'était le statu quo, je ne pourrais pas quitter cet hôpital sans l'injection. Dieu seul sait quel aurait été la conséquence d'une telle injection…

En feuilletant les journaux, je découvrais un article sur Queens Mary Hospital : des consultants de l'hôpital avaient été arrêtés par le gouvernement Chinois pour collusion avec l'ennemi et pour avoir soigné des dissidents politiques. On avait trouvé chez ces médecins et infirmiers une cage sadomasochiste et des instruments de torture. Je me sentais tout de suite beaucoup moins fou. Pendant ce temps, Julien avait eu un de ses articles publiés dans le même journal. Il y parlait des risques de radiation liées au rejet de déchets de l'usine Fukushima dans la mer de Chine, un long article. Bizarre, bizarre.

Je notais le nom du journaliste qui avait rédigé l'article sur les sadomasos, je me disais qu'il me serait peut-être utile plus tard, d'autant qu'il y avait sa photo et son adresse électronique. Clifford Lo. Ça devait être un journaliste pro-chinois pensai-je, malgré la ligne éditoriale du journal qui était plutôt aussi pro-occidental qu'il pouvait l'être dans le contexte particulier de Hong Kong.

L'ambassade de France avait eu vent de l'histoire et je les contactais. La voix efféminée du délégué français ne me disait rien qui vaille : ils font tous partie du même réseau, et de toutes façons ils ne pouvaient rien y faire.

Les semaines passaient, puis les mois. On déclenchait régulièrement une alerte COVID, et on était alors capitonnés dans les dortoirs 24 heures sur 24, au lieu de manger au réfectoire, et les soignants revêtaient leurs plus beaux masques… et commandaient des McDo

qu'ils partageaient dans l'ilot puant. Ça durait 10 jours ainsi sans bouger, avec les ronflements incessants des compagnons de chambre qui n'étaient pas les meilleurs, mais pas les pires… J'étais avec les assassins, mais c'étaient de gentils assassins, des assassins par erreur semblait-t-il. L'un avait tué son père, c'était le plus ancien de l'aile, il était là depuis 25 ans. Après chaque prise de médicaments, et pour environs une heure, la chambre s'animait des différentes attitudes nerveuses que pouvaient causer les substances administrées, et ça devenait visuel et musical, un peu comme dans un film avec Björk. Un des patients, moitié débile, moitié pervers, disait qu'il était là parce qu'il était stupide. Apparemment, il était marié, sa femme était belle, et son père très riche ; il avait 3 propriétés avec piscines. Quand je lui demandai le métier de son père, il me répondit : « government worker… »

Je m'imposais une routine de sport, et je ne mangeais presque rien, en conséquence je perdais du poids à vue d'œil.

A la télévision, on diffusait des émissions où de jeunes et belles chinoises accueillaient des métis orientaux, africains pour faire des concours de nourriture, ou ils s'empiffraient de burgers ou de hot dog, de milkshakes et avec lesquelles ces jolies jeunes femmes flirtaient ostensiblement. Quoi de plus démoralisant pour ces jeunes hommes enfermés là… On vendait ce modèle de société partout à la télévision, dans la publicité, le cinéma : le métis était stylé, on démoralisait et dévalorisait l'autochtone.

Cette aile d'hôpital accueillait à la fois des admissions volontaires et des admissions forcées, à mon étonnement car tout le monde y était logé à la même enseigne et on ne pouvait distinguer les uns des autres. Beaucoup de jeunes étaient en attente d'admission dans un group home, souffrant de schizophrénie légère ou d'autres troubles psychiques, mais surtout sans boulot et sans motivations autres que d'être entretenus par le système dans une ville ou le logement était hors de prix et le travail pénible, alors que d'autres purgeaient des peines à perpétuité. Après tout, c'était un moyen de survie qui en valait un autre, je suppose… Je ne comprenais pas qu'on puisse s'imposer une telle cure volontairement, il fallait être très égaré pour croire qu'un passage dans un tel endroit pourrait soigner une

dépression ou un trouble mental… et par-dessus tout ils le payaient de leur poche ou de celle de leurs parents. Cet endroit était tout simplement un hall d'encadrement pour traitements chimiques ; les psychiatres, des prescripteurs pressés et les soignants, des fainéants provocateurs et gourmands pour la plupart, sans jugement de valeur car je ne faisais pas exception à la règle, s'accordaient sur les doses et en monitoraient les effets. En fait, c'était tout un système obsolète et inhumain qui en était la cause, pas vraiment la nature humaine. On était ici sur un des bords du monde, un des remparts, et il valait simplement mieux ne pas s'y retrouver enfermé, ni comme patient ni comme soignant. A une époque pas très lointaine, c'étaient les thérapies de choc qu'on utilisait, avant cela, la trépanation, et de manière encore plus lointaine, on vous mettait tout simplement à cuire au bucher.

L'homme n'apprend que de l'expérience et il avait peut-être fallu que je traverse toutes ces épreuves pour simplement moi-même me rendre compte de sa fonction… On accroissait ainsi votre résilience tout en prenant le pas chimiquement sur votre système parasympathique ; pour moi qui ne consommais pas de médicaments prescrits, le traumatisme de la procédure aura eu son effet… de là à dire qu'on pourra optimiser un jeune homme inutile afin d'en faire un membre intégré de la société, il y a un monde. Et qu'en eut-il été si j'avais consommé la prescription ?

22

« Aussi longtemps que nous aurons des prisons, peu importe par qui les cellules sont occupées. »

George Bernard Shaw

J'avais finalement reçu une visite de Julien, l'air grave, qui m'apportait quelques madeleines Bonne Maman qui furent reçues avec enthousiasme, et je tentais avec lui de mettre au point un plan pour sortir de là. Nous échangeâmes et il me demandait de lui reciter ma version des faits, qui n'avait toujours pas changée. Je continuais à soutenir la version de l'empoisonnement et d'un complot ourdi contre moi, avec toutes les technologies que j'ai déjà contées ici. Son visage s'était assombri davantage à son écoute… Mon plan consistait en quelque chose comme ça : je réserverai un billet d'avion au départ de Hong Kong en fin de journée, Julien viendrait me récupérer à l'hôpital de bon matin, et j'irai récupérer mon passeport là où il était caché, en lieu sûr, et je me dirigerai ensuite immédiatement à l'aéroport pour rentrer en Australie. Ainsi, je resterais bien en vue et je ne présenterais aucuns risques.

Après notre entretien, Julien avait été reçu par Dr So. Il revint me voir dans la salle de visite, pour m'annoncer que ce plan ne serait pas accepté, et il me confiait que la raison se trouvait très probablement dans ma version des faits, qui n'avait depuis mon admission pas bougé d'un iota. C'était avant tout un problème tenant à ma parole : je devais dire du bien de l'hôpital, je devais dire que j'avais été bien soigné, et reconnaitre ma folie tout en évitant toutes références aux attaques dont j'avais été la cible. C'était implicite, bien sûr. Nous convenions tout de même d'une date pour dérouler ce plan, malgré l'avis négatif du Dr Soul, qui tenait fermement à me faire l'injection de 6 mois de paliperidone avant à mon départ…

Nous continuions à communiquer par messages avec Julien, et la date du plan approchant, passées quelques semaines Dr Soul semblait dire ni oui ni non, mais je sentais bien que quelque chose n'allait pas se passer comme prévu : en effet, nous avions convenu

d'une date, un vendredi, ou Julien viendrait, et j'avais réservé un billet d'avion. Smatha avait fait preuve de beaucoup d'animosité lorsque je lui avais annoncé que je refusais de quitter mon poste et prévoyais de revenir bientôt. Rien d'étonnant, j'étais devenu un poids…

La veille du départ, je m'entretenais avec Dr Soul, et comme je l'avais escompté elle avait de mauvaises nouvelles : le janiteur de l'hôpital Pamela Yude venait de presser des charges contre moi, et j'allais recevoir une nouvelle visite de la police locale pour prendre une nouvelle déposition dans le contexte d'un délit d'attaque à la personne… Suivant le bon vouloir des policiers, des juges et des consultants invisibles gérant les petits yeux rouges qui me m'observaient sans cesse, j'allais devoir passer en jugement. Deux jeunes connétables étaient venus passer la dernière nuit avec moi, j'étais passé du statut de patient à celui de potentiel criminel. J'étais plus ou moins soumis aux bonnes grâces de mes maitres… Je recevais la visite de l'inspecteur, le même que celui qui avait pris ma déposition au Pamela Yude. Je réclamais d'enregistrer la déposition, ce qu'il refusait catégoriquement : pour me rassurer, il me faisait croire au début de notre entretien qu'il était effectivement né en Chine continentale ; après notre entretien, il montrait son vrai visage : c'était finalement un Hong Kongais qui avait vécu plus de 20 ans à Londres, un ingénieur aérospatial qui avait travaillé pour Rolls Royce… plus inféodé à la couronne Anglaise, tu meurs. Dans ce genre de situation, il n'y avait pas de bonnes réponses, ni de bonnes décisions : tout ce que vous direz sera retenu contre vous, et si vous ne dites rien… ils peuvent vous faire dire ce qu'ils veulent. On a beau jouer les gros bras, on subit.

Après une nuit en isolement avec deux connétables, on me passait une paire de menottes rigides dans le dos et on m'accompagnait dans un fourgon de police jusqu'à un commissariat. Là, on faisait de nouveau l'inventaire de mes biens qui s'amenuisaient à chaque étape. Après quelques heures passées dans un bureau de police, ou tout était collecté sur papier dans des dossiers archivés, c'était dans un bus de détenus qu'on me demandait de monter. De triage en triage, entreposé dans des cellules ou se mélangeaient des

prisonniers en dégrisement et d'autres en triage, on m'amenait au tribunal où je passerai en comparution le jour même.

Dans la cellule sous le tribunal, je rencontrais encore des personnages étranges, un vieux plaintif qui pleurait le désespoir de sa vie ratée, et que je tentais d'encourager à reprendre du courage, un autre visiblement imbibé de substances excitantes et qui avait l'aura malsaine à laquelle je commençais à être accoutumé, celle de la confiance diabolique, et qui laissait entendre que les gens comme moi qui avaient violé des femmes ne faisaient pas long feu en prison, car il supposait que j'étais là pour tentative de viol, lui qui avait l'air d'être un accoutumé du lieu et prenait avant son passage devant le juge une énième trace de cette substance désinhibante dans les toilettes sales du couloir du tribunal où une équipe de 10 personnes attendaient leur passage devant le juge. On me demandait si je voulais me défendre seul ou si je voulais voir un avocat commis d'office, tout en m'encourageant à voir l'avocat. J'étais tenté de refuser pour pouvoir montrer ma tête au juge, je pensais que ça jouerai en ma faveur, mais je voulais un avis juridique puisque je n'avais absolument aucune idée de ce que je n'encourrais ni des procédures habituelles de ce pays étranger. Je me resignais finalement et demandais à voir le commis d'office, pour avoir un avis. En fait, le système était calqué sur le système anglo-saxon, ça n'avait pas beaucoup changé en 20 ans, et le juge parlait même anglais. L'avocat véreux était le sosie de ce juif notable que j'avais eu l'occasion de croiser auparavant ; je savais que j'étais dans la merde, et celui-ci m'exposait mes droits tout en occultant les règles qui m'eurent permis de sortir sous caution… Je demandais tout de même qu'on tente une libération sous caution, malgré les couts et les règles strictes, je proposais une somme conséquente. Je ne fus finalement pas invité à entrer pour la délibération par l'avocat qui me représenta, contre mon avis, et j'entendais à travers la porte la piètre plaidoirie de cet avocat maladroit qui ne fit pas grand cas de moi. Il revint m'annoncer que le juge demandait une évaluation psychologique qui aurait lieu dans la prison de haute sécurité de Hong Kong, Siu Lam, qui possédait une aile pour les condamnés atteints de pathologies psychiatriques et une équipe de spécialistes….

Progressivement, je descendais petit à petit à l'arverne, et chaque cercle que je traversais en présentait un nouveau, pire encore que le précèdent. Vouloir faire ce qui m'avait paru être le bien m'avait amené à découvrir l'enfer pensai-je. Ou peut-être vivais-je simplement la punition divine que j'avais mérité. Ce n'était pas évident. Toutefois, en fin de journée, on me liait les mains avec un autre condamné qui avait la même destination que moi, et on me chargeait à nouveau dans un bus blindé, aux fenêtres grillagées, parcourant les ponts et traversant les différentes iles de la ville, dont le coquin partenaire de bracelets semblait apprécier la vue… et partir en prison ne lui semblait pas être la mère à boire. Pour ma part, je n'avais pas d'autre option que de prendre mon mal en patience et de garder mon calme.

Nous parcourûmes quelques dizaines de kilomètres pour arriver sur une ile aux bords de la frontière terrestre chinoise, où se trouvait perchée l'enceinte de Siu Lam, une sorte de station balnéaire pénitentiaire, assise sur son ile entourée de barbelés et où on aurait aussi bien pu construire un Club Med tant la vue et la végétation offraient un décor grandiose. Nous déchargeâmes du bus sous les cris des gardes après avoir déposé et récupéré quelques détenus à d'autres adresses, et il semblait qu'ici était la destination finale puisque nous en sortions tous.

Nous traversâmes la cour du lieu, ou étaient plusieurs bâtiments aux fonctions diverses, et nous atteignîmes le lieu de résidence principal. En passant le sas, on se trouvait dans le hall et on nous mettait dans une cage, au mur d'enceinte était dessiné, non sans ironie, un arc en ciel. C'était ici, finalement, que l'arc en ciel se terminait. On me demanda de retenir un numéro à 5 chiffres qu'on m'allouait, et je passais dans le bureau du directeur qui me demandait mon nom, mon numéro et la description de la raison de ma présence, qui était « common assault », ou assaut commun. Le directeur me demandait d'où j'étais, je lui répondais Australie ; il fit un grand sourire et me répondit qu'il avait vécu pendant 20 à Willougbhy, un quartier riche du nord de Sydney, comme pour confirmer toutes mes intuitions.

Après m'être changé en la tenue habituelle du prisonnier, short, polo, claquettes, on m'accompagnait dans une cellule blindée, avec mon partenaire de menottes qui avait toujours l'air aussi heureux. On nous donna de quoi manger, une sorte de bouillie en sauce pleine de MSG et d'exhausteurs de gout, qui déclenchait soudainement chez moi une brulure d'estomac intense, et je crus mourir cette nuit-là, me tordant de douleur et régurgitant du sang. Il est vrai que j'avais passé le dernier mois à régurgiter l'ensemble de mes repas à l'hôpital, et je crus que la nourriture ici serait peut-être différente, plus digeste : j'avais avalé avec succès des sandwichs aux œufs offerts par la police et le tribunal. Finalement, la bouffe ici était encore pire, et mon partenaire de cellule s'enfila une pleine assiette…

23

« Vous pouvez tuer le messager, mais vous ne pouvez pas tuer le message. »

Big Mother

Au petit matin, j'étais encore en vie et mon compagnon de cellule fut emporté ailleurs. De la lucarne de ma porte, je pouvais voir deux gardiens, qui étaient probablement des prisonniers privilégiés à qui on avait confié certaines responsabilités, opposés en tous points. L'un était très sec et sportif, avec un front fier et une allure courageuse, il remplissait ses taches avec énergie et détermination, passant la serpillère avec précision. L'autre était un petit gros, avec des traits de trisomique mais pas tout à fait, et il dévorait goulument des petits princes en narguant les prisonniers devant leurs portes blindées. Il leur faisait miroiter un biscuit, en le plaçant à leur portée pour ensuite leur retirer et se l'envoyer : quelle petite salope je me disais. C'était ça le privilège après tout, on avait toujours le choix d'en faire quelque chose de bon ou de mauvais.

Après quelques heures, on me récupérait pour m'amener à la douche. J'y allais avant qu'on me place dans une sorte de réfectoire ou se trouvaient les autres détenus. On me donnait un tabouret et me plaçait à une table où se trouvaient deux anglophones, qui semblaient tous deux être en partie chinois. L'un d'eux était un Sino-Sud-africain, Matthew Choi, il avait tué un chauffeur de taxi. L'autre était un jeune Sino-Britannique qui avait par accident tué son père. Décidemment, on tuait beaucoup son père par accident, par ici. Ces deux compères m'expliquèrent brièvement le fonctionnement, et je constatais vite que l'organisation tournait autour du commerce de cigarettes. Matthew me proposa une cigarette, je lui répondais que j'appréciais l'offre mais préférait ne pas contracter immédiatement des dettes ici. Ils servirent un petit déjeuner, et Matthew comme moi ne mangeait que le strict nécessaire, il était là depuis déjà 3 ans dans cet état d'attente et tentait d'en tirer le meilleur : fumer ses cigarettes, s'informer sur l'actualité par la télévision et le journal que se faisait livrer un gros arabe barbu du nom de Mohammed, garder le moral tant bien que mal en conversations avec les gens de passage

– il cherchait à savoir si nous aussi avions, comme lui, été ciblés par la matrice. Mohammed tranchait avec le reste des détenus, il prenait beaucoup d'espace, il était très bruyant bien qu'il amusât la galerie. Territorial, il refusait les douches collectives avec le reste des Chinois, ou qu'on ne le touche. Il le tolérait juste de ma part, me priant de ne pas le toucher, lorsque par humour je touchais sont épaule pour connaitre sa réaction. Il avait un coran dans la poche et passait son temps à reciter des sourates, le doigt levé face au soleil, faisant ses prières 5 fois par jour. Son aspect et son poids étaient lourds, cependant il avait le pied léger et une certaine agilité lorsqu'il dégainait son chiffon pour se débarrasser des volatiles, moustiques et mouches, qui étaient autant de créatures envoyées par le Sheitan. Les fourmis lui étaient sympathiques et il les protégeait. Cet endroit me rappelait beaucoup le collège finalement, avec ses énergumènes, ses pitres, ses groupes et ses oiseaux rares.

Un détenu privilégié qui organisait l'arrivée des nouveaux détenus et qui avait en tatouage une étoile de David, parmi d'autres dieux grecs m'interpella pour m'allouer un casier et une brosse à dents. En punition de ma nonchalance, il me séparait des anglophones et m'envoyait dans la petite salle qui était, à défaut de meilleures descriptions, un couloir d'attente, avec une table, des chaises et une télévision. Ici, on regardait les informations. Gaza, feux de forêts, un terroriste Sikh au Canada, etcetera, etcetera. C'était donc ça la prison, une salle d'attente. On attend le réveil, puis on attend le déjeuner, la sortie quotidienne, puis on attendait le coucher. Et on recommençait. Personnellement, j'attendais surtout l'orange de l'après-midi qui me procurait un plaisir rare depuis mon arrivée à Hong Kong. Ici, tout était très limité et pas de privilèges pour moi. Les contacts extérieurs se faisaient en des télégrammes de 30 mots retranscrits pas des Chinois avec la distorsion que j'imaginais, tous les 3 jours, ou bien il fallait acheter une carte téléphonique pour des appels de 3 minutes. Je préférais cependant la prison à l'hôpital, c'était plus amical et tout le monde ici prenait son mal en patience, et il y avait les sorties sport quotidiennes et un jeu d'échecs.

Dans le couloir d'attente, je me retrouvais en compagnie de Mohammed, et il arriva, le jour même de mon admission, un autre détenu qui j'avais constaté n'était pas là par hasard. Il vint

immédiatement s'asseoir à mes côtés, c'était un Indien chrétien qui parlait couramment le français et avait de grandes connaissances dans les procédures et équipements militaires : fils d'un ancien diplomate, il avait été technicien chez Air France. Il s'était étrangement fait enfermer ici après avoir déclenché une bagarre dans une gare, sous suivi psychiatrique et vivait dans des logements sociaux de Hong Kong, grâce à un courriel reçu du premier ministre et qu'il mettait à toutes les sauces, ils l'avaient logiquement envoyé ici pour évaluation psychiatrique – et il pouvait ainsi me garder sous surveillance. Il s'était déclenché immédiatement entre lui et le musulman une rivalité d'egos et ils ne se supportaient pas, ils me prenaient sans arrêt à partie, comme arbitre… Décidemment j'étais cantonné à ce type de rôle, à essayer d'équilibrer des conflits qui ne me regardaient pas… Le musulman confiait avec fierté qu'il avait combattu pour ISIS, qu'il était un marchand de montres de luxes bien connu, qu'il roulait en Lamborghini et qu'il était là pour plusieurs raisons, dont du recel et la profanation de tombes Hindoues, dans les collines… Il avait été accro au crac, lorsqu'il eut été marié avec une juive américaine. Le monde et ses alliances avait quelque chose de mystérieux pour moi. Je crois que les catégories sociales, les groupes et les ethnies avaient été redistribuées au gré des fortunes et des liens de pouvoir, et je n'y comprenais plus rien. Il connaissait Dr Soul, il disait que c'était une vraie salope. Il voyait un autre docteur, ici à Siu Lam, et il semblait dire que c'était encore pire : il refusait toutes ses prescriptions, et au lieu de faire semblant de prendre ses médicaments, il menaçait le psychiatre de le décapiter, et ça semblait fonctionner par trop mal, il m'encourageait d'en faire de même, mais je m'abstins. Ce gars-là avait un avocat qui lui coutait cher, il était là depuis 6 mois et fermement convaincu qu'il sortirait bientôt. Il avait raison et il était dehors quelques semaines plus tard. L'Indien pour sa part était trop curieux pour être honnête, il cherchait à voir si je prenais mes médicaments, et je voyais que lui-même recrachait les siens, comme pour me mettre dans sa confidence, cependant je n'en fis rien et je m'en méfiais comme la peste. Je l'écoutais se vanter de ses histoires passées, avec les femmes, les avions et ça n'était pas dénué d'intérêt, si on peut trouver un quelconque intérêt à qui se met artificiellement en valeur sans prêter une oreille intéressée à autrui… Le musulman était drôle

et territorial, il m'utilisait comme un atout pour maintenir son espace vital dans le couloir et éloigner les Chinois et les Indiens, qu'il méprisait profondément.

On m'appela pour voir un Psychiatre, pour la collecte des notes initiales. Je fus reçu par une jolie psy et je sentais que celle-ci n'était pas mêlée au réseau : j'en profitais pour faire réduire ma dose de paliperidone de 10mg, ce qu'elle fit sans broncher d'une oreille attentive et compréhensive. Quelques jours plus tard, je fus reçu de nouveau par un autre psychiatre, un homosexuel et celui-là avait l'aura du Docteur Soul, exactement les mêmes mimiques, c'était téléphoné, évidemment sous contrôle, il trouvait anormal que mon dosage médicamenteux fût réduit, et il appliquait la même méthode que le docteur So, celle de la culpabilisation à outrance… Cette vraie pute me soutirait de l'information, et je lui parlais, je ne sais trop comment nous en étions venus là, de la phase 3 du projet chez Saruma, comme pour voir si j'allais finalement dire du bien de la cheffe, Maier… C'était étrange qu'on me questionne sans arrêt sur cette affaire.

Je vis un dernier psychiatre, un vieux monsieur qui me semblait beaucoup plus impartial, et me rendit un avis professionnel, tout en me conseillant de reconnaitre mon état. On m'avait vite fait savoir qu'à Siu Lam se trouvait un autre étage que celui ou je me trouvais parqué, c'était l'étage des malades mentaux, et que ceux-là n'avaient pas de sortie quotidienne, ni d'oranges. J'avais finalement décidé de me soumettre et reconnaitre mon état sans faire références aux empoisonnements, au complot, et je poussais même jusqu'à évoquer des problèmes de couple à dire à mes codétenus tout le bien que je pensais des juifs, puisque j'étais moi-même juif par ma mère, je crois.

Je sympathisais lors des sorties sportives avec quelques jeunes détenus, qui eux aussi étaient là depuis quelques années pour des broutilles. Il y avait dans le hall une borne qui permettait de postuler à des emplois ou des formations. J'apprenais que c'était fictif : s'il y avait bien des offres d'emploi, le centre de formations avait fermé depuis quelques années. Il semblait que la Chine ne dérogeait pas à la règle (ou peut être en était-elle à l'origine ?) et que l'activité sociale

s'était arrêtée… après tout, c'était un pénitencier, ça aurait pu être pire, ils auraient pu être aux travaux forcés…

Dans la cour ou je faisais mes tractions et mes pompes quotidiennes pendant que d'autres jouaient au basket, je recroisais Matthew Choi, qui parlait tout seul dans sa barbe semblant tenter de capter mon attention. Il m'expliquait qu'il avait été ciblé en Afrique du Sud après avoir quitté son job de programmeur chez Goodyear. Il codait du C++, et il avait dû fuir le pays du fait de l'intensité des attaques reçues, il avait été placé sur une liste pour collusion avec la Chine. Ici à Hong Kong, c'était devenu pire. Il m'expliquait qu'on avait mis en place un système radio, qui allié à l'intelligence artificielle, permettait d'induire certains états : la joie, la colère, la peur, etc. Cette technologie n'était pas nouvelle, elle avait simplement été généralisée et nous naviguions dorénavant dans un bain magnétique orchestré par une intelligence artificielle sensitive… Des super-ordinateurs généraient des simulations virtuelles de chaque individu en temps réel, et on pouvait ainsi prévoir leurs prochaines actions, et on pouvait aussi les induire. Il ne faisait que confirmer en des termes techniques les intuitions que j'avais déjà accumulées depuis que j'étais monte dans l'avion pour Hong Kong… La manière dont il le formulait montrait son étude et sa connaissance du système, et elle traduisait parfaitement tout ce qui venait de m'arriver : il savait et il avait œuvré efficacement à exposer ce système, c'était pourquoi on l'avait poussé à commettre un meurtre et qu'il était là dorénavant, hors d'état de nuire avec la crédibilité d'un assassin… La paranoïa induite, je l'avais moi-même vécu et j'avais de la chance de ne pas avoir attaqué qui que ce soit…

Je me fis la promesse de lui venir en aide un jour, bien qu'il ne présentât pas une grande sympathie pour moi, ou pas de manière évidente tout du moins, mais il me semblait être un résistant solide. Peut-être, me fit passer son message sans éveiller de soupçons, en se faisant passer pour fou. Peut-être aussi travaillait-il pour un côté ou pour l'autre. Mais est ce que les deux cotes ne sont pas finalement unique ? Je repensais à cette série, le Prisonnier, finalement, ça révélait déjà de tout ça dans les années 70…

Les nuits, dans la cellule, on me collait toujours les pires partenaires de chambre. Ça faisait partie de la torture, je commençais à y être habitué. Cette forme de torture sournoise où on vous impose ce qui est le plus à même de vous agacer, similaire à celle ou on vous réveille lorsque vous êtes à deux doigts de vous endormir. On me collait en première instance un jeune qui passait sa nuit à chantonner, en boucle le même refrain. Le lendemain, je me retrouvais avec un chinois, clochard branleur. Il se branlait sans arrêt et après plusieurs mises en garde verbales j'appelais les gardes. C'était un ancien trafiquant d'héroïne, et il parlait aussi un Français courant. On me collait finalement une cellule avec un vieux qui faisait la gueule et qui ne disait absolument rien. Ce n'était pas plus mal ainsi.

Je recevais la visite de routine d'une représentante de l'ambassade Australienne : elle me communiquait des informations génériques, comme à n'importe quel ressortissant enfermé là. En somme, je tombais sous la loi du pays donc ils ne pouvaient rien y faire.

J'avais une date de jugement, et les psychiatres avaient rendu leur avis. C'était un avis qui m'était plutôt favorable. Ma sœur s'était mêlée à l'histoire et après avoir communiqué avec Julien ils avaient choisi des avocats potentiels pour me défendre. J'étais réticent à l'usage d'un avocat, et je voulais me défendre seul à la suite de l'expérience du commis d'office. Puis j'avais encore une fois changé d'avis. L'avocat s'appelait Acacia, et ce nom évocateur d'ésotérisme et d'Australie m'avait décidé à employer ses services.

Elle vint à ma rencontre, pour collecter les informations. Très professionnelle, vêtue d'un costume d'homme, c'était tout ce que je détestais : coupe masculine, dents de requins, lesbienne féministe, etcetera. Et c'était elle qui allait me faire sortir de là. Je payais ses services, et elle me proposa l'option la plus sure : avouer les faits et demander la clémence. Ça m'embêtait, et ca m'obligeait a reconnaitre les faits, sans les circonstances atténuantes de l'empoisonnement, des ondes.

Le jour du procès, elle me briefa brièvement, en me sommant de confirmer les faits tels qu'évoqués. Le juge m'appela à la barre, et lisait les faits. Je les contestais toutefois, juste assez pour jeter le

trouble, puis je me révoquais et acquiesçais tout en bloc, suivant le regard furieux d'Acacia et un murmure étonné dans l'assemblée. J'apercevais dans la salle Clifford Lo le journaliste que j'avais contacté et qui était là pour l'occasion, assis sournoisement dans un coin de l'audience, et constatais qu'il s'agissait encore d'un homosexuel, et non loin de la Julien, qui était mon seul soutien. La preneuse de note eut un rire complice vu mon comportement toujours insolent, comme si elle me connaissait et m'avait déjà vu ailleurs.

Le juge décida de me rendre une sentence favorable : une amende de 20 Dollars avec sursis pendant 2 ans. C'est-à-dire que dans le cas où je commettrais une nouvelle infraction, je serais condamné, mais qu'en l'état des choses j'étais libre. Après tout cela, j'avais écopé d'une amende toute ironique de 20 dollars, avec sursis…

En attente de ma libération, je me retrouvais dans la cellule au sous-sol, et les gardiens se moquaient encore un peu de moi : « ne reviens pas, ne reviens pas ! ». Et ainsi, j'étais finalement libre. Julien me récupéra à la sortie, et s'assurait que je prenais bien mes médicaments.

Je le rassurais : le traitement était le bon : la liberté. Nous allions manger un steak-frites avec salade à volonté.

Partie III
Apocalypse

« Sous notre direction, les peuples et les gouvernements ont exterminé l'aristocratie qui était leur appui, leur défense et qui – dans son propre intérêt – avait pourvu à leurs besoins. C'est pourquoi ils sont tombés aujourd'hui sous le joug de profiteurs enrichis et de parvenus qui pèsent sur le travailleur comme un fardeau impitoyable. […]

Quand viendra l'heure du couronnement de notre Maître universel, de la famille de David, ces mêmes mains balayeront tout ce qui pourrait lui faire obstacle. Les goyim ont perdu l'habitude de réfléchir sans le secours de nos avis scientifiques et judicieux, c'est pourquoi ils ne parviendront jamais à comprendre que lorsque sera établi notre Gouvernement, il nous faudra mettre en toute première ligne dans les écoles populaires la plus importante de toutes les sciences, celle de l'organisation de la vie humaine et de la vie sociale.
Cette science exige la division du travail et, par conséquent, la division des hommes en classes et en castes. […]

Les hommes, s'imprégnant de cette étude, se soumettront plus aisément à nos autorités et au régime qu'elles établiront dans notre État. Au contraire, les hommes ignorant les exigences de la nature et l'importance de chaque caste

voudront sortir de leur milieu, parce qu'ils ressentent de l'inimitié envers toute condition qui leur semble supérieure à la leur.
Cette inimitié s'accentuera davantage lorsque éclatera la crise économique qui arrêtera bientôt les transactions financières et toute la vie industrielle. Cet événement jettera simultanément dans la rue et dans tous les pays d'Europe d'immenses foules de travailleurs. Vous comprenez avec quelle joie ils se précipiteront pour verser le sang de ceux qu'ils ont jalousés dès l'enfance. Ils ne toucheront pas aux nôtres, parce que, connaissant le moment de l'attaque, nous prendrons des mesures pour nous défendre, comme nous l'avons fait pendant la Commune de Paris. [...]

27ème et ultime séance

24

« Quand l'effet de leurs fautes a cessé, qu'ils ont dépassé la dualité, qu'ils se disciplinent et qu'ils se réjouissent d'être utiles à tous les êtres, les rois-sages gagnent la libération suprême. »

Bhagavad Gita

Je passais ma dernière soirée à Hong Kong dans un lodge plus correcte que le précèdent, et si récupérer l'ordinateur m'avait bien traversé l'esprit, suivant la punition que je venais de subir, je m'abstins. Je pesais alors 58 kilos et je tentais avant tout de me réalimenter.

Je reçus un appel de Donna, et de manière synchrone, son chien venait de mourir – ce drame balayait d'un coup les évènements qui venaient d'avoir lieu et Donna n'avait que son chien Charlie en tête. Je ne pus m'empêcher de penser au rachat de Eyes Wide Shut – on avait racheté ma vie contre celle de Charlie, énième humiliation qui prouvait la considération qu' « ils » avaient pour moi… Ma vie ne valait pas plus que celle de ce vieux cabot, drôle et stupide.

Je réservais un vol sur Philippine Airlines, avec correspondance à Manille, où on me demandait de décharger manuellement mon bagage sur le tarmac pour en faire la vérification et le transfert. Manille était un aéroport artisanal : les hôtesses qui nous distribuaient communiquaient par Facebook Messenger – et elles disaient « take care ». Après tout, les Philippines étaient réputées être une base de la CIA en Asie, donc ma surprise ne fut que partielle.

A mon retour, je fus accueilli par Donna faisant le deuil du chien, et minimisant les évènements récents, en me culpabilisant d'emblée de mon insensibilité d'une part, et tentant d'accentuer les traits d'« une maladie mentale » d'autre part, menaçant très vite de contacter la police pour me faire arrêter… Depuis Castle Peak, j'avais écrit à Donna pour lui demander de quitter notre colocation avant mon retour, mais elle avait un tout autre agenda en tête… et je n'étais pas encore sorti d'auberge. Il y avait quelque chose que je refusais absolument, c'était que quelqu'un de mon entourage se prononce

pour moi pour mes décisions médicales. Il me parut que c'était la tout un pan de la santé qui était une zone d'ombre : vos proches se prononçaient pour vous pour leur propre bien être, pas pour le vôtre après tout, dans ce qui était une forme d'abus de confiance.

J'avais contacté Saruma, et eux étaient bien décidés à me faire payer les derniers mois : pour revenir, je devrais être sous suivi psychologique, autrement dit je passerai en quelque sorte sous la tutelle de l'organisation, et je serai considéré comme un employé assisté… Je pris rendez-vous avec un jeune psychologue masculin, et nous fîmes une session que se déroula, à mon étonnement, pour le mieux. J'avais donc renouvelé l'expérience, mais cette fois-ci il était notable que l'ambiance avait changé : il avait été briefé sur mon cas. Tant pis pour le psy me dis-je. Je me décidais finalement à quitter Saruma une bonne fois pour toute, après leur avoir transmis mon dossier médical de Siu Lam pour justifier de mon absence, auquel Smatha avait répondu la chose suivante : « Je suis sûre que Darren va se faire un plaisir de lire ton dossier ». Et j'avais esquissé un sourire, pensant qu'après tout c'était de bonne guerre, s'il pouvait prendre là-dedans un plaisir pervers, qu'il ne s'en prive pas.

Les semaines qui suivirent, je repris mes forces puisque je parvenais à me réalimenter normalement. Rapidement, après quelques semaines et le mariage de mon meilleur ami slave, je ressentis le besoin de reprendre du travail. Je postulais donc à une offre qui remplissait très spécifiquement mes compétences : un poste de data et gouvernance manager dans les services de psychiatrie pour Uniting Church, à la fois organisation religieuse communautaire et la plus grande organisation de services sociaux Australienne. Je notais que précédemment, le GM Finance Vinod avait été GM chez Uniting, ce qui montrait une certaine mobilité entre ces deux organisations. Précédemment, Vinod avait travaillé Wotek aux Emirats-Arabes unis, pour un producteur de système d'air conditionnes et de filtre à air pour les industries hospitalières, et grandes installations commerciales.

Après un seul rapide entretien et un test SQL, où la cheffe Michelle, déjà au courant de tout, m'avait forcé à avouer mon récent burnout, j'étais embauché dans une équipe qui opérait depuis Western

Sydney, plus précisément North Paramatta, installés dans une petite bourgade qui fut construite de toute pièce autour d'un bâtiment du nom de War Memorial, un ancien orphelinat fondé par Mr Burns, un Écossais presbytérien qui avait fait fortune dans le commerce et lieu auquel il avait donné son nom, Burnside. Le village avait des allures du Truman show, tout y était trop bien ordonné pour être vrai. L'orphelinat avait comme la plupart des institutions du même type fermé dans les années 60, lorsqu'il avait été décidé de démanteler les institutions de ce type pour placer les orphelins dans des familles d'accueil. J'avais appris que cette opération avait été réalisée par la marraine de Uniting de l'époque, la toute puissante dont j'ai oublié le nom, qui avait été selon les dires une femme trompée par son mari et qui avait jeté son dévolu sur cet orphelinat. Elle avait fait l'acquisition d'une ferme et s'était emparé de plus ou moins tout ce qu'il y avait à prendre la : les arbres fruitiers du parc, les sculptures, les vaches, les moutons et même peut être quelques enfants étaient venu agrémenter sa ferme. Les autres orphelins avaient été placés en familles d'accueil et le bâtiment principal de l'orphelinat transformé en musée. Dans le musée, on pouvait voir les photos de groupe d'époque, des photos en noir et blanc des enfants et de leurs professeurs dans leurs tenues anciennes, entourés des pupitres ou des jardins fruitiers. Ces visages d'enfants, s'ils ne n'exprimaient pas une grande gaieté, semblaient toutefois sérieux, biens nourris et polis. Les anciens élèves venaient régulièrement visiter le lieu fréquenté autrefois, pour des journées de retrouvailles. Parmi eux, on trouvait des banquiers, des charpentiers et tout un éventail d'adultes bien intégrés à la société. En comparaison, les familles d'accueil connaissaient des résultats pitoyables, et la plupart des enfants placés venaient nourrir Chronos et ses group homes, consommateurs privilégiés des poubelles de l'industrie pharmaceutique.

Me voilà donc, tout droit sorti d'hôpital psychiatrique, nouvel employé de Uniting, en charge de la gouvernance du département de psychiatrie. Ou bien, on avait voulu, encore une fois, m'utiliser comme bouc-émissaire. Le jour de mon accueil, le directeur du traitement clinique me confiait le but de Uniting : développer la résilience des jeunes. La résilience.

25

« […] le diable est venu à lui avec ses discours mielleux et son argumentation convaincante et il a su trouver le bon mot au bon moment. Il l'a attiré vers son désir. J'ai sans doute dû lui apparaitre comme le Diable car j'ai accepté mes ténèbres.

J'ai mangé la terre et j'ai bu le soleil et je suis devenu un arbre verdissant qui se dresse en solitude et grandit. »

Le Livre Rouge, Dies II, CG Jung

Lorsque je repris du service, j'étais évidemment à mon habitude très méfiant. Il me semblait bien que lorsque je commençais chez Uniting, c'est comme si une bombe avait éclaté peu avant mon arrivée, on avait redistribué les cartes et chacun cachait son jeu, pour en faire le moins possible. Ma cheffe, Michelle Simone, une expert-comptable diplômée de psychologie, me fit la présentation des taches et des systèmes, des responsabilités et de la matrice que nous servions. Elle-même nous raconta comment, dans un poste à responsabilité aux Nations-Unies, son rêve de toujours, elle était elle-même passé par un burnout. Désormais chez Uniting, elle était le vecteur officieux du programme tendu du net 0 pour 2030 de l'UN, et elle avait acquis, pour un petit personnage insignifiant de prime abord, un énorme poids au sein de l'organisation, vêtue de fripes bon marché, elle s'asseyait dans les réunions pour interpeller les responsables de l'organisation sur leurs pratiques environnementales, distribuant littéralement les bons points et les points d'amélioration. Les Nations-Unies étaient finalement la maison-mère du chantage… Au sein de la direction qualité et contrôle, nous transposions et contrôlions pour l'ensemble du business les procédures et process et par la gestion des systèmes informatiques, nous héritions du contrôle des résultats qui nous permettaient d'obtenir les financements pour les services rendus, les services presque dans la grande majorité des cas offerts au gouvernement qui créaient des programmes pour subvenir à des besoins ponctuels (dépression, alcool, jeux d'argents, addictions, logements sociaux, etcetera), et sous forme de pochettes budgétaires

se voyaient généralement défaussées sur des organisations comme Uniting qui avait une équipe commerciale dont la vocation était de remporter des appels d'offre. Uniting avant toute chose etait une maison de retraite, c'était de là qu'elle tirait son jus. Au fil des années, elle s'était étoffée de nombreux services et programmes annexes. C'était devenu un monstre, avec un parc immobilier gigantesque et des yeux dans tous les coins. Après tout, c'était à l'origine l'organisation religieuse la plus importante d'Australie, et elle jouait un rôle crucial dans l'esprit du temps, notamment par la transformation de la société par l'éducation, les dispositifs médicaux, ses centres d'aide et de réhabilitation, ses services psychiatriques, etc. C'était un sacré morceau en somme.

Michelle avait une boss, Kay Frudenstein-Haves. Kay faisait de la politique, chez les verts. Elle était vice-présidente de la commune de Sydney de Willougbhy, tiens donc. Il semblait que Kay s'était arrangée pour placer à sa tête une directrice à sa botte : une Philippine avec 4 enfants, Ducucine n'était pas très compétente, ni très indépendante. A côté de ça, Kay avait aussi placé au système de gestion des incidents quelqu'un de confiance : un transsexuel (une femme devenue homme) du nom de TJ Sweat, dont la femme (il semblait que c'en était une vraie) était inspecteur dans la brigade juvénile de la police du NSW. Kay était une ancienne de Newscorp et de KPMG : elle avait géré l'installation de leurs bases de données, entre autres choses. Ça sentait la corruption et l'espionnage à plein nez ; son frère était un certain Richard Freudenstein : l'une des plus grandes fortunes Australiennes.

A mon arrivée, ils venaient de se séparer d'une grande partie des membres de l'équipe, et ils commençaient fraichement une nouvelle équipe. C'était évidemment pleins de non-dits et je constatais qu'ils avaient pris de nouvelles recrues qui n'étaient pas très expérimentés dans leurs domaines respectifs : TJ Sweat lâchait son poste à un jeune homme sorti d'école d'avocat qui n'avait aucune idée des systèmes de gestion d'incidents ; ma collègue principale, fraichement sortie d'école aussi avait été charge du design d'un gros morceau des systèmes de gestion des services psychiatriques, dont j'avais la charge du reporting. 26 services répartis dans 2 systèmes au design douteux dont l'un n'avait aucun support (Global Health)

et qui bizarrement ne s'inscrivaient pas dans les procédures de reporting habituelles, qui avaient été pris en charge par le département d'IT dans sa data Warehouse. Il y avait anguille sous roche ici, on avait placé tous les services psychiatriques à l'enfance dans cette boite noire dont on avait presque jeté la clé, et on m'en donnait la responsabilité du reporting. Global Health était par ailleurs une organisation cotée en bourse a l'ASX et dont l'action ne valait presque plus rien. Ils avaient toutefois développé un récent partenariat avec Fujistu.

Parmi les services, il y avait celui du nom de Headspace, psychiatrie pour jeunes, qui avait de nombreux services dans l'ouest de Sydney, là où se trouvait la plus grande détresse psychologique et les foyers les plus difficiles. Ils avaient des centres physiques pour recevoir les jeunes, avec des services de sport et autres. Ils possédaient aussi un réseau de psychiatres, qui assurent une permanence dans toutes les écoles publiques. Un vrai réseau de repérage, avec ses sentinelles les psychiatres et ses soldats les travailleurs sociaux, qui au moindre doute sur la santé mentale d'un enfant, particulièrement d'un enfant susceptible de vouloir changer de sexe, s'abattraient sur la famille pour écarter la proie facile et la livrer aux traitements hormonaux transition de genre, ou à tous autres services rémunérateurs tels que des chaussures orthopédiques, etc. Il n'était pas rare de croiser en ville, à Newtown par exemple, un jeune désorienté, perdu entre homme et femme, tout vêtu de ces tenues financées par le système et recrachés sur le trottoir.

Pour ce qui était du reporting et des résultats, tout était fait pour créer cette boite noire, et tous mes efforts pour y remédier étaient accueillis de la manière suivante : mes mains sont liées, « my hands are tied » disait-on, car chacun endetté avait un loyer ou un crédit à payer.

Je m'attelais tout de même à livrer un projet impossible, et je découvrais qu'une grande partie du travail avait été bien entamée par mon prédécesseur, et cachée par mes maitres. Mes maitres m'imposèrent alors sans cesse de ralentir, car à la suite de cette découverte, j'avançais à grands pas et mettait à mal leur préparatifs. Ils me disaient de profiter de la vie, que j'avais déjà livré par-delà les

attentes de mon rôle… A la fête de Noel, ils me proposèrent de partager leurs desserts, ce que je refusais, et ils me promirent des châteaux en Europe, la possibilité de travailler à distance de nombreux mois dans l'année, et d'aller et venir comme bon me semblait. C'était une alléchante proposition du diable.

Après quelques semaines, voyant que je prenais en intensité, en confiance et que je livrais régulièrement, mes maitres sortirent leurs barrières, et le harcèlement quotidien recommençait par l'intermédiaire de Donna. Toutes les nuits la même ronde, levée après mon endormissement dans un bruit effroyable, tapant des pieds et chutant les objets, afin de perturber mon sommeil et de rendre leur proie plus malléable.

Il y avait effectivement un élément douteux autour de ces services psychiatriques. Ils avaient été parqués la, et j'étais garant d'un silence assourdissant auquel je me refusais. Je résistais tant bien que mal et je sentais de nouveau décliner ma santé – c'était dans l'eau, Donna avait recommencé à mettre quelque chose dans l'eau.

Un soir, à la fenêtre j'aperçus une BMW flambant neuve se garer dans l'allée, venir à la porte et entrer pour donner quelque chose à Donna, puis ressortir pour repartir. Le lendemain Donna fit un scandale en me disant qu'une inconnue était venu taper à la porte pour me donner quelque chose. Elle retournait tout. Et puis, dans le journal une information venait de défrayer la chronique, un policier dans la brigade juvénile venait d'assassiner froidement 2 personnes, un journaliste de Channel 9 et un steward de la compagnie aérienne Qantas qui se trouvait être le précepteur de Donna. L'assassin s'appelait Beau Lamarre-Condon, il venait d'une famille de flics corrompus et était blogueur de stars, il était habitué aux voyages en jet privé pour rendre visite à ses stars favorites de Hollywood. Que cachaient-ils ? Quelle information essentielle détenait le journaliste populaire pour qu'on en vienne au meurtre ? Quel rapport avec Qantas ? Y avait-il un réseau de corruption ou de trafics qui mêlait police juvénile, stewards et show-business ?

A force d'avoir Donna me faisant des menaces et tapant à ma porte, j'avais fini par moi-même appeler les flics pour me protéger, pour qu'elle ne puisse pas en venir à me blâmer pour une quelconque

violence de ma part à son égard, et j'avais cessé de boire l'eau que contenait la carafe qu'elle remplissait, et c'était allé soudainement beaucoup mieux. J'étais sur le pied de guerre, dans mon foyer comme dans mon travail. C'était l'inconvénient de vivre sur ile : il n'y avait nulle part où s'enfuir.

26

« La raison et la politique suivent rarement le même chemin. »

Marie Stuart

Au bout d'un certain temps, malgré tous mes efforts, mes maitres redoublaient de parades et de démons pour s'assurer que je ne compromettrais pas leurs plans. Ils recrutèrent un jeune Druze d'une riche famille, qui était au courant de tout, et qui se plaçait en tampon dans mon travail, il était devenu le product owner des systèmes pour lesquels je produisais le reporting. Les Druzes avaient une longue histoire dans l'opposition aux français, qui semblait se perpétuer ici. C'est eux qui avaient fomenté les rebellions contre les Français du Liban, qui étaient pour la plupart majoritairement favorables au protectorat français, comme on peut encore le constater dans leur maitrise et leur appréciation de la langue. Il se moquait de moi en me comparant avec le David de la statue de Michel-Ange : une grosse tête et une petite bite disais-je avec autodérision, et on rigolait quand même un peu, c'était nécessaire. David, ce n'était pas si mal comme comparaison. Il savait quelle mission je m'étais moi-même confié, et si ce jeune Druze était un opposant, il me semblait parfois être mon sponsor. Mais étais-je vraiment un David capable d'abattre un Goliath de sa fronde ? Sam Younis bottait en touche sur les fournisseurs de services arguant qu'ils n'effectuaient pas le travail qu'ils étaient censés faire, c'est-à-dire fournir un système fonctionnel, ce qui nous évitait à nous d'en prendre la responsabilité. Un vrai bon fonctionnaire. Il faisait le nécessaire pour protéger le business, il le faisait intelligemment. Puis Michelle m'avait imposé un autre travesti pour organiser mon travail suivant ses priorités, car j'avais tenté de prendre le lead du groupe en charge de la transformation digitale du service psychiatrie, mais c'était impossible puisqu'ils étaient trop nombreux et trop décidés à tout saboter.

J'avais établi un nombre de recommandations, notamment pour ce qui était du suivi des médicaments et des évaluations objectives de l'efficacité des traitements beaucoup plus fréquentes : en effet, 3

mois étaient suffisants pour perdre un patient qui s'était vu prescrire le mauvais médicament à tout jamais. Je proposais de réduire ce délai à 1 mois et d'avoir une évaluation standard pour l'ensemble des patients, ce qui réduirait la paperasse et augmenterait la mobilité des soignants d'un service vers un autre. Toute amélioration était vite écartée d'un revers de main dans ce type d'environnement, et je sentais que j'étais une nouvelle fois un élément perturbateur à la tranquillité des employés de bureau et de ceux de terrain. C'était une position délicate. Michelle me convoquait régulièrement, sous prétexte de comportements hostiles de ma part : acculé, j'avais un style quelque peu agressif, mais je restais tout de même poli.

Uniting recrutait les anciens du gouvernement, ceux qui travaillaient à la santé ou dans les administrations locales. C'était plein de conflits d'intérêts et tous s'étaient mis d'accord pour maintenir leurs salaires en publiant les bons résultats. Malheureusement, les résultats commençaient à se voir…

La responsable de Headspace pour Uniting, jeune et compétente, était elle-même une orpheline. Elle protégeait très bien le service et était très bien connectée. Je l'imaginais en Jezabel, avec son énorme émeraude au doigt et ses yeux brillants de puissance de pouvoir conquérir de nouveaux marchés psychiatriques, avec l'obtention de l'appel d'offre de Canberra. Elle aussi savait ce qui m'était arrivé à Hong Kong, elle y faisait indirectement référence, en me parlant de ses clients qui se « cachaient dans des buissons » Un jour en sortant d'une réunion j'avais dit : « je vois les décisions sont prises par un nombre très restreint de personnes » et elle avait répondu : « oui, et ce n'est pas par nous ». Je faisais référence à Alastair Campbell, elle le savait. Une partie des services qu'elle gérait étaient ceux des psychotiques : ils avaient une équipe volante, qui intervenait pour attraper les patients qui souffraient de psychose et représentaient une menace pour la communauté. Elle avait une armée, en quelque sorte, de psychiatres et de travailleurs sociaux.

Voyant se dessiner devant moi un ensemble de voies sans issues, je me décidais donc à pousser une gueulante publique dans un courriel, et à invoquer des méthodes d'organisation et des systèmes

qui entraînaient des répercussions sur le réel, etc. en décrivant simplement ce à quoi j'assistais depuis mon recrutement.

Je fus convoqué chez Kay immédiatement, dans le centre de Sydney. Elle me proposa un verre d'eau que je déclinais poliment. Assis dans le bureau, elle voulait me maintenir à mon poste après tout, car j'étais sous contrôle de là ou j'étais et je constituais pour eux un bon paratonnerre. Aussi, au bureau mettaient ils la clim à fond deux fois par semaine afin de me magnétiser autant que possible, et Michelle m'avait généreusement encouragé à acheter une clim portable à mettre dans mon bureau lorsque je travaillais de la maison. Je la remerciais franchement du conseil et n'en fis rien. J'en vins à évoquer dans mon entrevue avec Kay que Uniting fut une organisation religieuse, et que je ne me referais à Dieu comme mon seul maitre, et que s'ils voulaient me faire faire des choses avec lesquelles je n'étais pas d'accord, je préférais encore quitter mon poste. Ils étaient en droit de terminer mon engagement sans cause, car j'étais encore en période probatoire, mon discours ne leur plut pas, donc ils terminèrent mon engagement. Sur le papier, ils m'avaient viré, bien qu'en vérité c'est moi qui étais parti. Peu importe après tout, j'avais fait mon possible, j'avais exprimé ma vision et ma révolte, c'est tout ce que je pouvais faire en mon âme et conscience. D'ici, je ne changerai rien, je devais monter plus haut.

À la suite de ma démission, mon intuition m'avait poussé à continuer mon enquête et j'allais au tribunal pour voir le jugement de Beau Lamarre Condon. Je confrontais sa mère d'un regard défiant, le fameux regard pétrifiant, ainsi que son avocat et son garde du corps : ils savaient que je savais, et la mère me lançait un regard de haine mêlé d'inquiétude pendant que le grand garde du corps vint me questionner sur ma présence. Ceux-là n'étaient clairement pas des innocents, pensais-je. Ce double meurtre, présenté comme crime passionnel d'un flic amoureux de son ex était le tout petit bout émergé d'un iceberg titanesque. Je questionnai des jurés à la sortie du tribunal, ils ne parlaient pas anglais pour la plupart, ou bien travaillaient pour Uniting… Le juge se nommait Stein, et arrivée en retard à l'audience, elle ajournait la session. La salle se vida immédiatement, remplie de journalistes alléchés par l'histoire médiatique. Un jour il faudra juger les juges et un autre les

journalistes. J'interpellais une Libanaise de Sky News dans un café, et je tachais de lui expliquer que cette affaire cachait quelque chose de beaucoup plus gros. Elle n'était pas intéressée, et elle rédigea un article factuel sur l'audience, comme tous les autres journalistes Australiens du système médiatique le plus verrouillé du monde.

J'avais décidé de me rendre à quelques conférences sur la santé et les nouvelles technologies, pour voir, et pour poser des questions aux acteurs clés. Je payais des billets pour une conférence de Mariana Mazzucato, professeur à l'UCL. Elle évoquait le besoin de plus de dépenses publiques, mais que cela supposait une meilleure gouvernance des organisations publiques. Je lui évoquais ma situation résumant bien le problème et mettant en lumière qu'il était impossible de mettre en place une bonne gouvernance du fait des forces occultes en présence. On écarta ma question gênante, bien que je perçusse qu'elle en comprenait la cause. Elle évoqua non sans humour qu'il fallait cesser de poursuivre des moulins à vent, alors que dans le panel auprès d'elle se trouvait un vendeur d'éoliennes : elle savait que l'éolien était l'arnaque du siècle. A ma tablée, j'avais à ma droite une employée de l'aile militaire d'Oracle, et à ma gauche la responsable du Brain initiative de l'Université de Sydney, Jo-Ann Occhipinti (née Atkinson). Elles étaient là pour la photo avec Mariana et la levée de fonds. Après tout, les paiements n'étaient pas conditionnés aux résultats, et s'ils l'étaient les résultats étaient généralement bidonnés. Face à moi, un homosexuel arborait un pin's d'éolienne, énergie que je critiquais alors vivement, ventant l'énergie nucléaire et le besoin de l'ajouter au mix australien. L'Oracle riait et acquiesçait, sensiblement.

Dans une conférence sur la santé, j'interrogeais un panel d'intervenant allant des responsables de systèmes hospitaliers à des responsables de santé régionaux, et ma question fut la suivante : « j'ai remarqué que les projets de nouveaux CRM, on négligeait systématiquement la partie reporting : en effet, les fournisseurs de système écartent en permanence le reporting à une phase ultérieure, car il semble qu'accompagner l'installation d'un nouveau système de son outil de reporting exposerait immédiatement des potentiels failles du nouveau système. Est-ce que vous avez un avis là-dessus ? » Et vue la gêne des intervenants j'avais visiblement tapé

au bon endroit, car on coupait la session de questions-réponses immédiatement. L'Indien assis à côté de moi me félicita pour la qualité de ma question.

Quelques jours après, je reçus un courrier annonçant une hausse de mon loyer de 200$ par semaine. Je sentais que je n'étais plus le bienvenu dans ce pays, j'étais sans cesse suivi et épié que ce soit par les bikies ou par les militaires du voisinage. Je me décidais de tout vendre et pour rentrer en Europe.

Finalement, Donna avait trouvé une solution et s'était décidé de retourner chez ses parents, ça n'avait pas été si compliqué… Elle continuait son cinéma et les suggestions négatives jusqu'au dernier moment, je fis amende honorable et l'aidais à déménager.

Bizarrement, avant mon départ, j'avais reçu une proposition de mon oncle Palmer de loger chez lui pour quelques jours, dans son appartement de Willoughby. Je refusais. C'était cet oncle qui questionnait mon ascendance paternelle avec mépris le soir de Noël. Nul besoin de sa compassion.

27

« Vaste monde et large vie, vertueux efforts de longues années ; toujours chercher et toujours fonder, ne finir jamais, polir souvent ; garder l'ancien avec fidélité, accueillir le nouveau avec bienveillance ; une pensée sereine et des intentions pures : eh bien, on avance du moins de quelques pas. »

Goethe, Dieu et le Monde

Je ne serai plus jamais tout à fait serein en prenant l'avion, c'était sûr. Cela dit, le vol s'était passé sans ambages et j'étais arrivé à bon port.

Je redécouvrais le Pays-Basque qui n'avait finalement pas beaucoup bougé, surtout en comparaison du reste de l'Europe. Paris était un bordel sans nom, comme toutes les grandes villes prises d'assaut par des migrations incontrôlées ces dernières années. Pas qu'il n'y ait pas de bénéfices aux migrations, cependant le volume trop important de celles-ci n'était bon pour personne et rendait facile l'exacerbations de tensions déjà existantes, qui tenait surtout à des difficultés d'ordre économiques et à la désindustrialisation massive du vieux continent. Qu'allaient faire tous ces gens ? La réponse semblait toute trouvée par nos autorités : la guerre. Economie de guerre, industrialisation, effort du front, efforts à l'arrière. « Ils » allaient tout justifier ainsi. La guerre avait bon dos…

A mon retour, j'avais encore fait un de ces rêves très vifs, de ceux qui sortent du lot. Je voyais Rupert Murdoch et son fils. Ils me disaient qu'ils n'en pouvaient plus de gérer le monde, et qu'il était temps pour eux de passer le relai, et qu'ils voulaient partir sur leur yacht de luxe faire le tour du monde.

À la suite de ce rêve, et méditant aux mésaventures précédentes, je ressentais le désir de redécouvrir ma mère, et sa famille. J'éprouvais pour elle en la voyant travailler au ménage et au service de mon père quotidiennement depuis tant d'années, une compassion et un respect comme je n'en avais jamais pris conscience auparavant, car nous n'avions jamais eu l'occasion d'être très proches. Elle avait du mérite d'avoir tenu si longtemps aux cotés de celui qui lui avait tenu

ses promesses : des enfants et une vie de pauvreté. Je ne m'étais jamais vraiment intéressé aux Logan, mais Julie, ma tante, et son mari Dave m'avaient dit récemment que je devrais y jeter un œil, donc voyons voir. Logan de Restalrig. Tiens donc, je trouvais des écrits anciens. Il semblait que Sir Robert Logan de Restalrig avait hourdi un complot contre le prétendant au trône d'Angleterre James VI, au début du 17eme siècle. Voilà qui est intrigant. On avait inhumé son cadavre pour le présenter en jugement devant un tribunal, accompagné des autres comploteurs issus du clan Ruthven. On appelait cela la conspiration du Gowrie : ils avaient enlevé le roi d'Angleterre pour le tenir prisonnier, et finalement ça avait mal tourné et les perpétrateurs étaient devenus victimes, ils avaient été éliminés et jugés coupables, frappés de « batarderie ». C'était quand même pratique du point de vue de James VI, on venait d'éliminer le dernier opposant légitime au trône d'Angleterre : Logan de Restalrig, descendant à la fois de Marie de Guise, de Robert the Bruce et des Stewart. Ainsi on avait pu asseoir sur le trône et unifier l'Angleterre avec un Roi pédé sans descendants, et transformer l'Angleterre en un pouvoir parlementaire. Comme souvent, nous avions une inversion accusatoire : le complot venait de la couronne, et Robert Logan l'avait probablement vu venir, ce qui l'avait poussé à dilapider son capital avant sa mort et à vivre une vie de beuveries, à ce qu'il se dit… Il faut dire qu'avant ça on avait quand même coupé la tête à Marie Stewart la catholique francophone, et c'est vrai qu'à cette époque on ne se faisait pas de cadeaux, même en famille. Foutu pour foutu, il s'était dit, autant flamber. Les cathos et les reformés étaient pas très copains, et il fallait croire que c'était les reformés qui avaient finalement gagné. Moi je n'avais rien contre l'un ou l'autre, j'avais du mal à comprendre les subtilités qui pouvaient les pousser à s'entre-tuer entre Chrétiens pour être honnête… Mais ainsi va la politique. La religion c'était plutôt pour les grands-mères. Les Ruthven pour leur part, avaient été à l'origine des premiers récits de vampires, qui précédaient même à ceux du Comte Dracula. Ils pratiquaient assez ouvertement la magie noire, les Ruthven. C'était somme toute assez courant à cette époque, autant chez les Celtes que chez les Vikings, mais ils étaient particulièrement fameux pour ça. Finalement, les choses n'avaient peut-être pas beaucoup changé… Quoi qu'il en soit, tout ce petit monde avait été jugé

coupable, et s'était vu retiré tous ses droits de propriété et de noblesse, surtout Logan de Restalrig.

Ça tombait bien, James avait besoin d'argent, et Robert Logan en avait encore légué pas mal à ses descendants : il descendait des amiraux d'Edimbourg ; ils avaient plus ou moins construit la ville et ses alentours avec Hôpitaux et monastères, et ils furent des fidèles aux premiers rois d'Ecosse, partis en croisade pour porter le cœur de Robert de Bruce à Jérusalem, suivant la volonté de ce dernier… Je me demande même si le Graal n'était pas en sa possession, c'est pour dire… À la suite de ce jugement, on en était arrivé à finalement dissoudre l'alliance Franco-Écossaise, la Auld-Alliance, après quelques attentats ratés des Cathos contre les forces anglaises et des batailles navales perdues par les Gascons et les Écossais contre la marine anglaise… Le bateau Mary Rose était tout un symbole, je suppose, de cette défaite. Les terroristes Ecossais catholiques qu'on nommait Jacobites furent chassés, et les Stuart allèrent chercher refuge à St Germain en Laye auprès de la cour du roi de France. On en était venu à interdire le port du Kilt, au Royaume-Uni qu'on avait réhabilité plus tard sous forme de jupe cérémonielle… et James VI avait pu s'asseoir tranquillement sur la pierre de la Destinée, et devenir roi d'Angleterre et d'Ecosse. Je découvrais des pans entiers de mon histoire qui m'étaient inconnues jusqu'ici.

Je découvrais ensuite une partie de ma propre généalogie, mes arrière-grands-parents avaient occupé Cambridge, Samuel avait fait partie d'une loge maçonnique, la loge Scientifique et ils avait ouvert un magasin d'armateurs, de petits rameurs de courses, sur la rivière. Une légende dit que sa mère venait d'Edimbourg, une fermière tombée enceinte d'un homme de la ville, et qui avait fait sa route toute seule jusqu'à Cambridge pour ne pas retrouver son compagnon, mort en chemin. Le patriarche avait été marié en première instance avec une femme du nom d'Esther Rutt, veuve aux 4 enfants qui empruntèrent le nom de Logan avant de se rendre en Australie. Etrange. En premières noces elle fut elle-même mariée à une famille de non-conformistes, c'est-à-dire des réformés qui ne prêtaient pas allégeance à l'église Anglicane, et rejetaient généralement le roi en place. Les Rutt, parfois écrit Root, avaient des membres de famille herboristes thanatos, qui vivaient à Londres

dans une petite chapelle sur un cimetière non loin de la cathédrale St Paul. Malheureusement, la chapelle a brulé au 19eme… C'est étonnant comme il y a, malgré l'humidité élevée, de si nombreux incendies à Londres. La ville avait été reconstruite après les grands incendies de 1666. L'architecte en chef de la reconstruction, celui qui avait redessiné l'ensemble des églises tout du moins, notamment la cathédrale St Paul, c'était Christopher Wren, un polymathe, connu entre autres pour la première étude de magnétisme sur un chien. Il avait injecté un liquide métallique au chien pour voir si on pouvait le contrôler à distance. Il était peut-être sur quelque chose…

En mettant de l'ordre là-dedans, je commençais à tout comprendre. Le lien entre les Logan de Restalrig et ceux de Cambridge et d'Australie étaient évidents. Les persécutions, la vie étrange de ma mère qui avait fui l'Australie pour s'installer avec un pauvre artiste-peintre Basque, la mort de son premier fils et les comportements anormaux de sa famille – les accusations de pédophilie à l'encontre de son père, les tentatives d'assassinats multiples sur la jeune famille et cette impression que tous les chemins menaient pour eux à une finalité de parias, malgré leurs qualités intrinsèques dans le travail comme le démontrait sa capacité à être toujours élue, puis déchue : élue représentante de sa classe à l'université et remplacée par une autre ; élue représentante syndicale dans son job de la fonction publique et trahie. Elle avait une bonne aura, ma mère et elle inspirait la confiance. Ça faisait de bons boucs émissaires, trop bons trop cons. En plus de ça, elle avait un esprit politique et elle était économe, ça lui venait de la petite boutique de ses parents je suppose, et parce que son grand père a elle avait toujours refusé d'ouvrir un compte en banque et qu'il avait travaillé dur jusqu'à ses 90 ans. On avait tenté depuis toujours d'annihiler notre descendance, et de s'assurer que notre lignée se termina. Il semblait bien cependant que les Logan de Restalrig, qu'on pensait éliminés, eurent survécu d'une manière ou d'une autre, et que leur sang coulait dans nos veines, qu'on le veuille ou non…

Je découvrais « par hasard » un livre de JM Barrie, l'auteur de Peter Pan qui m'avait toujours fait un grand effet : Adieu Mme Julie Logan. Julie Logan, c'était le nom de ma tante. Dans ce livre, Julie Logan était une réminiscence de Marie Stuart, pour laquelle le fameux

auteur écossais avait une grande mélancolie, et Julie Logan y sauvait une jeune femme en train d'accoucher seule dans une maison de campagne en plein hiver, en la serrant fort contre elle pour la réchauffer : la jeune femme s'appelait Ruth. Le livre est sorti en 1930, et est à mettre en relation avec ses autres livres Mary Rose et Peter Pan, où une similaire jeune femme ingénue disparait, pour réapparaître 50 ans plus tard, et retrouver sa famille vieillie et désespérée de la retrouver un jour. Comprenne qui pourra, mais les signes ne trompaient pas.

Les mésaventures que je venais de vivre n'étaient en fait pas le fruit du hasard, elles avaient eu une fonction cosmique, moi-même pécheur j'avais été utilisé par Dieu pour tenter le Diable, j'avais été l'appât du Léviathan, j'étais entré profond dans sa gueule et l'hameçon s'était logé profondément dans sa mâchoire.

Il s'agissait maintenant de le sortir de l'eau. Telle était la voie.

28

« Souciez-vous de ce que les gens pensent de vous et vous serez toujours leurs prisonniers. »

Lao Tseu

Providence ou sortilège, le hasard de nouveau faisait bien les choses. Je continuais mes recherches sur le clan Logan, et trouvais une organisation internationale du clan. J'avais cru comprendre par certaines conversations avec des Ecossais, que les Écossais n'avaient que faire des histoires de clans et de royauté, ce que semblaient confirmer mes recherches : les organisations importantes n'étaient pas en Ecosse, et ceux qui célébraient intensément les différents évènements des Highlands, c'étaient les Américains et les Canadiens. Ils avaient créé une vaste organisation du nom de Clan Logan International, groupe compose de quelque 900 membres, et le Clan était alors un Clan « armigèré », c'est-à-dire un clan sans chef. Le Clan international avait fait une demande auprès du Lord Lyon King of Arms, le chef des armoiries du Royaume Uni, qui couronne accessoirement les rois d'Angleterre, pour l'élection d'un nouveau commander de clan, demande qui avait été approuvée et qui donnerait lieu à une élection où chaque descendant prouvé d'un Logan était en mesure d'apporter sa voix, en avril 2025.

Le Lord Lyon se doublait généralement du rôle de grand maitre de la loge suprême du rite Franc-Maçon du rite Ecossais ancien et accepté. Cependant, le moment où je prenais connaissance de l'existence de ce système, je notais que Joseph Marrow, le Lord Lyon avait abandonné ses fonctions dans la loge maçonnique, au mois de septembre 2024… Que se passait-il donc dans l'univers ? Connaissions-nous un grand changement ? Avait-il été éclaboussé dans des affaires ou d'autres ? Ces dernières années, entre l'affaire Epstein et l'affaire Jimmy Savile, la famille royale n'avait pas bonne presse…

En plus, il se trouvait que le 28 février 2025 fut un « big gig in the sky » comme dirait Pink Floyd, et nous connaissions un assez rare pour être noté alignement planétaire visible, et j'y voyais

personnellement la fin du cycle cosmique du poisson dont le début de la fin avait été l'année 2001, et l'entrée définitive dans le nouveau cycle du verseau, comme le présentaient brillamment par la croix d'Hendaye Funcanelli et Jay Weidner, et c'était là que je plaçais la fin du monde tant attendue de 2012…

Je voyais concomitamment s'opérer le changement de gouvernement Etats-Uniens, l'élection de Trump aux Etats-Unis qui venait chambouler un ordre du monde établi, et que je ne pressentais pas comme un changement provisoire. Trump aussi, après tout, avait un bout d'Ecosse en lui, et n'avait pas sa langue dans sa poche. Si ce qu'on appelait l'occident, qu'on pouvait peut-être nommer « les grosses têtes » semblait déjà isolé sous Biden face à la monté en force des puissances émergentes, cette élection avait créé une crispation de tout le bloc qui marchait sur sa propre grosse-tête depuis quelques décennies déjà, au détriment de tous les occupants de ce vaste territoire. L'Union Européenne Bruxelloise et Macron étaient en tête des grosses têtes, avec ce cher Zelensky. L'Europe et l'Australie avaient été subverties en profondeur par des forces obscures, et la fin d'un cycle de subversion supposait nécessairement une guerre civile, un coup d'état ou une invasion extérieure… nous en étions donc là.

Le rôle du futur commander pour lequel nous votions était de mener des recherches pour rétablir un chef de clan héréditaire. Si après une dizaine d'années on ne parvenait pas à rétablir le chef de clan, on ouvrirait la porte à un chef élu, ou le commander du clan pouvait par cooptation être désigné comme chef de Clan légitime.

Il était évident que tout avait été mis en place par la couronne anglaise pour écarter les Logan de Restalrig du leadership, qui leur revenait de facto. Les preuves d'hérédité vis-à-vis de cette lignée et jusqu'à la reconnaissance de son état de chef était disputée, jusqu'à par les Logan eux-mêmes : par besoin de survie, gout des privilèges et des médailles, ils s'étaient bien accoutumés à la place qu'on leur avait accordé au sein de la société anglaise, Ecossaise, Américaine et Canadienne, et ils étaient même devenu des relais très efficaces et fiables de ce pouvoir. On ne pouvait pas vraiment leur en vouloir, vu le traitement offert à la lignée de Restalrig, il fallait parfois choisir

ses combats, et certains étaient perdus d'avance. Après tout, le couronnement de James VI avait permis d'unir le Royaume-Uni je suppose, au prix de l'extermination des indiens d'Amérique, des Aborigènes d'Australie, et de toutes ces guerres conduites plus ou moins directement par le Royaume-Uni… qui n'a plus bonne presse.

A mon arrivée dans ce nouveau jeu, trois candidats s'étaient déjà présentés comme candidats à l'élection de Commander.

Le premier, et d'après moi le favori, était le chef du clan international, J Kevin Logan, américain père d'une famille nombreuse et détenteur de plusieurs brevets industriels. Je n'avais pas grand-chose à dire de lui, il était bien sous tous aspects, et il était déterminé à obtenir le titre.

Le second, Steven Logan était un travailleur social, probablement homosexuel et sans enfants, c'était l'organisateur de l'aile canadienne du clan. Il parlait français et il n'était pas favoris selon moi, mais on ne sait jamais, je ne savais pas combien de Logans étaient présents respectivement au Canada ou aux Etats-Unis, et les résultats de cette élection tiendraient avant tout à la communauté que fédérait chacun des candidats.

Le dernier candidat était Robert Logan, le gestionnaire de la branche Ecossaise du clan qui était plutôt mourante à première vue, mais il me paraissait être le plus honnêtes des trois dans son désir de restaurer le chef légitime du Clan. Robert avait fait une longue carrière dans la branche européenne de Shell, et venait d'être nommé directeur financier de l'Université de Glasgow. Le bonhomme était une pointure, et je suppose qu'il présentait lui aussi, quelque part, le risque d'être inféodé à ce système qui les nourrit tous.

J'avais en arrivant dans ce nouveau jeu la même impression étrange que celle que j'avais eu en arrivant chez Uniting : on avait fermé toutes les portes, je sentais planer une certaine anxiété à mon arrivée.

Je l'avais compris assez vite, lorsque je me présentais au clan international avec un certain enthousiasme et que j'y fus reçu avec un certain mépris : leur parole disait bienvenue et leur gestuelle disait « en voilà encore un des Restalrig », car j'étais devenu maitre à

la lecture des subconscients, et je connaissais le fonctionnement des organisations humaines, point besoin de paroles, je savais lire la salle.

Il y avait eu une tentative récente de restaurer un membre de la lignée de Restalrig, qui avait malheureusement échouée, faute de preuves… Ce qui poussait les Américains à chercher ailleurs, notamment autour du précèdent chef de clan installé suivant les évènements du Gowry… qui était ce qu'il était dans les circonstances d'une époque complexe. Evidemment, ils utilisaient cet échec comme un prétexte pour tirer à eux la couverture, miroitant un titre et un siège à la table du pouvoir que pourrait octroyer la fonction… l'aile américaine avait sa panoplie de généalogistes, moi j'avais la providence et j'entreprenais le voyage en Ecosse, en van, afin de restaurer l'équilibre dans l'Univers, en commençant par le Vieux Continent. J'avais un programme, il s'agissait de le dérouler.

Comme de coutume, il ne me restait plus qu'à pousser ma gueulante, que je livre ici.

Tachant de ne pas faire œuvre servile, je venais enfin d'acheter des appartements à Pau, que je retapais de fond en comble, cette ville symbole d'une paix relative entre Catholiques et Protestants et fortement influencée par l'Angleterre. Henry IV fut un bon roi, il avait aussi une bonne tête et une belle moustache. Je ressentais alors une grande liberté, offerte par de solides finances et une quête épique face à moi, et j'avais acquis je crois, suivant les aventures contées ici, une relative sagesse.

J'avais compris. Il me restait encore à changer et à aimer…et c'était de la couronne dont j'avais besoin pour opérer les profonds changements que je pressentais. Peut-être pour changer le monde fallait-il se changer soi.

L'Europe valait bien un road-trip. Et après tout, qui d'autre le ferait…

LOGAN.

L’auteur, Héraclès Harixcalde

Analyste Franco-Australien en intelligence stratégique, big data et intelligence artificielle pour les services psychiatriques et de santé, CEO de CommUnicorn, je lutte pour la reconnaissance du harcèlement électromagnétique et tente de venir en aide à ses victimes.

L’auteur déplore depuis le COVID-19 la déconnexion entre des résultats affichés par les organisations et la réalité du terrain. Le cœur du problème se situe, d’après lui, dans le design et le contrôle des systèmes informatiques et organisationnels dont les acteurs clés sont sous contrôle de puissances occultes et mafieuses dans un réseau mondial d’extorsion.

Dans ce Deuxième Tome de la série *Mysterium Australis*, il signe aussi son premier roman, inspiré par sa vie.

Parutions déjà disponibles

Mysterium Australis Tome I – Kubrick et l'Etat Profond

Parutions à venir du même auteur

1. *L'Odyssée ou L'Histoire de l'Humanité en Abrégé*, Une réécriture moderne, d'après Homère

2. *Mysterium Australis Tome III*

3. *Eyes Wide Open, les Yeux Grands Ouverts,* Traduction française du livre de Fiona Barnett sur le réseau satanique pédophile Australien

ANNUIT
COEPTIS
NOVUS ORDO SECLORUM